

**La problématique de la traduction littéraire avec une traduction d'extraits
choisis de *La Puissance des mouches* de Lydie Salvayre**

by Ruth L. Garach

**La problématique de la traduction littéraire avec une traduction d'extraits choisis
de *La Puissances des Mouches* de Lydie Salvayre**

by

RUTH L. GARACH, B.A.

A Thesis

Submitted to the School of Graduate Studies

in Partial Fulfilment of the Requirements

for the Degree

Master of Arts

McMaster University

© by Ruth L. Garach, April 2000

MASTER OF ARTS (2000)
(French)

McMaster University
Hamilton, Ontario

TITLE: La problématique de la traduction littéraire avec une traduction d'extraits choisis de *La Puissance des mouches* de Lydie Salvayre.

AUTHOR: Ruth L. Garach, B.A.

SUPERVISOR: Doctor Michael Kliffer

NUMBER OF PAGES: v, 143

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ DE LA THÈSE	1
INTRODUCTION.....	2
Le choix du texte à traduire.....	4
<i>La Puissance des mouches</i>.....	7
Informations supplémentaires sur l’auteure, Lydie Salvayre.....	8
Informations encyclopédiques supplémentaires.....	10
Théories de la traduction.....	13
Étapes.....	22
LA TRADUCTION DE <i>LA PUISSANCE DES MOUCHES</i>.....	27
Introduction.....	27
Chapitre 1 du texte français.....	29
Chapitre 2 du texte français.....	37
Chapitre 3 du texte français.....	47
Chapitre 4 du texte français.....	59
Chapitre 5 du texte français.....	66
Chapitre 1 de la traduction anglaise.....	78
Chapitre 2 de la traduction anglaise.....	85
Chapitre 3 de la traduction anglaise.....	93
Chapitre 4 de la traduction anglaise.....	103
Chapitre 5 de la traduction anglaise.....	109

ANALYSE DES DIFFICULTÉS/THÉORIES DE LA TRADUCTION.....	119
Difficultés grammaticales.....	119
Difficultés stylistiques.....	121
Difficultés sémantiques.....	126
Difficultés de registre.....	128
Lexique bizarre et collocations inhabituelles.....	129
Difficultés de connotation.....	130
Difficultés de non équivalence.....	131
Difficultés culturelles.....	132
Difficultés diverses.....	134
Acronymes.....	134
Titres des oeuvres de Pascal.....	135
Marques déposées.....	135
Mots spécifiques à la philosophie de Pascal.....	136
Mots d'une troisième langue.....	137
Mots français qui existent en anglais.....	137
Difficultés métalinguistiques.....	138
CONCLUSION.....	139
BIBLIOGRAPHIE.....	143

Résumé de la thèse

En examinant les domaines linguistiques et littéraires qui font partie de la théorie de la traduction ainsi que d'autres exigences de la traduction, on verra comment la traduction se révèle un excellent exercice académique. Cet examen sert en quelque sorte à justifier le présent travail. Le choix de texte à traduire sera ensuite défendu: on répondra à la question: pourquoi convient-il à ce genre d'exercice puis on détaillera quelles difficultés il a apportées à la traduction.

Un rapide survol du roman suivra cette partie: l'intrigue, les personnages principaux, des renseignements sur l'auteur et d'autres informations encyclopédiques nécessaires à une bonne compréhension du texte seront abordés.

Ensuite, on examinera les fondements théoriques qui sont à la base de cette traduction. A ce stade, certaines théories qui portent sur la traduction en général (sans inclure celles portant sur des techniques ou des stratégies pour résoudre des problèmes spécifiques) seront abordés. L'analyse qui suivra la traduction inclura des théories plus spécifiques.

Avant de passer à la traduction elle-même, on résumera rapidement les étapes par lesquelles nous sommes passés dans la rédaction de cette thèse. Afin de justifier leur rôle dans la traduction, l'importance de chacune d'entre elles sera soulignée.

La traduction elle-même se déroulera un peu à l'envers, en commençant par le texte de départ et en passant ensuite au texte d'arrivée. Cette démarche nous permet de mieux mettre en valeur le processus de traduction.

Après la traduction viendra une analyse des difficultés auxquelles nous avons dû faire face ainsi que les théories et stratégies qui nous ont aidés à les surmonter.

La conclusion comportera une autocritique du travail et un bilan de ce que nous avons appris en réalisant cette tâche.

Introduction

Quand est venu le moment de choisir un sujet de thèse, une traduction s'est présentée comme le meilleur choix pour nous parce qu'un tel travail exige des connaissances dans plusieurs champs littéraires ainsi que linguistiques. Les théories de la traduction puisent dans les domaines de la syntaxe, de la sémantique, de l'analyse du discours, de la pragmatique, de la linguistique comparée, de la sociolinguistique ainsi que dans d'autres domaines. Voici un bref examen de l'importance de chacun de ces domaines pour la traduction.

Un traducteur se voit souvent confronté à des problèmes qui relèvent des règles de syntaxe: l'ordre des mots, les structures marquées et non marquées, les structures permises dans une langue mais pas dans l'autre. La tâche est de ne pas reproduire dans la langue cible des structures caractéristiques de la langue source.

Beaucoup des recherches effectuées par un traducteur dans sa quête du mot "parfait" sont de nature sémantique. Par exemple, la distinction "sens connotatif" (c'est-à-dire le sens associatif, subjectif et affectif) vs. sens dénotatif (c'est-à-dire le sens référentiel, objectif et cognitif) lui pose souvent problème. Certaines difficultés soulevées par les différents niveaux de langue sont aussi des problèmes de sémantique.

L'analyse du discours figure aussi dans le champs de la traduction. Selon Newmark "The area of text-linguistics, cohesion or discourse analysis (i.e. linguistic analysis beyond the sentence) has evident application in translation theory. Discourse analysis may be mainly an essential point of reference for (a) establishing the significance of all connectives including pronouns, and (b) clarifying semantically undetermined expressions."¹ Une telle analyse aide le

¹ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 32

traducteur à maintenir la cohésion du texte d'arrivée.

La pragmatique joue aussi un rôle capital dans la traduction parce qu'il faut toujours considérer les mots dans leur contexte social. L'équivalence d'effet - un des buts principaux de la traduction (qui sera examiné en détail plus loin) est aussi une question pragmatique. Le traducteur doit faire face à d'autres problèmes pragmatiques y compris les sous-entendus, les présupposés et les sens implicites et explicites.

Les études sociolinguistiques sont aussi utiles pour le traducteur quand il doit surmonter les obstacles suscités par les mots culturels et les mots tabous.

Pour faire une bonne traduction, il est nécessaire d'avoir des connaissances approfondies de la langue de départ et de la langue d'arrivée ainsi que des différences et des similarités entre les deux. Voilà pourquoi la linguistique contrastive est essentielle pour le traducteur: seule l'étude sérieuse de la grammaire des deux langues nous permet de pouvoir passer de l'une à l'autre avec agilité.

Plusieurs auteurs ont écrit sur les exigences de la traduction et ses mérites en tant qu'exercice académique. Selon Newmark, "...it is the most scientific of literary exercises, requiring reasons for every sentence..." "Nothing demonstrates the complexity of language, and of specific texts, more vividly and explicitly than translation." "Translation is exacting, and must be exact... translation is a superb academic exercise, particularly when it is combined with translation criticism, and discussion. It offers a particular insight into the nature of language as well as contrastive linguistics and cultural studies."² Dans son oeuvre, Tatilon désigne certaines capacités mentales que doivent avoir les traducteurs "...le traducteur doit avoir assez de

² Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 185

puissance synthétique pour conserver, le temps nécessaire, la vue mentale, l'ensemble de la phrase, tout en gardant à l'esprit l'impression et la connaissance générale de l'ensemble du texte qu'il traduit et, comme une onde plus éloignée, l'impression et la connaissance générale du contexte. Simultanément, le traducteur doit avoir assez de capacité analytique pour garder à l'esprit, le temps nécessaire, les divers éléments individuels qui, reliés ensemble, composent la phrase.”³ Delisle, lui, propose que “pour traduire, quatre compétences majeures sont indispensables: linguistique; encyclopédique; de compréhension et de réexpression”⁴

Quand on considère, alors, l'envergure des connaissances linguistiques et littéraires que doit avoir tout traducteur - ainsi que les aptitudes intellectuelles qui sont requises de sa part - on voit qu'une traduction constitue un sujet de thèse idéal.

Le choix du texte à traduire

Quant au choix du texte à traduire, il a été important de considérer le contenu ainsi que la forme. Le contenu du texte sur lequel nous avons arrêté notre choix nous semblait convenir parce que l'intrigue est plutôt universelle, ce qui nous a permis de nous concentrer sur des questions de langue. Pourtant, il y a suffisamment d'éléments reflétant la culture française pour rendre intéressante la traduction et pour nous forcer à examiner la meilleure façon de traiter des éléments culturels dans une traduction.

La forme du texte convient encore mieux à cet exercice académique parce que le langage n'est pas commun. En effet, il est très varié, idiomatique et innovateur, ce qui est idéal parce

³ Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 137.

⁴ Delisle, Jean. *L'analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa, 1980. p. 235.

que, selon Newmark, "...the greater the quantity of a language's resources (e.g. polysemy, word-play, sound-effect, metre, rhyme) expended on a text, the more difficult it is likely to be to translate, and the more worthwhile."⁵ Au troisième chapitre, le narrateur de *La Puissance des mouches* avoue à Monsieur Jean "J'aime dire des choses avec poésie." (3:6) Cette phrase résume clairement le langage du texte entier. L'auteure trouve des façons intéressantes de décrire des banalités en se servant de structures, de collocations et de mots inhabituels. Le langage du roman se distingue par sa variété: on trouve des jurons, des mots populaires, des mots familiers, des mots archaïques et régionaux et des mots ésotériques, le tout entremêlé. Ce mélange est souvent dû à de brusques changements de situation. Par exemple, à l'intérieur du même monologue, le narrateur parle de la philosophie pascalienne et d'une sortie au supermarché.

La façon dont cette histoire est racontée est aussi peu conventionnelle: le narrateur seul s'exprime tandis que d'autres l'écoutent. Cette structure confère une uniformité au texte: tous les événements sont présentés de son seul point de vue et le langage est toujours le sien car personne d'autre ne s'exprime, pour ainsi dire. Étant donné que l'histoire est composée entièrement de monologues, le langage est caractérisé par le style parlé. Cette particularité du style augmente la difficulté de la traduction, étant donné les problèmes inhérents à la reproduction d'un discours parlé avec, comme seul outil, le mot écrit. Le discours du narrateur comprend souvent des phrases très longues, floues, et mal formées du point de vue grammatical. Ces phrases sont difficiles à reproduire en anglais parce qu'il faut essayer de garder le style parlé de l'original sans produire des phrases anglaises qui aient l'air agrammaticales.

⁵Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 17.

L'usage de l'humour et surtout du sarcasme constitue un autre obstacle à la traduction, étant donné le rôle prioritaire qu'ont les sens implicites dans de telles phrases. Les phrases sarcastiques, par exemple, visent la transmission d'un message à travers des mots qui, pris dans leur sens littéral, expriment l'inverse de ce qu'on veut dire. Le sens littéral donc, a peu d'importance, voire aucune importance. L'humour est encore plus difficile à expliquer et à analyser. Personne ne peut prévoir avec exactitude ce qui suscitera le rire du lecteur: c'est une réaction spontanée dont on ne peut garantir la production. Il est alors presque impossible de calculer déductivement quels mots employer pour faire rire son lecteur. Tout ce qu'on peut faire, c'est reproduire plus ou moins le sens de l'original tout en essayant d'exprimer le message de façon amusante.

Un autre aspect du texte, délicat à reproduire en vue de la difficulté à le définir - est le ton global de la narration. Le ton de *La Puissance des mouches* est sarcastique, moqueur et cynique et, à certains moments, il est caractérisé par l'humour noir. Transférer le ton du texte de départ au texte d'arrivée n'est pas évident parce que ce n'est pas quelque chose de facile à cerner. Mais il est important de tenir compte du ton parce que, selon Newmark, "The tone of a passage is the key to its communicative effectiveness, and has to be determined by the translator. Tentativeness, urgency, menace, flattery, persuasiveness all have certain markers which are more apparent in the syntax than the lexis, and may be reflected in the tense, mood and voice of a few significant verbs."⁶ Larose partage l'opinion de Newmark; selon lui "...la tonalité de l'original doit demeurer inchangée, c'est-à-dire que le traducteur doit éviter des écarts stylistiques."⁷

⁶ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 150.

⁷ Larose, Robert. *Théories contemporaines de la traduction*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 1989. p. 28.

La Puissance des Mouches

Dans ce roman, il s'agit d'un homme qui parle à un juge, à un avocat, à un docteur et à un autre homme qui est probablement son infirmier. Le personnage principal, qui est aussi le narrateur du roman, a apparemment commis un crime quelconque parce que le premier épisode se passe dans une salle de tribunal. Le juge, ainsi que d'autres hommes à qui il s'adresse, l'interroge sur sa vie (on présume qu'ils veulent tous savoir pourquoi il a commis son crime). A travers les monologues (de temps en temps d'autres lui posent des questions mais on n'entend que ses réponses), on apprend qu'il travaille comme guide dans un musée, qu'il est marié (mais que sa vie conjugale n'est pas heureuse) et qu'il a eu une enfance affreuse à cause de son père alcoolique qui les battait, lui et sa mère. A part les gens avec qui le narrateur communique, les seuls autres personnages sont les membres de la famille du narrateur et les gens avec qui il travaille. A mesure que l'histoire se déroule, le narrateur divulgue de plus en plus de détails sur son enfance et il devient de plus en plus déprimé (au sens psychiatrique du terme) et querelleur. Enfin, après des mois de conflit avec son patron et avec sa femme, il perd son emploi et décide de ne plus quitter la maison. Un jour, sa femme le quitte pour quelques jours et il sort de la maison (après des mois d'isolement). Il traîne dans les rues, sans rien faire, sans rien manger, sans dormir. Il finit par rendre visite à son père.

On étudiera ici très brièvement les personnages principaux: leurs traits caractéristiques et surtout leur façon de parler - parce que leur langage est le plus pertinent à la traduction. Le narrateur, lui, est obsédé par Pascal et par des pensées funestes et il prend plaisir à choquer son entourage. Il s'exprime de façon non conventionnelle (voir la section suivante pour plus de détails). La femme du narrateur est un peu hystérique et ne comprend pas le comportement

étrange de son mari. Elle parle rarement mais le peu de mots qu'elle profère, ce sont toujours des reproches destinés à son mari. La mère du narrateur, la pauvre victime, femme battue, ne parle que pour calmer son mari violent ou pour rassurer ses enfants terrifiés. Le père du narrateur, homme cruel et violent, ne parle pas, mais plutôt il menace, il hurle des insultes, il invective. M. Molinier, le patron hautain et crispé, utilise un langage très soutenu, voire guindé, parce qu'il essaie toujours de se montrer supérieur à ses employés. Les collègues de travail du narrateur, Turpin et Musto, usent tous les deux d'un langage très familier et même grossier à certains moments.

Informations supplémentaires sur l'auteure, Lydie Salvayre

Lydie Salvayre, pédo-psychiatre de 51 ans, est une écrivaine française qui voit sa popularité grandir actuellement suite à un triomphe littéraire (on lui a décerné le Prix Novembre 1997 pour son dernier roman *La Compagnie des Spectres*) et à la traduction de son roman *La Médaille* en anglais.

Salvayre, fille d'immigrés espagnols qui sont arrivés en France en 1939 après la guerre civile en Espagne, incorpore des éléments de sa propre vie dans ses romans. Dans *La Puissance des mouches*, le lien est particulièrement fort: le héros est né d'immigrés espagnols. Dans une entrevue parue dans l'*Humanité* le 9 janvier, 1998, elle parle des éléments auto-biographiques de ses romans et des raisons pour lesquelles elle les insère dans ses romans. "La question est: que transmet-on de notre fardeau? Comment transmettre aux enfants d'aujourd'hui, dans leur corps, dans leur âme, de ce que fut 1943 [sic], et dont ils subissent, à leur insu, les effets. J'ai parlé à des lycéens. Ils ignorent tout de Vichy, et de la permanence de certains de ses effets dans la

France d'aujourd'hui... Cette transmission, ici, ne prend pas les voies de la connaissance historique, mais celles du roman familial. Mais que faire quand un parent vous en accable? On se bouche les oreilles? Il y a, [sic] avec des circonstances différentes, un peu de mon histoire. Pendant longtemps je n'ai rien voulu savoir des histoires dont on me rabattait les oreilles, au point de développer ce que Freud appelait 'une passion pour l'ignorance'.⁸ Un compte-rendu de son dernier roman, *La Compagnie des spectres*, aborde aussi le lien entre la vie de l'auteure et ses romans. On souligne aussi le langage innovateur qui caractérise le style de Lydie Salvayre et que l'on observe souvent dans *La Puissances des mouches* "Au-delà du poids du malheur et des spectres, malgré et à cause de la monstruosité de la situation et des discours, le livre est furieusement tragique et drôle. La diversité des langages, de la grossièreté à la pédanterie, la présence constante d'une langue d'écrivain derrière le bagout des discours, et la cocasserie et la dérision des situations rapportées ... délivrent le récit de l'insupportable et rapprochent cette Compagnie des spectres de la perfection du roman précédent de Lydie Salvayre (*La Puissance des mouches*, Le Seuil, 1995.) Dans celui-ci, comme dans celui-là, l'auteur nourrit son roman de sa propre histoire, voire de son expérience professionnelle (Lydie Salvayre, fille de réfugiés espagnols comme ses héros est aujourd'hui médecin psychiatre)..."⁹

Son travail avec les enfants dans un centre de santé lui sert aussi d'inspiration quand elle écrit. Dans son entrevue pour l'*Humanité*, elle dit "Dans mon métier...j'ai le sentiment bizarre que le savoir de mes patients, qu'ils sont censés attendre de moi, fait effraction dans ce que j'écris. Quand je commence un roman, alors que je n'ai habituellement aucune mémoire, je sais

⁸ Nicolas, Alain. Entrevue. www.anti-rev.org

⁹ Harang, Jean-Baptiste. Revue. www.Libération.com

presque par coeur ce qu'ils me disent, et cela infuse directement dans mon texte."¹⁰

Ces quelques renseignements sur la vie et les activités de Lydie Salvayre aident le lecteur à mieux comprendre certains éléments du texte et à mieux apprécier le message qu'elle vise à transmettre à ses lecteurs.

Informations encyclopédiques supplémentaires

Selon Tatilon "...les textes à traduire réclament très souvent du traducteur des connaissances spécialisées qui lui sont indispensables - connaissances extra-linguistiques ou encyclopédiques relatives aux pratiques humaines, connaissances métalinguistiques ou terminologiques découlant de ces pratiques."¹¹ Cela est certainement le cas dans ce texte, où le narrateur parle très souvent de Blaise Pascal, de Port-Royal, et du jansénisme de façon telle que des renseignements supplémentaires sont nécessaires pour qu'un lecteur nord-américain puisse bien comprendre les complexités de l'intrigue de ce roman. Ces recherches sont nécessaires pour le lecteur du texte anglais mais elles nous ont été utiles aussi parce que, selon Delisle "On ne traduit bien que ce que l'on connaît bien, et le savoir extra-linguistique est indispensable à la compréhension d'un message et à sa reformulation."¹² Je ferai donc un bref survol de ces références à la culture et à l'histoire françaises.

Le narrateur idolâtre le philosophe Pascal et il partage ses opinions et sa vision du

¹⁰ Ibid.

¹¹ Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 35.

¹² Delisle, Jean. *L'analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa, 1980. p. 235.

monde. Pascal était mathématicien, physicien, philosophe et un écrivain français du dix-septième siècle. Les textes philosophiques de Pascal (il a aussi écrit des textes traitant de mathématiques) sont caractérisés par un pessimisme quant à l'être humain et par une révolte contre les idées courantes de son époque. Dans *Les Pensées* - une des plus célèbres de ses oeuvres, et la préférée du narrateur - il traite la grandeur et la misère de l'homme (qui sont, selon lui, parmi les contradictions de la vie, qui incluent aussi le bien et le mal, le fini et l'infini, la sainteté et la science). Selon Pascal, la vie de l'homme n'est que misère (sauf des moments passagers où il essaie de se divertir - pratique inutile, lui semble-t-il) parce qu'il est victime de ses propres pulsions. L'homme est un "néant à l'égard de l'infini" et Dieu seul peut l'aider à atteindre le salut.

Le jansénisme (qui prend son nom de Jansénius, un Flamand) a joué un rôle important dans la vie de Pascal et il constitue ce qui lie Pascal à Port-Royal. Ce mouvement religieux, qui était à l'apogée de son influence pendant les 17e et 18e siècles, est caractérisé par des idées religieuses non orthodoxes. Les jansénistes condamnaient certaines actions de l'Eglise catholique qui, suite à la Contre-Réforme du 16e siècle, condamnait tous ceux qu'elle croyait susceptibles de menacer davantage son autorité.

Port-Royal, une abbaye fondée en 1204, est devenu un lieu où plusieurs partisans du jansénisme (y compris Pascal) vécurent pendant un certain temps. On les nommait, à l'époque, les "solitaires". Les religieuses et les solitaires de Port-Royal ont été persécutés après avoir refusé de signer un formulaire condamnant Jansénius. Il y avait autrefois deux sites - Port-Royal des Champs et Port-Royal de Paris - mais en 1710, la démolition des bâtiments à Port-Royal des Champs fut ordonnée par Port-Royal de Paris.

Au fur et à mesure de la lecture de *La Puissance des mouches*, il devient clair que ces références à la culture française n'ont pas été faites au hasard mais qu'elles sont fortement liées à l'intrigue et surtout au caractère du narrateur. Pascal, les jansénistes et autres solitaires de Port-Royal étaient tous des révoltés, des rebelles, des gens qui avaient des idées non conventionnelles et peu orthodoxes, et qui n'appartenaient pas à la société dite "normale". Le narrateur, sans aucun doute, partage toutes ces caractéristiques. Ne pensant pas comme tout le monde, il prend plaisir à choquer les visiteurs - et sa femme - avec ses opinions bizarres et controversées. Sa façon de parler, elle aussi, est non conventionnelle: il ne choisit jamais le mot le plus simple ou le plus clair mais plutôt le moins attendu dans le contexte ou le plus imagé. Quand il décrit des rugbymen, par exemple, pour souligner leur corpulence, il fait référence non pas à leur "grosseur" ni à leur "grandeur" mais à leur "diamètre". Par son langage, le narrateur essaie de se faire remarquer. Notre traduction devra donc tenir compte de cette manière de s'exprimer et s'efforcer de garder ce style idiomatique et original.

En ce qui concerne les renseignements supplémentaires nécessaires au lecteur pour la bonne compréhension de ces allusions culturelles, des notes en bas de page seront insérées pour expliquer au lecteur nord-américain en quoi consistent Port-Royal et le jansénisme. Dans ces notes, on n'entrera pas dans les détails, fournissant juste assez d'informations pour l'aider à comprendre la référence faite par l'auteur.

Théories de la traduction

On examinera ici diverses théories de la traduction sur lesquelles nous nous sommes appuyée en procédant à la traduction de *La Puissance des mouches*. Étant donné qu'elles traitent plusieurs aspects de la traduction, il convenait de les organiser selon les questions théoriques auxquelles elles répondent.

Pour commencer, il s'agit d'établir quels sont les buts principaux de la traduction et comment on peut les atteindre. Bien que les théories l'articulent de différentes façons, elles sont toutes, pour la plupart, d'accord sur un point: un des buts principaux de la traduction est de créer ce qu'on appelle 'l'équivalence d'effet'. Selon Newmark, par exemple, "There is wide but not universal agreement that the main aim of the translator is to produce as nearly as possible the same effect on his readers as was produced on the readers of the original. The principle is variously referred to as the principle of similar or equivalent response or effect, or functional or dynamic equivalence."¹³ On va voir plus loin, pourtant, que Newmark propose d'autres arguments qui contredisent ce principe d'équivalence d'effet. Mounin, lui, écrit "...ce qu'il faut atteindre, c'est l'identité non pas seulement d'expression mais d'impression."¹⁴

D'autres théoriciens, pourtant, proposent des objectifs beaucoup plus vastes et vagues. Selon Bell, par exemple, "the stated goal of translation [is]...the transformation of a text originally in one language into an equivalent text in a different language retaining, as far as is possible, the content of the message and the formal features and functional roles of the original

¹³ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 10.

¹⁴ Mounin, Georges. *Linguistique et traduction*. Bruxelles: Dessart et Mardaga, 1976. p. 16.

text.”¹⁵ Bell cite une dissertation rédigée en 1791 par Tytler (qu’on appelait aussi Lord Woodhouselee) qui estime que “the translation should give a complete transcript of the ideas of the original work. That the style and manner of the writing should be of the same character with that of the original. That the translation should have all the ease of original composition.”¹⁶ De façon plus ambiguë encore, Karl J. Kuepper affirme “...une traduction devrait être la plus ‘littérale’ possible tout en étant aussi ‘libre’ que nécessaire.”¹⁷ D’autres théoriciens visent une traduction idéale qui est d’une grande difficulté à atteindre parce qu’elle exige du traducteur non seulement du talent linguistique mais littéraire aussi. Selon Mounin, par exemple, “...ce n’est pas seulement au vocabulaire, à la grammaire, à la phonétique, à la prosodie même, tout externe et mécanique - c’est à la poésie du texte, au talent de l’écrivain, c’est au génie qu’il faut être attentifs, et qu’il faut essayer d’être fidèles.”¹⁸

Le mot qui revient le plus souvent dans ces théories est celui d’équivalence et donc on ne peut continuer qu’après avoir précisé ce que ce mot signifie dans le domaine de la traduction. Nida distingue entre l’équivalence formelle (qui est une équivalence grammaticale) et l’équivalence dynamique (qui est une équivalence pragmatique).¹⁹ Darbelnet ajoute qu’une

¹⁵ Bell, Roger T. *Translation and Translating*. London: Long Group UK Limited, 1991. p. xv.

¹⁶ Ibid, p. 11.

¹⁷ Larose, Robert. *Théories contemporaines de la traduction*. Québec: Presses de l’Université du Québec, 1989. p. 18.

¹⁸ Mounin, Georges. *Linguistique et traduction*. Bruxelles: Dessart et Mardaga, 1976. p. 16.

¹⁹ Bassnet-McGuire, Susan. *Translation Studies*. New York: Routledge, 1991. p. 26.

traduction devrait avoir aussi une équivalence stylistique (respecter le ton de l'original) et une équivalence culturelle (être pleinement intelligible pour un lecteur qui appartient à une autre culture).²⁰ Selon Tatilon, "Traduire est une opération qui a pour but de fabriquer, sur le modèle d'un texte de départ, un texte d'arrivée dont l'information soit - dans chacun de ses aspects: référentiel, pragmatique, dialectal, stylistique - aussi proche que possible de celle contenue dans le texte de départ."²¹

Pour démontrer la difficulté de définir le mot 'équivalence', prenons comme exemple l'équivalence sémantique. Baker écrit que, selon Cruse, tout mot ou expression a quatre sens différents: un sens propositionnel, un sens expressif, un sens présupposé et un sens évoqué.²² D'après Catford, "The SL ('source language') and TL ('target language') items rarely have 'the same meaning' in the linguistic sense; but they can function in the same situation. In total translation, SL and TL texts or items are translation equivalents when they are interchangeable in a given situation ... the greater the number of situational features common to the contextual meanings of both SL and TL text, the 'better' the translation. The aim in total translation must therefore be selecting TL equivalents not with 'the same meaning' as the SL items, but with the greatest possible overlap of situational range."²³ La définition du 'sens sémantique' d'un mot

²⁰ Larose, Robert. *Théories contemporaines de la traduction*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 1989. p. 28.

²¹ Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 13.

²² Baker, Mona. *In Other Words. A Coursebook on Translation*. New York: Routledge, 1992. p. 13.

²³ Catford, J.C. *A Linguistic Theory of Translation*. London: Oxford University Press, 1965. p. 49.

que donne Newmark est encore plus complexe: “First of all, all words have primary (determined by usage), secondary, derived (variations of secondary senses), nonce (occurring in only one collocation), new and hapax (occurring in only one utterance) senses. Secondly, they all have concrete, abstract, metaphorical, technical, cultural, familiar and zero (no value in a collocation e.g. “pay a visit”) senses. Thirdly, they have denotations (direct specific meaning), intensions (property or group of properties connoted by a term which are essential to the thing named; the set of attributes belonging to anything to which a term is applied), extensions (the total range over which something can be extended), and connotations (the aspect of meaning which is based on the feelings and moral ideas it rouses in the transmitter or receptor).”²⁴

Ceci étant, il faut se demander jusqu’à quel point cet objectif de créer une équivalence d’effet entre le texte de départ et le texte d’arrivée est réalisable. Selon Bell, il ne l’est pas. Il soutient que “It is apparent, and has been for a very long time indeed, that the idea of total equivalence is a chimera.”²⁵ Selon Mounin, “Le vieux débat, c’était qu’on ne put obtenir la qualité (on disait la beauté) qu’aux dépens de la fidélité, conçue comme servitude au texte littéral...”²⁶ L’équivalence totale n’est pas souvent réalisable, elle est plutôt un but qu’on aspire toujours atteindre.

La question la plus passionnée de la traductologie, celle de savoir s’il est plus important de garder le sens ou le style d’un texte, soulève de vifs débats. On a déjà vu que plusieurs

²⁴ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 117.

²⁵ Bell, Roger T. *Translation and Translating*. London: Long Group UK Limited, 1991. p. 11.

²⁶ Mounin, Georges. *Linguistique et traduction*. Bruxelles: Dessart et Mardaga, 1976. p. 116.

théories évitent cette question épineuse en exigeant que le traducteur ne néglige ni l'un ni l'autre. Certains théoriciens se prononcent en faveur de l'un mais la plupart hésitent entre les deux et se contredisent à l'intérieur de leurs propres théories.

Newmark, par exemple, qui s'est déjà prononcé en faveur de l'équivalence d'effet (voir ci-dessus), se contredit quand il affirme "...the criterion of a translation, whether communicative or semantic, must be its measure of *accuracy*, its ability to reproduce the greatest possible degree of the meaning of the original"²⁷ Il se contredit encore une fois en disant "Where the target language has a number of synonyms to express the sense of a source language word, the translator should choose the word he considers *stylistically most fitting* rather than the word that most obviously translates the source language word."²⁸

Larose essaie d'abord d'éviter la question en proposant que la distinction sens/style n'existe même pas. Il estime que "L'admiral a raison de dire que 'la stylistique n'est pas à proprement parler secondaire mais qu'il y a une coïncidence où se rencontrent le sens et le style, la 'forme' et le 'fond' et que c'est l'unité indissociable des deux qu'il faudra traduire ensemble."²⁹ Or, par la suite, il décide de prendre parti pour le sens "...la traduction consiste à produire dans la langue réceptrice l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue-source, *d'abord quant au sens, puis quant au style.*"³⁰

²⁷ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 66.

²⁸ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 146.

²⁹ Larose, Robert. *Théories contemporaines de la traduction*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 1989. p. 158.

³⁰ Larose, Robert. *Théories contemporaines de la traduction*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 1989. p. 80.

Dans ses écrits, Tatilon, quant à lui, prend parti pour le sens “C’est l’information véhiculée par les unités lexicales qu’il s’attachera à traduire, non les structures qui véhiculent cette information.”³¹

Parmi tant de théories contradictoires et subjectives, il est difficile de se former sa propre opinion concernant le débat sens vs style. La meilleure solution, nous semble-t-il, est de trouver un équilibre entre les deux. Autrement dit, il convient de garder le style du texte de départ mais pas au point de nuire au sens et vice versa. Sans doute, le choix de l’approche à adopter dépend-il du type de traduction visée: pour des textes scientifiques, le choix est facile parce que le sens est beaucoup plus important que le style. Quand on traduit des romans, pourtant, le choix est beaucoup plus compliqué. Voilà pourquoi il est impossible de prendre parti pour l’un ou l’autre sans une sérieuse réflexion. Dans la traduction qui suit, il y a certains passages où le sens littéral est trop fidèlement rendu et le style est, par conséquent, négligé. A d’autres moments, un mot français a été gardé pour pouvoir préserver un effet stylistique, et cela rend parfois plus difficile la compréhension en anglais.

Maintenant posons-nous la question: le traducteur a-t-il le droit de faire des changements de sens ou de style du texte de départ afin “d’améliorer” le langage ou de faciliter la compréhension du lecteur. Les théories, encore une fois, sont contradictoires. Pour commencer, Belloc “accepts that there is a moral responsibility to the original, but feels that the translator has the right to significantly alter the text in the translation process in order to provide the TL reader

³¹ Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 55.

with a text that conforms to TL stylistic and idiomatic norms.”³² Newmark est du même avis. Il soutient que “The translator is ... entitled to treat the formal components of a badly written text, whether popular or technical, with considerable freedom, since by replacing clumsy with elegant syntactic structures, by removing redundant or repetitive items, by reducing the cliché and the vogue-word to a plainer statement, by clarifying the emphasis and tightening up the sentence, he is attempting to give the text’s semantic content its full value. (Thus he is performing a double translation, first intra- then interlingual.)”³³ Or, dans une de ses oeuvres plus récentes, Newmark change d’avis “...expressive texts i.e. serious imaginative literature and authoritative and personal statements, have to be translated closely, matching the writing, good or bad, of the original.”³⁴

Ces arguments mènent à une autre question: envers qui le traducteur a-t-il plus de responsabilité? Selon Newmark, quand le traducteur exerce son métier, “His first loyalty is to his author, his second is to the target language, his last to the reader.”³⁵ Cette assertion, pourtant, contredit catégoriquement le principe d’équivalence d’effet, soutenu par Newmark auparavant. Tatilon, plus prudent, adopte une position neutre; selon lui, le traducteur est “au service à la fois de l’auteur du texte de départ (qu’il ne doit pas trahir) et du destinataire de son

³² Bassnet-McGuire, Susan. *Translation Studies*. New York: Routledge, 1991. p. 117.

³³ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 127.

³⁴ Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 16.

³⁵ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 64.

texte d'arrivée (qu'il ne doit pas tromper).³⁶

Maintenant qu'on a examiné en détail les buts de la traduction et les responsabilités du traducteur, passons à un rapide aperçu des divers types de traduction. Sur ce sujet, les théories de Newmark me semblaient les mieux justifiées et les plus cohérentes. Il commence par une distinction entre plusieurs approches méthodologiques: le mot-à-mot, la traduction littérale, la traduction sémantique, la traduction communicative, la traduction libre, et l'adaptation (employée le plus souvent dans la traduction des pièces de théâtre). Bien que chacun de ces types ait une application valable, seules la traduction sémantique et la traduction communicative peuvent être utiles à la traduction d'un texte littéraire (le mot-à-mot et la traduction littérale suivant trop strictement le sens du texte de départ et l'adaptation étant trop libre quant au sens de l'original). Dans la traduction communicative, "the translator attempts to produce the same effect on the TL readers as was produced by the original on the SL readers. It is likely to be smoother, simpler, clearer, more direct, more conventional, conforming to a particular register of language, tending to undertranslate i.e. to use more generic, hold-all terms in difficult passages." Dans la traduction sémantique, par contre, "the translator attempts, within the bare syntactic and semantic constraints of the TL, to reproduce the precise contextual meaning of the original. [It] tends to be more complex, more awkward, more detailed, more concentrated, and pursues the thought-processes rather than the intention of the transmitter. It tends to overtranslate, to be more specific than the original, to include more meanings in its search for

³⁶ Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 115.

one nuance of meaning.”³⁷

Selon Newmark, quand on traduit un texte littéraire, il faut s'appuyer principalement sur la traduction sémantique, tout en gardant, autant que possible, une équivalence communicative entre le texte de départ et le texte d'arrivée. Il soutient aussi que la traduction se fait à quatre niveaux: au niveau textuel, au niveau référentiel, au niveau cohésif et au niveau du naturel. Ses théories nous ont semblé les plus utiles et donc leurs principes sont à la base de notre traduction.

³⁷ Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 39.

Étapes

Les fondements théoriques de la traduction étant assez bien établis, passons à la démarche que nous avons suivie pour réaliser cette traduction. Dans cette partie, les étapes par lesquelles nous sommes passé ainsi que l'importance de chacune seront examinées. Tatilon distingue trois étapes dans la traduction d'un texte "...une étape initiale de déchiffrement du texte de départ; une étape intermédiaire de production du texte d'arrivée; une étape finale de contrôle du texte d'arrivée."³⁸ Cette description globalisante résume bien les grandes lignes du processus de la traduction mais il est clair que chacune de ces étapes comporte plusieurs étapes secondaires, qui figureront dans notre liste.

Tout naturellement, une lecture rapide du texte entier, s'imposait comme première étape. Cela nous a permis de bien saisir le ton global de l'oeuvre ainsi que le style personnel de l'auteure. Selon Bassnet-McGuire, "The translator should not 'plod on', word by word or sentence by sentence, but should always block out his work. By 'block out', Belloc means that the translator should consider the word as an integral unit and translate in sections, asking himself before each what the whole sense is he has to render."³⁹ Étant donné qu'un des buts principaux de la traduction est de créer l'équivalence d'effet, c'est-à-dire de créer un texte qui produise le même effet sur le lecteur anglophone que l'original a eu sur le lecteur francophone, nous avons dû nous mettre à la place d'un lecteur du texte original pour juger d'abord cet effet, et ensuite être capable de le recréer. Il est important de noter, pourtant, que n'étant pas

³⁸ Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 135.

³⁹ Bassnet-McGuire, Susan. *Translation Studies*. New York: Routledge, 1991. p. 116.

francophone, nous n'avons peut-être pas ressenti le même effet qu'un lecteur francophone. Il nous a été nécessaire alors de rassembler tous les passages qui ont été difficiles à comprendre pour les soumettre à une francophone (voir sixième étape).

Ensuite il a fallu procéder à une relecture attentive du texte, pendant laquelle nous avons souligné les passages qui nous semblaient difficiles et nous avons pris des notes sur l'information supplémentaire à chercher. Newmark, lui, recommande que cette étape s'effectue au cours de la première lecture: "during a first reading, a translator should underline all neologisms, metaphors, cultural words and institutional terms peculiar to the SL and also 'untranslatable' words i.e. words which have no exact word-to-word equivalent in the TL"⁴⁰ Or, si on s'enlise trop dans les détails lors d'une première lecture, on risque de ne pas saisir le thème ni la tonalité globale du texte.

La prochaine étape consistait à faire un brouillon sans presque rien chercher dans le dictionnaire - il a été quelquefois nécessaire de chercher un mot pour pouvoir comprendre le sens d'une phrase mais nous avons cherché le moins de mots possible. De cette façon, nous avons traduit le sens global d'abord, sans nous inquiéter du style ni des nuances sémantiques. Le modèle de traduction proposé par Nida justifie cette démarche. Selon ce modèle, après avoir établi quelles sont les relations grammaticales entre les unités du texte et les significations référentielles des unités sémantiques, la deuxième étape "consiste à transférer les résultats de l'analyse à un niveau quasi-phrastique, là où l'écart entre les langues est moins marqué qu'au

⁴⁰ Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 17.

niveau de la structure de surface.”⁴¹ Bien que notre brouillon consiste en des phrases complètes, celles-ci reflètent toujours des structures françaises du point de vue grammatico-syntaxique. Ce sont des phrases françaises travesties en phrases anglaises.

L'étape suivante était de dresser une liste de tous les mots dont le sens n'était pas évident ou dont le sens était complexe du point de vue sémantique ou pragmatique. Dans cette liste figuraient des mots dialectaux, des mots issus d'un langage spécialisé, des mots tabous, des éponymes, des archaïsmes et d'autres mots inhabituels ou peu communs. Nous les avons tous cherchés dans un dictionnaire unilingue puis un dictionnaire bilingue (pour vérifier leur sens, leur registre, leur fréquence, leurs collocations usuelles).

Vérifier le “sens” d'un mot n'est pas une tâche simple; il ne s'agit pas seulement de chercher le sens littéral mais aussi “ its modern usage, appropriate register, range of collocations, degree of frequency, formality, emotiveness, generality, intensity and approval.”⁴² Il est à noter que les dictionnaires ne sont pas les seuls outils dont nous nous sommes servie pour trouver le ‘sens exact’ des mots. La dépendance vis-à-vis des dictionnaires, en fait, risque d'être dangereuse. Delisle offre cette mise en garde contre l'usage des dictionnaires dans la traduction “...Musées lexicographiques...ils conservent les multiples acceptions sédimentées et institutionnalisées des vocables du patrimoine linguistique d'une collectivité. Ils ne donnent, cependant, qu'un faible aperçu des innombrables effets de sens que les mots peuvent revêtir dans la pratique du langage... ils sont loin d'épuiser les possibilités sémantiques des mots en

⁴¹ Larose, Robert. *Théories contemporaines de la traduction*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 1989. p. 76.

⁴² Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 151.

contexte.”⁴³

Après avoir épuisé toutes les ressources disponibles pour trouver les sens des mots problématiques, il est devenu clair que, pour certains d’entre eux, l’aide d’un locuteur natif était obligatoire pour pouvoir les traduire avec précision. Nous avons donc dressé une liste pour ensuite la montrer à une professeure francophone du Département pour tirer parti de son intuition de locutrice native.

La révision du brouillon - à l’aide des notes prises pendant d’autres étapes - convenait à ce stade. Selon Tatilon, dans une telle révision “[le traducteur] soupèse à nouveau chacun des éléments de sens de l’énoncé original et du sien [...] pour s’assurer que les deux formulations ont le même poids dénotatif et connotatif, puisqu’elles doivent rendre compte du même vouloir-dire”⁴⁴ Il ajoute: “le contrôle de la version traduite consiste à vérifier (a) la Langue (grammaticalité, graphie, idiomaticité (b) la Culture (authenticité) (c) le Discours (cohésion, cohérence, tonalité)⁴⁵ A vrai dire, le texte anglais est passé par plusieurs révisions de cette sorte: chaque fois, nous avons trouvé de meilleures façons d’exprimer le sens du texte français et peu à peu, des structures non naturelles dans le texte anglais ont été éliminées.

Une dernière révision a été faite sans regarder le texte français, afin de rendre le texte anglais plus “anglais”, c’est-à-dire plus naturel. Cette étape a été indispensable parce que quand on travaille minutieusement le texte de départ, on risque de transférer trop de structures de cette

⁴³ Delisle, Jean. *L’analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa: Editions de l’Université d’Ottawa, 1980. p. 64.

⁴⁴ Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 138.

⁴⁵ Ibid, p. 138.

langue au texte d'arrivée. Il a donc fallu réviser le texte anglais en éliminant des gallicismes.

Flamand est du même avis: "On reviendra seulement au texte d'arrivée, *en laissant de côté l'original*, et l'on s'appliquera, pour juger de la version traduite, à se mettre à la place d'un lecteur à la fois intéressé, attentif, critique et compétent."⁴⁶

Voici, grosso modo, la façon dont nous avons procédé pour traduire *La Puissances des mouches* vers l'anglais. Maintenant, passons à la traduction elle-même.

⁴⁶ Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 138.

La traduction de *La Puissance des mouches*

Introduction

Afin de mettre en valeur le processus de la traduction, le texte de départ sera donné en premier et le texte d'arrivée le suivra. Le texte français est truffé de notes pour préciser des mots ou des phrases qui posent problème; certaines notes soulignent en outre tous les éléments dont il a fallu tenir compte avant de faire la traduction. L'objet de cette partie est de familiariser le lecteur avec le texte (pour que l'analyse ait du sens pour lui) et aussi de lui faire prendre conscience de nos réflexions pendant les étapes initiales. De cette façon, le lecteur comprendra plus facilement certains choix de mots qui vont apparaître dans la traduction. Dans certaines notes, une solution est proposée - s'il a été relativement facile d'en trouver une - dans d'autres, pourtant, la question reste en suspens parce qu'il a fallu des recherches plus approfondies pour trouver un moyen de résoudre la difficulté.

Un système de numérotation uniforme tout au long de cette partie - à la fois pour la traduction elle-même et aussi l'analyse qui la suivra - aidera le lecteur à suivre facilement les références aux textes anglais et français. Pour éviter les confusions, des chiffres sont employés pour les notes dans le texte français et des lettres sont employées pour les notes dans le texte anglais. Ces notes prendront la forme suivante: (2:1) = Chapitre 2, Note 1 (s'il s'agit d'une note dans le texte français; (2:a) = Chapitre 2, Note a (s'il s'agit d'une note dans le texte anglais).

La traduction anglaise a aussi des notes en bas de page qui souligneront les difficultés qui se sont présentées et expliqueront pourquoi nous avons opté pour certains mots ou certaines structures. Nous avons choisi d'insérer les notes dans la traduction elle-même au lieu de les mettre après parce qu'il est plus facile d'expliquer un problème linguistique quand le contexte est clair. Souvent, c'est grâce au contexte seulement qu'on peut résoudre un tel problème.

Précisons bien que de nombreuses notes ne soient pas acceptables dans une vraie traduction, cette thèse constitue un exercice académique plutôt qu'une vraie traduction.

Chapitre 1

Pour une déposition? Et que dois-je déposer,¹ je vous prie? Si je puis² me permettre, monsieur le juge,³ ces détails n'ont aucune importance. A votre place, je n'en tiendrais pas compte. Vous connaissez votre métier? Je l'espère, monsieur le juge, je l'espère.

Puisque vous insistez, voici donc comment je pratique le mien. J'entreprends ma visite par la salle du bas. Je me poste devant le portrait de la Mère Angélique. Et d'une voix majestueuse,

Observez ce visage, leur dis-je. Il est laid. Moustachu. La bouche est avare et posée de travers. La mâchoire est énorme. On pourrait penser qu'il s'agit d'un travelo.⁴ Cependant, le visage de cette femme qui fut abbesse de Port-Royal exerça sur les esprits de son temps un magnétisme considérable. Pourquoi? leur dis-je. Parce que ce visage fut touché par la grâce divine.

Les visiteurs s'agglutinent alors devant le portrait de la Mère Angélique et cherchent

¹ Déposition et déposer partagent la même racine et pour garder cet effet stylistique dans la traduction, je traduirai "déposition" non pas par le mot apparenté anglais "deposition" mais par "statement" pour pouvoir employer ensuite le verbe "to state": de cette façon, je peux garder la même racine, comme le fait l'auteure en français.

² Niveau de langue plutôt soutenu, employé par le narrateur peut-être pour montrer son respect pour le juge. En anglais, je traduirai par "If it pleases the court..." qui, comme la structure française, n'est pas caractéristique du style parlé mais qui serait approprié dans un tel contexte (un procès)

³ Pour ce terme d'adresse, je n'ai pas traduit littéralement; j'ai substitué l'équivalent culturel anglais "Your Honour"

⁴ Ce mot est d'un registre familier: peut-on traduire par "drag queen"? Est-ce que le mot français a des connotations péjoratives semblables à celles du mot anglais?

anxieusement, sur sa figure ingrate⁵, les stigmates de la grâce divine.

Qu'est-ce à dire? dis-je. Que notre incarnation est peu de chose.

Que faut-il en conclure? dis-je J'aurais adoré être professeur, monsieur le juge, mais la vie en a décidé autrement. Que faut-il en conclure? dis-je. Qu'il est vain de s'attacher à notre chair qui est la matière la plus trompeuse et la plus périssable qui soit.

J'enchaîne alors sur la vanité de l'attachement humain. La vanité de l'attachement humain est mon dada.⁶ Tout ce qu'affirme Pascal sur la vanité de l'attachement humain, je pourrais le reprendre à mon compte. L'attachement à un être, écrit-il est chose insensée, premièrement parce que tout être est extrêmement provisoire, deuxièmement parce qu'il est incapable de combler à cent pour cent les appétits et les désirs d'un autre.

Il m'arrive parfois de broder. En particulier devant les groupes de touristes allemands. L'attachement, leur dis-je est néfaste autant qu'inutile. Car nul ne peut influencer sur l'orbite d'un autre. Chacun trace sa ligne irréversiblement en attendant la catastrophe finale (il faudrait voir les têtes!) et il est vain mathématiquement (j'adore le mathématiquement), il est vain mathématiquement d'enchaîner deux tangentes.

Quant aux effets à long terme de l'attachement, poursuis-je, ils sont à proprement parler

⁵ Ce mot a deux sens distincts ("sterile" et "ugly"). Comment incorporer ces deux sens dans la traduction?

⁶ Peut-on garder le même mot en anglais? Le terme, est-il plus connu en français qu'en anglais?

effroyables. Promiscuité⁷ puante. Abêtissement⁸ lent. Rancoeur rentrée ou rages éructantes. Et pour finir, pour finir, détestation réciproque des attachés qui n'ont plus qu'une idée: déchiqueter la laisse qui les lie. Ou s'y pendre.

Attachez un animal, leur dis-je, car j'ai tout comme vous, monsieur le juge, le goût des arguments. Observez-le, jour après jour. Vous le verrez tirer sur sa longe jusqu'à la plaie. Puis hurler à la mort. Hurler à la mort,⁹ leur dis-je, pour qu'elle vienne et le délivre. Puis déperir lentement. Et crever.

Les hommes sont pareils aux chiens, leur dis-je. Et en prononçant ces mots, monsieur le juge, je repense à maman qui est morte avant de mourir, et je vois son visage blanc qui repose au-dessus de tous mes souvenirs, je vois une mouche se poser sur sa joue glacée et se frotter les pattes, je vois ses lèvres blanches qui ne s'ouvriront plus et ses yeux infinis derrière ses paupières fermées. Et sitôt après, monsieur le juge, je vois le visage de son tueur qui la regarde avec une expression que je ne parviens pas à qualifier mais qui me remplit de terreur, son tueur, c'est ainsi que je le surnomme depuis que je sais parler, son tueur que ma mère m'oblige encore, depuis sa tombe, à appeler papa. Les hommes sont pareils aux chiens, leur dis-je, monsieur le juge. Leurs sentiments les attachent, leurs attaches¹⁰ les étranglent. Et je les fixe durement si je

⁷ Ce mot ne semble pas avoir d'équivalent exact en anglais: y-a-t-il une façon concise de le traduire?

⁸ Le mot français décrit une action (l'action d'abêtir) tandis que son équivalent anglais "mindlessness" décrit un état. Il va falloir faire une transposition de catégorie grammaticale.

⁹ Cette locution (hurler à la mort) est employée dans son sens littéral et figuré en même temps (l'auteure joue sur le sens). Comment reproduire cet effet en anglais?

¹⁰ Il faut essayer de garder ce parallèle en anglais.

devine en eux le moindre élan vers un sourire.

Car l'attachement est le pire ennemi de l'amour, leur dis-je, et qui ligote l'amour le condamne. C'est ce que je me tue à expliquer à ma femme, monsieur le juge, tant au point de vue théorique qu'à tout autre. Si je ne dispose pas toujours des apophtegmes¹¹ qui conviennent pour une démonstration rationnelle, je me révèle en revanche excellent pédagogue sur un plan proprement empirique. Chaque jour, donc, je travaille à l'éducation de ma femme. Je l'asticote. Je la pique. Je l'attaque. Je la vexe. Je l'accable de sarcasmes et de petites scélératesses. Mon but est d'obtenir d'elle qu'elle se défasse entièrement de moi. Et je confesse, au risque de choquer, que j'ai du plaisir à la tourmenter de la sorte. Vous voulez des exemples, monsieur le juge? En voici un auquel je pense, tout à coup.

Un soir, au retour du travail, ma femme me demande si j'ai bien acheté du café.

La chancellerie s'en occupe, lui dis-je, et j'éclate d'un rire sauvage.

Pourquoi cette réponse incongrue? Je ne le sais pas moi-même. Le fait est que cette absurde repartie me met en joie et m'aide à supporter magnifiquement les récriminations qui vont suivre. Tout ce qui fait échec au cartésianisme¹² exaspéré de ma femme me met en joie, monsieur le juge. Et tout ce qui, d'une façon générale, fait échec au cartésianisme exaspéré de tout le monde et à la logique écrasante des choses me met en joie. Car tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. La phrase est de Pascal. Elle est écrite en caractères gras sur l'un des murs du musée. Et je me la répète aussi souvent qu'il est nécessaire.

¹¹ Le mot français ne serait pas connu du Français moyen alors il va falloir trouver un mot anglais qui soit également ésotérique.

¹² Peut-on employer l'équivalent anglais "Cartesianism" ou vaut-il mieux expliquer un peu le terme? Le terme est-il plus connu en français?

Comme je m’y attendais, ma femme éclate en reproches amers. Elle désapprouve, hautement, ma déficience (ménagère) et mon irresponsabilité (maladive) face à la manutention,¹³ au rangement, au nettoyage et aux autres divertissements domestiques pour lesquels je n’ai, je l’avoue, que mépris.

En réponse, je l’injurie.

Je signale à cette occasion que les injures et les coups prétendus pédagogiques se révèlent totalement inopérants sur la perfectibilité de l’âme humaine. En est-il de même de l’expérience carcérale? Sans vouloir marcher sur vos plates-bandes¹⁴, monsieur le juge, on peut se le demander.

Je crois, en effet, constater sur la personne de ma femme que mes tracasseries journalières, loin d’obtenir d’elle le détachement et l’immunisation souhaités, ne font que l’affecter et l’indisposer davantage. C’est décourageant.

Ce qui ne cesse également de me surprendre, monsieur le juge, c’est qu’à ces disputes quasi quotidiennes succèdent régulièrement des périodes de calme où ma femme rebâtit, comme si de rien n’était, des projets conjugaux, des chimères grotesques, des rêvasseries stupides en forme de piscine de dix mètres sur vingt, cheminées de marbre rose incrusté de cipolin¹⁵,

¹³ Ce mot ne semble pas avoir de sens dans le contexte car il s’applique aux activités industrielles et non pas aux activités domestiques. Comment le traduire?

¹⁴ Quelle expression anglaise correspond à celle-ci? (il faut considérer non seulement l’équivalence sémantique mais aussi l’équivalence de registre et de fréquence)?

¹⁵ Je n’ai pas pu trouver d’équivalent anglais pour ce mot. Il s’agit d’une espèce de pierre; étant donné le peu d’importance qu’a ce mot dans le texte, est-il nécessaire de trouver son sens exact ou peut-on traduire tout simplement par “marble”?

baaignoire antique à pieds de lion dorés, promenades nocturnes dans Venise noyée¹⁶ et autres pâmoisons. Et moi je feins d'acquiescer, monsieur le juge, par veulerie et paresse d'âme. Tout en sachant pertinemment qu'il n'est, contre les pâmoisons, qu'un remède: la gifle.

Ma femme alors m'accorde son pardon. Je veux dire par là qu'elle prend un air triste et résigné, et qu'elle vaque à son ménage avec tristesse et résignation¹⁷.

J'ai le plus grand mal, monsieur le juge, à supporter le pardon de ma femme et son visage de tristesse et de résignation. A vrai dire, ils me rendent fou. Car ils me rappellent un autre visage de tristesse et de résignation, ils me rappellent le visage de maman sur la photographie de mariage qui orne encore, dans la maison de mon père, le buffet de la salle à manger. Sur la photo, mon père est ivre. Il s'est saoulé à mort¹⁸ pour fêter le bonheur qui commence. Ma mère lève les yeux sur l'appareil avec cet air de bonté désolée qui ne la quitte plus depuis qu'elle a rencontré son mari. Et lorsque je vois ma femme vaquer à son ménage avec cette expression de sainte suppliciée, lorsque je la vois laver la vaisselle avec ses yeux de douleur retenue qui s'écarquillent pour refouler les larmes, lorsque je la vois aller et venir avec ce visage de pardon, avec ce petit air de victime, j'ai envie de la frapper, monsieur le juge, je ne devrais pas vous dire de pareilles choses, elles pourraient se retourner contre moi, mais j'ai envie de la frapper, monsieur le juge, parce qu'à ce moment-là, le sentiment que je suis pareil à mon père m'envahit, aurais-je hérité, me dis-je de sa malignité, se serait-il insidieusement installé en

¹⁶ Collocation inhabituelle - image négative? "Water-logged Venice"?

¹⁷ Ces mots ("tristesse et résignation") sont répétés plusieurs fois. Faut-il les garder même si cela nuit au style?

¹⁸ Ce mot appartient à quel registre? Est-ce que la traduction "got pissed drunk" est trop grossière?

moi pour se survivre et me tuer, voilà ce que je me dis, monsieur le juge et ces idées me rendent fou, elles me rendent littéralement fou, car j'ai juré de ne jamais ressembler à mon père, j'ai juré et je jure encore, sur la tête de maman et de Blaise Pascal réunis, de ne jamais ressembler à mon père. Jamais.

Arrête tes simagrées, dis-je alors à ma femme qui vaque à son ménage avec tristesse et résignation. Arrête, ou je fais un malheur. Je m'énerve, à la fin. Mais ma femme proteste au nom de son amour. Car son amour, affirme-t-elle, est incommensurable. Elle m'en donne mille preuves par jour.

Vous voulez connaître ces preuves, monsieur le juge? Pour instruire mon procès?

Un soir, je suis assis à table, attendant qu'elle apporte le merlan pommes vapeur¹⁹ du vendredi soir. Elle tarde. Je m'impatiente. Je sors la serviette de son rond. C'est pour aujourd'hui ou pour demain, fais-je, avec humeur.

Ma femme, à ces mots, se penche sur mon épaule, s'empare de ma serviette et la glisse autour de mon cou dans un geste qu'elle qualifiera par la suite d'affectueux. (Pour ma femme, monsieur le juge, l'amour consiste essentiellement à traiter l'autre comme un invalide. C'est ce qu'en termes voilés on désigne, je crois, sous le nom d'amour maternel.) J'arrache mon bavoir²⁰ et repousse ma femme d'un coup de coude bien ajusté. Non que je craigne de sa part une tentative de strangulation (elle manque, pour ce faire, de cran), mais parce que je ne saisis pas

¹⁹ Peut-on substituer un plat nord-américain typique pour ne pas attirer l'attention du lecteur sur ce détail insignifiant?

²⁰ Ce mot s'applique normalement à une chose portée par un bébé; il est employé pour renforcer le comportement maternel de la femme du narrateur. Si on traduit par "bib", pourtant, cela a l'air bizarre en anglais. Y-aurait-il une autre façon de souligner la relation enfant/maman entre le narrateur et sa femme?

sur l'instant la signification de son geste. J'éprouve encore, à mon âge, la plus grande peine à distinguer un geste d'affection d'un geste d'attaque. Prenez le baiser, monsieur le juge. Bâillon parfait? Ou parfaite fusion amoureuse? Autre exemple. La copulation. Mais passons, passons. Je vais encore proférer des horreurs qui, plus tard, risqueraient de me nuire.

Devant ma ruade, ma femme se met à pleurer et à renifler. Ma femme tient beaucoup, monsieur le juge, à me donner le spectacle de son affliction. C'est sa façon de me punir. De m'enfermer dans le remords. Aux premiers reniflements, je décide de fuir. Je me précipite sur le portemanteau et saisis mon pardessus. D'énervement, je ne réussis pas à enfiler la manche. Je m'y prends à trois fois. J'insulte la manche, nom de Dieu²¹. Et le pardessus, nom de Dieu de nom de Dieu. Puis cette putain de vie, et ce putain de monde, bordel de nom de Dieu. Je vous parle, monsieur le juge, comme vous me l'avez demandé, avec une entière liberté. Ces grossièretés m'apaisent. Je sors. L'air est doux. Je sens grandir en moi une absolue indifférence. Je marche jusqu'à la ville proche. J'entre dans un supermarché. Je choisis une botte d'asperges. Je passe à la caisse. La caissière est noire. Devant la botte d'asperges, elle s'arrête, stupéfaite. Elle s'empare de la liste des légumes et la relit plusieurs fois, le visage marqué de la plus vive inquiétude. Les personnes qui font la queue derrière moi trouvent que la caissière noire est d'une lenteur exaspérante et expriment leur impatience par les soupirs et les mimiques adéquats. C'est quoi? me demande la caissière en fixant sur moi ses gros yeux noirs qui tremblent d'inquiétude. Des asperges, dis-je. Des légumes? me demande-t-elle. Des légumes, dis-je. Mais je me demande bien pourquoi je vous parle de ces choses qui n'ont strictement rien à voir avec l'affaire qui nous occupe.

²¹ Pour tous les jurons qui suivent, il faut déterminer à quel point ils sont grossiers. Par quels jurons anglais faut-il traduire pour respecter le ton?

Chapitre 2

Le moment fort de ma visite guidée est, sans conteste, celui où je me plante devant la ceinture à clous de Pascal. Je prends un air recueilli. J'exige le silence. Je ne souffre pas de plaisanterie. Ni le moindre ricanement. Un peu de respect, leur dis-je, vous n'êtes pas devant un film porno.

Mais, d'ordinaire, ces mises en garde sont inutiles, monsieur le juge. Tous les visiteurs sont fascinés par la ceinture à clous de Pascal. Tous les visiteurs de toutes les races et de toutes les religions sont toujours fascinés par la ceinture à clous de Pascal. Comme ils sont toujours fascinés par les objets du vice et les appareillages sexuels de toutes sortes venus de l'étranger.

Il suffit de regarder le masque mortuaire de Pascal, leur dis-je, et je me tourne alors vers le masque mortuaire de Pascal qui est à droite de la ceinture, il suffit d'observer longuement son sourire, cette ombre de sourire qu'il adresse à la mort, pour comprendre immédiatement que ce sourire de souffrant¹ a l'éclat du triomphe.

Car Pascal meurt, mais triomphe en mourant, dis-je, lyrique.² A force de fustigations, à force de pénitences, à force de jeûnes, d'attritions et de contritions, Pascal finit par vaincre le lion rugissant qui est en lui. Mais pour vaincre le lion rugissant qui est en lui, il lui faut? Je ménage le suspense. Il lui faut vaincre son corps entier jusqu'à son propre périssement. Cette dernière phrase, je la prépare par un long silence, et je la laisse tomber sur mon public comme

¹ Cet adjectif joue ici le rôle d'un nom. Cela étant impossible pour 'suffering' (du moins, au sens de 'quelqu'un qui souffre'), il va falloir trouver une alternative qui ne soit pas trop lourde: "suffering man?"

² En français, on peut juxtaposer un adjectif à la fin d'une phrase, structure qui donne à l'adjectif le rôle d'adverbe. En anglais, cette juxtaposition n'est pas permise, ce qui oblige à trouver une paraphrase ou bien une reformulation de la phrase complète.

une hache. IL LUI FAUT VAINCRE SON CORPS ENTIER JUSQU'À SON PROPRE PÉRISSEMENT. Et à l'instant précis où je prononce le mot périssement, monsieur le juge, le visage mort de maman vient me frapper avec la force d'un coup de poing, le visage mort de maman qui me regarde derrière ses paupières fermées, le visage mort de maman avec ses lèvres blanches et son nez solennel qui m'apparaît plus grand, plus mince, d'une sévérité qu'il n'avait pas de son vivant, et qui m'accuse plus violemment encore qu'aucun mot ne saurait le faire.

Vous avez une photographie de maman dans mon dossier?

Oui, je la reconnais, bien sûr. C'est ma mère à seize ans en tenue de soldate. Un poing posé sur la hanche, l'autre brandi vers le ciel à la gloire de la CNT³. A Fatarella, monsieur le juge. Son village natal. En Catalogne. Au début de la guerre, je suppose. En 36. Pourquoi la partie droite de la photographie a-t-elle été découpée? Parce que le poing levé, ça fait mauvais genre, à l'époque. Et maman, en arrivant en France, le mutile d'un coup de ciseau.

Dans le camp d'Argelès, monsieur le juge. Un camp épatant, monsieur le juge, avec une chiotte⁴ pour cinq cents personnes et des lits sans matelas. L'idéal pour les rhumatismes!

Assurément, monsieur le juge, pas de plaisanterie de mauvais goût.

Oui, c'est dans ce camp qu'elle rencontre mon père. Quand on aime, monsieur le juge, on se fout du confort.

Oui, c'est là que j'ai été conçu. D'une copulation furtive, par une nuit d'hiver. Deux corps que le hasard rapproche au milieu de deux mille autres corps. Et ma mère de seize ans qui

³ Qu'est-ce que cet acronyme signifie? Peut-on traduire par un autre acronyme?

⁴ Registre? Ce mot est-il grossier ou simplement familier? Je propose "crapper" parce que si on emploie "John" ou "can", le sens ne serait peut-être pas clair dans ce contexte (le reste de la phrase n'ayant rien à voir avec les toilettes)

découvre en même temps la guerre qui arrache,⁵ les camps français où l'espoir meurt d'un coup, et l'amour qui fait mal au sexe.⁶

Je suis un enfant de l'amour, monsieur le juge. Un enfant de l'amour. Je ne le répéterai jamais assez.

Revenons à nos moutons, dites-vous. Vous ne pouvez pas mieux dire, monsieur le juge.

Chaque jour, donc, je guide mes moutons entre 10 heures et 18 heures.⁷

Un peu de sérieux? Mais je suis très sérieux, monsieur le juge. Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux. Et je peux affirmer sans me flatter que j'exerce mon métier de guide avec une application exemplaire.

J'ai constaté, du reste, qu'un visage sérieux me mettait à l'abri des questions inopinées⁸ des visiteurs, questions que je redoute par-dessus tout, car, à mon arrivée au musée de Port-Royal, je ne sais rien des jansénistes,⁹ rien sinon quelques détails glanés dans une brochure à dix

⁵ Ce mot a deux sens distincts ("to uproot" et "to take away") et je pense que l'auteure exploite ce double sens. Quel verbe anglais peut reproduire ce jeu de mots?

⁶ Ce mot est très neutre en français, il n'est pas vulgaire, ni médical/scientifique. Il ne semble pas exister de mot anglais qui soit aussi neutre, sans connotations.

⁷ Un des passages les plus difficiles du texte. La métaphore étant différente en anglais, faut-il l'abandonner ou trouver un équivalent? Comment lier les deux phrases comme l'a fait l'auteure?

⁸ Cet adjectif ne semble pas bien choisi pour le contexte (le mot "unwanted" semble mieux convenir que "unexpected"). Faut-il respecter le choix de l'auteure?

⁹ Le mot existe en anglais mais il est probablement plus commun en français qu'en anglais. Faut-il ajouter une courte explication en anglais?

francs¹⁰ que j'essaie d'apprendre par coeur.

Beaucoup, monsieur le juge. J'aime beaucoup le port de l'uniforme. Il contribue considérablement à l'impression de sérieux que je cherche à donner. Il dissimule en outre ma laideur naturelle (je suis le portrait craché de mon père) et obvie à la difficulté permanente que constitue pour moi le choix d'un habit représentatif de ma personne.¹¹ S'il ne tenait qu'à moi, monsieur le juge, je me vêtirais à la manière du Mahatma Gandhi, enveloppé de grands langes¹² dans lesquels mes testicules pourraient balancer indolemment et m'armerais d'un gros bâton pour me défendre des chiens qui abondent sur les chemins de campagne. Mais je crains qu'un tel équipement¹³ ne soit mal considéré dans nos contrées¹⁴ qui sont, je l'ai constaté, d'un traditionalisme extrême. Et je ne tiens pas du tout à me faire remarquer.

De couleur grise, monsieur le juge. Je ne vois franchement pas l'intérêt d'une telle question. Mais non, monsieur le juge, je ne discute pas la question, je la commente. Oui. Gris souris. Agrémenté sur le col et les manches d'un fin passement rouge. Et tout le monde s'accorde à dire qu'il est d'excellente coupe. Et qu'il me sied.

¹⁰ Je vais garder cette somme en francs mais je mettrai une note en bas de page indiquant l'équivalent en dollars pour que le lecteur ait la notion du montant.

¹¹ La traduction de cette phrase longue, complexe et bizarre sera difficile et exigera une reformulation de la syntaxe de la phrase.

¹² Ce mot est employé normalement pour parler des vêtements d'un bébé. Si on traduit par "swaddling clothes" on a l'image d'un bébé - est-ce que c'est cela que l'auteure a voulu?

¹³ Selon le Petit Robert, ce mot est un archaïsme: faut-il trouver un mot anglais qui soit archaïque aussi?

¹⁴ Selon le Petit Robert, ce mot est vieilli ou régional. Quel mot anglais appartient au même registre?

Non, monsieur le juge. Malheureusement non. Pas de casquette. J'ai toujours rêvé, monsieur le juge, de porter une casquette. Mais notre règlement, hélas, n'en prévoit point.

Il s'en est fallu de peu que cette place de guide me passât sous le nez, monsieur le juge. Je n'arrivais pas à réunir la somme de deux mille francs¹⁵ nécessaire à l'achat du costume, accessoire, je le répète, absolument indispensable à l'exercice de ce métier, car il lui confère à la fois l'autorité, la séduction et le panache, tout en accentuant son côté fabuleux, ornemental et totalement irréaliste.

Un jour qu'une bande de rugbymen éméchés, que diable venaient-ils faire là? Je ne m'en souviens plus, un jour, disais-je,¹⁶ qu'une bande de rugbymen éméchés perturbait l'ordonnance de ma visite par des ricanements, des remarques idiotes et les grimaces qu'ils faisaient dans mon dos (un guide de musée accompli a des oreilles dirigeables, monsieur le juge, et des yeux derrière la tête), je fis¹⁷ usage de tout l'ascendant que me donnait mon uniforme pour leur lancer d'une voix terrible Vous n'êtes pas ici, messieurs, pour vous divertir. Pascal, ajoutai-je, avait horreur du divertissement. Horreur. Le divertissement, messieurs, n'est là que pour nous faire oublier que nous sommes petits. Et mortels. C'est de la poudre, leur dis-je, jetée aux yeux de la mort. C'est un peu de néant en moins dans l'éternité du néant.

Les rugbymen se regardèrent avec des mines effarées.

¹⁵ Voir la note 10.

¹⁶ Le style parlé et informel qu'on trouve ici serait difficile à reproduire parce que ce passage viole toutes les règles de la grammaire et de la ponctuation française. Peut-on garder cette agrammaticalité en anglais?

¹⁷ Pourquoi l'auteure emploie-t-elle soudainement le passé simple, surtout lorsqu'il s'agit d'un discours rapporté? Comment reproduire ce changement de tonalité dans le texte anglais, étant donné que l'anglais n'a pas la distinction passé composé/passé simple?

Mais, dans sa rage de se distraire, l'homme est abominable, leur dis-je. Il ne veut pas reconnaître qu'il n'est rien. Rien, martelai-je. Les rugbymen étaient pétrifiés. De la crotte de bique, lançai-je L'homme est de la crotte de bique, répétai-je.¹⁸ Mais est-il plus avancé quand il le sait? Non, dis-je. L'homme est voué indéfiniment à se mordre la queue. Et je partis d'un formidable éclat de rire.

Les rugbymen étaient atterrés. Ils croyaient avoir affaire à un fou. Et les rugbymen, malgré leur diamètre, sont, en règle générale, atterrés par les fous.

Inutile de préciser que le restant de la visite se déroula dans une ambiance de sépulcre.

Le soir, je rapportai l'incident à mes collègues, à la plus grande joie de Turpin qui a les sportifs¹⁹ en aversion. Turpin déclara que si Blaise Pascal constituait un antidote magistral²⁰ contre la bière ingurgitée par des rugbymen, il fallait en administrer de fortes doses aux Allemands, déclaration qui provoqua aussitôt le fou rire de Musto. En perfusion pour plus de tranquillité, rajouta Turpin. Arrête, arrête, cria Musto, qui s'étranglait de rire. Ils sont terribles, soupira M. Molinier avec mansuétude.²¹

Que je vous parle de mon chef?

Je rencontre M. Molinier tous les soirs, monsieur le juge.

¹⁸ Cette expression semble avoir été utilisée de façon non conventionnelle. Normalement, elle signifie "That's a pile of crap/That's horseshit" mais dans ce contexte, elle semble conserver de son sens littéral.

¹⁹ Ce mot a-t-il des connotations négatives (pour pouvoir traduire par "jocks"?)

²⁰ Cette expression a un sens très précis dans le domaine de la pharmacologie. Est-ce un mot connu du Français moyen? Serait-il assez précis de traduire tout simplement par "antidote"?

²¹ Niveau de langue assez soutenu

Oui, avec Turpin et Musto, les deux autres guides.

Oui.

A 18 heures.

Dans le vestiaire.

Pour quoi faire? Bonne question. Je n'en sais rien, monsieur le juge. Enfin, si. Pour y ranger nos uniformes.

C'est cela, monsieur le juge. Jusqu'à dix-neuf heures. Et parfois plus.

Mais je ne sais, moi. Pour se détendre les nerfs. Pour être ensemble. Pour bavarder. De tout et de rien. Des petits événements de la journée.

Probablement parce que nous nous retrouvons habillés en civil.

Sans doute, monsieur le juge. Cela donne un tour plus libre à nos conversations.

Que nous disons-nous?

Mais comment voulez-vous que je me souviene de choses pareilles? Des bêtises! Par exemple que les Japonaises ont des jambes affreuses. Des poteaux. Que les mulâtresses, hélas trop rares, ont des derrières fort proéminents. Vise-moi ça, s'écrie Turpin, les yeux braqués, oubliant soudainement que ces derrières sont tout tapissés de peau noire. Que les Espagnols ont la manie de parler à tue-tête. Les pires, monsieur le juge, les Espagnols ce sont les pires. Qu'ils prononcent Pascual pour Pascal, passe encore! Mais qu'ils soient morts de rire dès qu'on leur montre la ceinture à clous, ça!

Vous êtes espagnol, monsieur le juge?

Comme moi.

C'est dans la vie un réel handicap.

Je vous prie de m'excuser, monsieur le juge, je ne voulais pas le moins du monde vous offenser. Être espagnol est après tout une infirmité comme une autre. Mais l'hilarité que déclenche, chez les Espagnols, la ceinture à clous de Pascal, est une chose véritablement désobligeante pour un guide. Sinon même, disons-le, tout à fait insupportable. Car l'infortuné se voit soudain transformé en personnage de cirque, le costume ne jouant plus ici le rôle intimidant qui lui est dévolu, mais venant au contraire accentuer l'effet comique de la situation. Et, dans ces conditions, tout rappel à l'ordre du guide ne sert qu'à exciter²² les rieurs.²³ Si le guide dit par exemple Un poquito de calma por favor²⁴, en s'évertuant à placer les accents là où il le faut, les voilà qui repartent à rire comme des dératés. Et la visite guidée n'est alors qu'une suite de gags plus désopilants les uns que les autres, la station devant le portrait de la Mère Angélique portant à son comble l'hilarité de tous.

Cette attitude très grossière des touristes espagnols est non seulement une source de vexations pour un guide qui tient à accomplir correctement sa mission, mais elle est aussi une cause de fatigue. Car rien n'est plus fatigant que la gaieté des autres. C'est un point sur lequel, nous, les guides, sommes d'accord. Nous n'aimons que les gens tristes, monsieur le juge. Ils nous reposent. Et, grâce à Dieu, ils surabondent.

Si l'Espagnol est l'ennemi du guide, il me paraît juste d'ajouter, monsieur le juge,

²² Normalement, ce verbe a le même sens que son verbe apparenté anglais "to excite" mais dans ce contexte, son sens précis est "to excite them even further".

²³ Ce mot, qui signifie 'les personnes qui rient' n'a pas d'équivalent exact en anglais. Comment traduire sans alourdir la structure en anglais?

²⁴ Il est très probable qu'un lecteur anglophone aurait plus de difficulté à comprendre cette phrase qu'un lecteur francophone. Je mettrai peut-être une note en bas de page (parce que je ne peux pas la traduire, étant donné le contexte).

puisque vous voulez tout savoir, que l'Allemand est son souffre-douleur.²⁵ Tout guide normalement constitué ne peut éprouver que mépris et répugnance face au visiteur allemand et à son absence totale de culpabilité devant sa propre inculture. L'absence totale de culpabilité devant sa propre inculture est, véritablement, un trait propre à l'Allemand, et la chose la plus antipathique qui soit pour un guide. Car un guide qui se respecte aime à transmettre un savoir à des gens ignorants, tout en leur faisant ressentir une honte (légère) ou tout au moins le remords de ne pas être informés. La honte et le remords du touriste ignorant sont, en quelque sorte, la justification du guide et la source infinie de ses satisfactions. Or, chez l'Allemand, la honte et le remords d'être inculte sont totalement inexistantes. La honte et le remords n'ont aucune prise chez lui. En toutes circonstances, l'Allemand est fier de sa bêtise et de l'ignorance dans laquelle il croupit. Et comme il est de règle, son imbécillité satisfaite engendre son impudence, son irrespect et la vulgarité la plus épaisse. Ce qui explique que l'Allemand est la bête noire²⁶ du guide. Et que le guide le déteste. Profondément.

S'il fallait néanmoins dresser le palmarès des ennemis et adversaires des guides de musée, je placerais au premier rang l'espèce infecte des petits professeurs pascaliens qui déploient sans pudeur leurs leçons fraîchement dégluties et ne pensent qu'à plastronner sous les yeux de leurs pauvres enfants,²⁷ espèce assez répandue, semble-t-il, sous nos climats,²⁸ et qui

²⁵ La définition française (personne qui est en butte à des mauvais traitements, à des tracasseries) ne correspond pas aux mots anglais donnés par Collins ("scapegoat" et "underdog"). Quoi faire alors?

²⁶ Cette même expression existe en anglais mais a-t-elle d'autres connotations que l'expression française?

²⁷ Cette phrase très complexe, au langage poétique, sera très difficile à traduire de façon succincte et élégante. Une reformulation de la syntaxe de la phrase sera nécessaire. Il sera

constitue une sorte de double inversé de l'Allemand ignare, l'esprit de l'un étant aussi voyant, aussi affreusement vulgaire que le costume de l'autre. Une abjection,²⁹ monsieur le juge. Une abjection.

important de ne pas nuire à l'emphase originale.

²⁸ Selon le Petit Robert, le sens de 'pays' est vieilli et littéraire. Quel mot anglais appartient au même registre?

²⁹ Le mot existe en anglais mais est-il plus connu en français qu'en anglais?

Chapitre 3

Pouvez-vous, monsieur Jean¹, me garder à l'infirmerie encore un jour ou deux? Je ne me sens pas bien. Tous ces souvenirs qui affluent m'ont mis la tête à l'envers. Et puis mon voisin de cellule n'est pas commode. Un rien le met à cran. Il a tué un Arabe, paraît-il, à qui² il avait refusé une cigarette. Simplement parce que cet Arabe lui avait répondu en toute simplicité Ta cigarette tu peux te la carrer dans le cul.³ Comme vous le voyez, monsieur Jean, mon voisin de cellule est extrêmement susceptible. C'est à peine si j'ose respirer devant lui. Il passe sa journée à écouter Fun Radio à fond la caisse, je n'en peux plus, mais lui dire d'arrêter sa radio pour que je puisse lire, non, ça je ne peux pas. Il me tuerait.

Oui, je lis.

Pascal, monsieur Jean.

Blaise Pascal.

Vous aussi? Quel bonheur!

¹ Cette formule d'adresse, qui signale en même temps la familiarité et le respect, n'a pas d'équivalent anglais. J'ai pensé d'abord à changer "Jean" à un nom de famille commun et d'appeler l'individu "Mr. Jones" Il manque l'élément de familiarité que possède la formule française mais il convient mieux que l'emploi du prénom "John" et surtout mieux que "Mr. John" qui fait penser au langage des esclaves. Après réflexion, pourtant, j'ai choisi de garder la formule française 'Monsieur Jean' qui devrait être compréhensible pour le lecteur anglophone.

² Traduction littérale "to whom" est trop formelle en anglais. Je propose "who he refused to give a cigarette to". D'habitude, une préposition à la fin d'une phrase n'est pas acceptable en anglais mais étant donné le style parlé de ce passage, je crois que la tournure serait acceptable.

³ La différence entre les règles de ponctuation en français et en anglais pose problème ici. Il faut ajouter des guillemets en anglais.

Oui. Surtout Les Pensées.⁴

Au contraire, au contraire, parler me fait du bien. Même les entretiens avec monsieur le juge, qui n'ont rien de bien tendre, adoucissent mon âme.

Pourquoi Blaise Pascal? Mais parce qu'il a changé ma vie, monsieur Jean. Il a changé toute ma vie. Et ma mémoire, à sa lecture, a commencé à vivre. Voyez-vous, j'ai durant des années répudié mon passé. J'ai fait le vœu qu'il disparaisse, qu'il sédimente sous la couche des souvenirs, qu'il soit comme un bloc de granit, comme une pierre tombale.⁵ Mais à la lecture des *Pensées*, ce passé s'est mis à bouger dans ma mémoire comme un enfant dans le ventre d'une femme.

Oui, monsieur Jean, je portais en moi des événements effroyables, et je savais qu'un jour viendrait où j'aurais à les regarder en face. Mais une force infrangible m'en empêchait et je reculais chaque fois ce moment où je devrais me rejoindre et affronter un passé plus noir et plus épouvantable que la nuit.

Oui, j'aime dire les choses avec poésie,⁶ monsieur Jean.

Vous trouvez cela ridicule?

Moi aussi.

⁴ Bien que cette oeuvre soit assez connue, je mettrai, pour cette première référence, une note en bas de page avec une traduction du titre.

⁵ Langage poétique, comment produire le même effet en anglais? Serait-il possible de garder les mêmes images en anglais?

⁶ Citation intéressante: elle décrit nettement le langage du roman.

Non, monsieur Jean, cela ne fait pas longtemps.⁷

J'ai lu d'abord quelques Pensées dans le dessein de les citer au cours de mes visites. Il paraît que ça pose. Que ça en jette. Il paraît que les gens aiment ça. Les mots célèbres. Les phrases embaumées. Pour briller dans les dîners avec l'argent des autres.⁸

Puis le désir m'est venu d'en savoir davantage. Mais je n'avais, à cette époque, jamais lu de tels livres. Je n'aimais, à vrai dire, que les livres de guerre et les romans d'espions. Et je retardais chaque jour le moment de me plonger dans la lecture des Pensées. Pourquoi? Peut-être par crainte de ne pas comprendre, monsieur Jean, et d'être incapable d'aller jusqu'au bout.

Je suis tombé malade en janvier, oui, c'était un jour d'hiver, je me souviens, le ciel pesait de tout son poids sur la campagne beauceronne. Nous avons eu, la veille, la visite d'un jeune homme objecteur de conscience⁹ avec des cheveux longs et les yeux langoureux d'une biche, notre seul client de la journée. Nous avons passé l'après-midi dans le vestiaire à jouer aux dominos, tandis que M. Molinier, la bouche froncée, le front métaphysique¹⁰, s'employait à faire notre éducation artistique.

Je me suis éveillé le matin, courbatu, le front moite, une douleur aiguë dans la poitrine. Ma femme, sur-le-champ, s'est mise en branle. Elle a couru chercher un thermomètre et a tenté

⁷A quoi le narrateur réfère-t-il ici? Qu'il trouve son langage ridicule depuis peu de temps ou qu'il parle de façon poétique depuis peu de temps? Ou que cela fait peu de temps qu'il a commencé sa lecture de Pascal?

⁸ Langage poétique: comment garder la valeur expressive de cette métaphore?

⁹ Traduction littérale "conscientious objector" ne semble pas avoir de sens (tout au moins, elle manque de naturel). Le sens est assez clair, pourtant. Par quel mot faut-il traduire?

¹⁰ Comment un front peut-il être métaphysique? Peut-on garder le même adjectif en anglais?

de me l'introduire. L'amour, monsieur Jean, se rit des frontières, et rien ne freine sa percée. Je me suis débattu vaillamment. J'ai placé l'instrument sous mon aisselle et j'ai compté jusqu'à cent. A la télé, un écrivain dont j'ai perdu le nom a déclaré: La langue française doit être mise dans un écrin. Pour la sortir les jours de fête, ai-je dit à voix haute. Ma femme a cru que la fièvre me portait au délire. Trente-huit cinq, s'est-elle écriée. L'idée de ma maladie semblait la réjouir. Elle lui fournissait enfin l'occasion d'être utile. Quelques instants après, elle s'est attaquée à un autre de mes orifices: il fallait que j'ingurgite à toute force une tisane de tilleul.¹¹ Je me suis exécuté, histoire d'avoir la paix. Je serais prêt à tout, monsieur Jean, pour qu'on me laisse en paix.

Ma femme s'est assise sur le bord du lit. Elle m'a regardé tendrement et m'a proposé deux aspirines effervescentes. J'ai refusé. Je suis persuadé que toute maladie se guérit par la pensée. Ma femme a passé doucement sa main sur mon front. Son geste m'a causé une sensation désagréable. Mon poussin,¹² m'a-t-elle dit. Elle tombait mal. Je déteste violemment ces volatiles qui, tous les matins, abrègent mon sommeil. Mais je me suis abstenu de répondre. J'aurais donné ce que j'ai de plus cher pour qu'elle me laisse seul, hypothèse gratuite, monsieur Jean, puisque je ne possède rien. Alors j'ai fait mine de dormir. Pour qu'elle se tire. Si j'en crois mon expérience, monsieur Jean, mon visage doit être horrible lorsque je fais mine de dormir. Et personne encore n'a réussi à en supporter la vue plus d'une demi-minute. J'ai fermé

¹¹ La traduction littérale anglaise ('lime-blossom tea') n'aurait pas le même sens médical que l'expression française parce qu'il ne s'agit pas d'une boisson bue par les Nord-Américains pour guérir le rhume. Je propose de traduire par "herbal tea".

¹² Traduction littérale "chick" ne marche pas ici. Il faut substituer une autre espèce d'oiseau, pour pouvoir continuer la référence aux oiseaux dans la phrase suivante. Je propose "dove".

les yeux. Mon menton s'est effondré¹³ sur mon cou. Ma bouche s'est entrouverte pour laisser passer un léger râle. Et quelques tressaillements ont agité mes membres. Ma femme s'est enfuie aussitôt sur la pointe des pieds.

Je me suis mis alors à la lecture des Œuvres complètes¹⁴ de Pascal que j'avais achetées trois jours auparavant avec l'argent de mes économies.

J'ai lu tout le jour.

Ma femme est venue me dire à plusieurs reprises que trop de lecture risquait de m'échauffer le cerveau. Ses irrptions inopportunes m'arrachaient, comme on le dit si justement, à ma lecture, et m'obligeaient, chaque fois, de reprendre la phrase à son début. C'était pénible. J'ai fini par lui dire: Tu pourrais pas aller voir au salon si j'y suis? Elle a claqué la porte. Heureuse initiative.¹⁵ Le chat qui sommeillait dans une boîte à chaussures s'est redressé d'un bond et s'est mis à l'affût. Puis il a eu un bâillement d'une grâce parfaite.

J'ai lu jusqu'au soir.

Mon esprit a pris le large.

J'ai oublié le temps. J'ai oublié ma chambre. Et les petits revers de ma petite vie.

Des pensées me sont venues, bien au-dessus de ma condition. Des pensées acrobatiques. Extrêmement. Des pensées agrandies par la fièvre. Géantes.

Comment, me suis-je dit, prendre appui sur le néant? Comment?

¹³ S'effondrer=to cave in. Usage atypique?

¹⁴ A traduire?

¹⁵ La traduction littérale ne marche pas. Je pense que le sens de la phrase est que le narrateur est heureux que sa femme soit partie donc j'ai traduit par "Good riddance".

J'ai regardé par la fenêtre. J'ai vu la nuit tomber derrière les carreaux. Je l'ai trouvée immense. J'ai eu le sentiment de voir la nuit pour la première fois dans toute son immensité. Elle m'a fait peur. Mais je n'ai pas baissé les yeux, et j'ai vu la nuit immense me regarder derrière les carreaux, puis je l'ai vue se glisser lentement dans la pièce, chargée de tout son désespoir et de sa force terrible, puis je l'ai sentie s'engouffrer au-dedans de moi et monter vers mon coeur et m'engloutir et me noyer.

J'ai crié.

Pouvez-vous imaginer, monsieur Jean, ce qu'est une nuit sans lune dans la campagne beauceronne, vous qui ne connaissez que la fausse nuit enluminée¹⁶ des villes? Pouvez-vous imaginer cette chose qui avance vers vous, lente comme une mer, lourde et froide comme une mer, immense et chargée de tout l'inconnaissable, et qui vous recouvre entièrement de la plus épaisse noirceur?

J'ai crié.

Ma femme est accourue en faisant claquer ses pantoufles. J'ai posé mon livre. Ça va te rendre cinglé, a déclaré ma femme, péremptoire¹⁷. Résisterai-je à tant de métaphysique?¹⁸ me suis-je dit, en voyant ma femme accourir en pantoufles.

¹⁶ Ce mot français a une connotation de couleur vive que le mot "illuminated" n'a pas en anglais. Quoi faire?

¹⁷ Voir "lyrique" (Chapitre 2, Note 2)

¹⁸ Métaphysique (n) = réflexion systématique sur les fondements d'une activité humaine, ou, = (péj) abus de la réflexion abstraite qui rend obscure la pensée. Étant donné le contexte, il est difficile de saisir le sens exact de cette phrase.

J'ai rassemblé mes forces pour me lever. Je n'y suis point parvenu. La tension d'esprit¹⁹ m'avait épuisé. J'ai fermé les yeux. L'image de Pascal s'est imposée à moi. Puis l'image de maman est venue se superposer à celle de Pascal et s'est lentement fondue en elle. Je me suis aperçu alors qu'il y avait entre maman et Pascal une incompréhensible ressemblance.

J'ai appelé ma femme. Je l'ai priée de m'apporter un billet de cinq cents.²⁰ Vite. Elle a ouvert l'armoire et en a retiré une liasse cachée sous une pile de serviettes.

J'ai regardé longuement le billet de cinq cents devant ma femme éberluée, car elle me croit, à juste titre, dépris des choses de l'argent. Comment cette ressemblance ne m'avait-elle pas frappé plus tôt?

Maman et Pascal ont le même visage austère,²¹ le même nez dogmatique²² posé avec solennité, les mêmes lèvres arides²³, inaptes aux baisers, la même moustache fine, et les mêmes yeux de bonté infinie.

Maman porte les cheveux mi-longs, détail qui atteste qu'elle est une femme. Pascal, qui

¹⁹ Faux amis. Le mot anglais "tension" ne marche pas. Une meilleure traduction est "sustained mental effort" mais cela semble trop long et peu naturel. Il faut trouver qqch de plus naturel.

²⁰ Il faut garder cette référence à la monnaie française parce que, dans ce passage, il s'agit de l'image de Pascal qui figure sur le billet de cinq cents francs.

²¹ La traduction littérale est "austère". S'agit-il de faux amis?

²² Emploi peu usuel de l'adjectif "dogmatique". Peut-on garder cette même expression en anglais, pour obtenir le même effet d'étrangeté?

²³ Le mot français 'aride' semble plus complexe sémantiquement que le mot anglais 'dry'.

est coiffé à la mode d'antan,²⁴ les porte à la même longueur.

Je parle de maman au présent, monsieur Jean, bien qu'elle soit morte depuis longtemps.
De la même manière que je parle de Pascal au présent. Car l'un comme l'autre sont pour moi
plus vivants que les vivants.²⁵

Maman possède un équivalent de la ceinture à clous de Pascal: c'est papa. Papa est une sorte de ceinture à clous à répétition et à déclenchement automatique. Il faut reconnaître que la nature l'a généreusement pourvu en organes contondants: des mains énormes, renforcées par des cals, pendent au bout de ses bras. Papa a complété sa féroce panoplie d'un certain nombre d'accessoires, parmi lesquels on trouve une ceinture en cuir qu'il serre autour de sa taille et dont il use quelquefois pour se défendre contre les agressions de ses enfants.²⁶

Maman ne se plaint jamais de la méchanceté de papa. Car maman aime papa depuis ce jour où il lui a chuchoté à l'oreille des mots sales qu'elle a pris pour des mots d'amour.

Maman s'inquiète toujours de la santé de papa et elle n'oublie jamais de lui donner son comprimé d'Equanil.²⁷ Car papa est nerveux, dit maman, qui ne dit jamais que papa est méchant.

Par amour, papa ne sait rien dissimuler à maman. Il lui dit tout ce qu'il pense. Par

²⁴ Ce mot est d'un registre littéraire et vieilli: serait-il possible de trouver un mot anglais qui ait les mêmes qualités?

²⁵ Référence métalinguistique à l'usage du présent pour décrire des événements passés. J'aurais aimé employer le passé en anglais (qui est moins marqué et donc plus naturel) mais à la lumière de ce passage, il serait obligatoire d'employer le présent.

²⁶ Il va falloir garder ce sarcasme dans la version anglaise.

²⁷ Pour les marques déposées, faut-il expliquer la nature du médicament? S'agit-il d'un calmant?

exemple, il la traite de pauvre couille²⁸ chaque fois qu’il le pense. Autant dire souvent. Par amour, maman ne rétorque rien. Elle se contente de prendre un tiers à témoin (le plafond ou moi-même) et de murmurer: Il vaut mieux que je me la ferme.

Il advient que papa tabasse²⁹ maman. Mais maman ne voit dans les coups de papa que l’expression de sa fatigue et de son désespoir. Ton pauvre père, soupire-t-elle, lorsqu’elle me parle de lui.

Papa est atteint d’une maladie grave que l’amour de maman n’a pas réussi à guérir. Papa a la manie de la persécution. J’ai toujours été entouré dans ma vie de personnes qui souffraient de cette affection (j’ai l’honneur de compter parmi elles Blaise Pascal qui fut en quelque sorte persécuté par Dieu, ce qui est la pire des occurrences³⁰) et j’en conclus qu’il en existe un nombre conséquent.

Papa voit dans le monde entier son ennemi personnel. Le monde entier, pour lui, se compose, en vérité, de maman, de Victoria, sa fille affectionnée, de François, mon beau-frère, de M. Rufino, notre voisin, et de moi-même. Je dois convenir que, d’une façon générale, les faits donnent raison à papa. Le monde, semble-t-il, est l’ennemi de l’homme, et le fils l’ennemi du père, depuis l’aube des temps.

Lors de ses accès morbides, papa s’en prend surtout à maman. Il contrôle tous ses faits et gestes et, s’ils lui semblent suspects, il se jette sur elle et lui serre la gorge de ses mains de tueur.

²⁸ L’expression “pauvre couille” semble peu commune. Le sens, est-il le même que “couille molle” = homme sans courage? Peut-on traduire par “gutless person”? Ou par “wimp”?

²⁹ Il faut un verbe familier mais pas trop populaire/grossier. “Beat up”?

³⁰ Faux ami. Je pense que “situation” ou “possibility” marcheraient bien dans ce contexte.

Maman ne crie pas et ne se débat pas. Elle lui dit Allons, papa, calme-toi. Car pour rien au monde maman ne contrarierait papa. Maman aime papa, je ne le répéterai jamais assez.

Et je suis le fruit de cet amour.

Maman présente un autre point de ressemblance avec Pascal. Maman est pauvre. Maman est pauvre par nature tandis que Pascal s'épuise à le devenir. Mais le résultat est, somme toute, identique.

La pauvreté a développé chez maman un véritable talent pour l'économie domestique. Ne rien jeter, c'est son précepte. Et conserver précieusement les restes. Maman est un as³¹, dit papa, dans l'art d'accommoder les restes. Accommoder les restes est le grand bonheur de la vie de maman. Prenez quelques croûtons, s'exclame maman d'une voix fière, ajoutez quelques oeufs, du sel, du poivre, battez le tout à l'aide d'une fourchette, versez dans votre poêle, et vous obtiendrez une délicieuse omelette! Maman, monsieur Jean, est la reine incontestée des omelettes. D'un rien, maman vous fait une omelette. Elle ferait une omelette avec des pierres, si elle ne trouvait rien d'autre. Et pour la paella, elle touche au génie, il n'y a pas d'autre mot. Quelques os de poulet, un peu de chorizo, un bon paquet de riz parfumé de safran, et vous vous léchez les babines.

Papa partage les principes économiques de maman. Lorsque je mange une pomme, il se fâche si j'enlève une trop grosse épaisseur de peau.

Je n'aime pas les pommes.

Ni rien de ce qui se pèle.

³¹ Les traductions possibles "champ", "pro", "ace" semblent être plus familières que le mot français.

Maman a un autre talent que la pauvreté a en quelque sorte fortifié: maman est imbattable sur les prix des produits de consommation courante. Elle connaît le tarif du kilowattheure et les prix comparatifs des diverses marques de café. Maman a un don véritable pour calculer un budget et vivre avec trois mille francs par mois. Si maman avait eu la formation mathématique de Pascal, elle aurait pu, elle aussi, réinventer les trente-deux propositions du premier livre d'Euclide et fabriquer la machine à calculer. Car maman est elle-même une machine à calculer.

Maman et Pascal se ressemblent jusque dans leur façon de penser. Ils prétendent, l'une comme l'autre, que la pauvreté accorde de grands loisirs, puisqu'elle dispense des soucis engendrés par la gestion des biens et l'accroissement des récoltes, soucis dont les docteurs prédisent qu'ils sont nuisibles pour le coeur autant que pour le caractère³² quand ils ne conduisent pas directement au trépas. De tout cela, Maman et Pascal déduisent que la pauvreté prédispose à la philosophie car elle permet de distinguer l'essentiel du superfétatoire et développe aussi bien l'esprit de finesse que l'esprit de géométrie³³ (tous deux très utiles à l'organisation du ménage).

Maman, à l'instar de Pascal, ne se plaint jamais d'être pauvre: elle affirme par exemple que dormir dans une chambre glacée est bon pour la santé et manger des pommes de terre bouillies, excellent pour le régime. Elle ne s'en vante pas non plus. Maman serait désagréablement surprise si elle lisait ces quelques lignes. Elle m'accuserait de faire de la

³² Mais comment des soucis peuvent-ils nuire au caractère de qqn? Le caractère d'une personne ne consiste-t-il pas en ses traits caractéristiques qui ne change pas ?

³³ Ces concepts ont un sens précis dans l'oeuvre de Pascal. Je mettrai une note en bas de page dans la traduction pour les expliquer.

retape.

Maman et Pascal forment donc fréquemment les mêmes opinions sur la vie (si je mets de côté la manie de maman d'utiliser putain ou merde pour rythmer sa syntaxe), et ils partagent, malgré les siècles qui les séparent, la même vision du monde.

Maman dit que la vie n'est que misère.

Elle dit que la misère est la chose du monde la mieux partagée.

Puisqu'on finira tous au même endroit.

Les grands comme les petits.

Consulter un psychiatre?

Vous me trouvez dérangé?

Bien sûr, monsieur Jean, bien sûr.

Mercredi à 15 heures.

Entendu.

Chapitre 4

La mort de ma mère ne m'a pas surpris, docteur, puisque ma mère était morte depuis longtemps lorsque nous l'avons enterrée. Si bien que le jour de sa mort, je veux dire de sa mort officielle, mon chagrin était si ancien, docteur, je le portais en moi depuis si longtemps, que je n'ai pas eu la force de verser des larmes.

Je suis monté dans le grenier, j'ai écouté les gens aller, venir et pleurnicher¹ le temps nécessaire, je les ai entendus chuchoter comme si ma mère continuait de dormir, et feindre d'ignorer que la morte était une assassinée, je les ai entendus murmurer des paroles de consolation à l'oreille de ma soeur tandis qu'ils épiaient² l'ameublement de la chambre, et présenter leurs condoléances sincères au vieux qui ne pensait qu'au déjeuner et qui demandait sans arrêt à quelle heure on va se mettre à table, à quelle heure on va manger la paella, elle va refroidir avec tout ça³

Oui, docteur. On a enterré maman le jour des...

Non, excusez-moi, docteur je ne peux pas parler de l'enterrement de maman.

Impossible. Il est des choses que je ne peux encore évoquer, bien que j'aie fait d'énormes progrès depuis ce jour où j'ouvris le livre des *Pensées*.

Vous ne comprenez pas ce que Pascal vient faire dans cette histoire? Un peu de

¹ Les traductions anglaises données par le Collins-Robert, "whine" et "snivel" ne semblent pas convenir ici. Il s'agit d'une façon hypocrite de pleurer.

² Les verbes "check out" et "case" ont exactement le sens voulu mais ils sont trop familiers, je crois.

³ Il y a dans cette phrase un changement de locuteur. Comment imiter ce changement subtil en anglais?

patience, docteur, un peu de patience, je ne peux pas parler de tout en même temps.

Plus j'y réfléchis, docteur, plus je recule dans le temps la date présumée de la mort de maman. Si bien que j'ai fini par me convaincre qu'elle est morte le jour de sa rencontre avec mon père.

Dans le camp d'Argelès, docteur, où ma mère arrive épuisée après quarante jours de marche, quarante jours de marche en Catalogne sous les bombardements de l'armée de Franco qui vient de gagner la guerre, quarante jours de marche, docteur, avec pour toute nourriture les navets volés dans les champs catalans, quarante jours de marche jusqu'au camp d'Argelès avec au coeur le chagrin insensé⁴ d'avoir laissé les siens de l'autre côté de l'Èbre, ma mère arrive dans ce camp plus démunie encore que les enfants qui naissent, dans ce camp d'Argelès où mon père la distingue au milieu de la foule à son air de jeunesse, à ses yeux infinis.⁵ Mon père, qui encadre les colonnes de réfugiés sous les ordres du général Lister, va se coller contre elle, la nuit venue, et lui dire à l'oreille des choses sales qu'elle va prendre pour des mots d'amour, car ma mère de seize ans qui vient de marcher quarante jours en Catalogne pour atteindre la frontière française et échouer dans le camp d'Argelès avec deux mille autres réfugiés espagnols, ma mère de seize ans ne connaît de la vie que ce que lui ont appris une mère dévote et les soeurs à cornette⁶ de l'école de la Imaculada Concepción où les murs sont recouverts de crucifix et

⁴ Ce mot signifie "fou" ou "incroyablement grand". Le deuxième semble mieux convenir mais peut-être l'auteure joue-t-elle sur le double sens pour souligner davantage la douleur de la mère du narrateur.

⁵ Cette phrase très longue (et mal formée du point de vue strictement grammatical) est caractéristique du discours oral. Comment la rendre en anglais?

⁶ Une cornette est la coiffure portée par certaines religieuses. Le mot existe en anglais mais il n'est pas bien connu. Comment traduire alors sans une longue explication? Peut-on

d'images de coeurs saignants tout hérissés d'épines. Et ce jour glacial de janvier 1939, ce jour qui, pour ma mère, est celui de la pire douleur, puisqu'elle perd ensemble sa langue, son pays et ceux qui la chérissent, ce jour va s'achever sur une scène dont elle ne saura pas, sur le moment, si elle signe la fin du cauchemar ou son effroyable poursuite: dans le dortoir du camp où deux mille corps s'entassent à même le sable, un homme dans le noir va soulever sa jupe, caresser ses jambes meurtries et s'enfoncer en elle en l'appelant mi niña.⁷

Cet homme plus brutal qu'une bête, c'est mon père, docteur.

Et lorsque après des mois d'errance dans un pays dont elle ne connaît rien, lorsque après d'exténuantes recherches pour retrouver la trace de celui qui lui a fait un enfant dans la nuit (elle se souvient seulement qu'il a un accent andalou, un nom qui commence par M, Malvida peut-être, et qu'il a servi sous les ordres du général communiste Lister), lorsque ma mère, par le plus incroyable des hasards, rejoint sur le quai de la gare, à Brive, l'homme que déjà elle regarde comme son époux, elle ne reconnaît pas son visage. L'obscurité du camp le lui avait caché.

Oui, docteur, ma mère est morte avant que de me mettre au monde, elle est morte le jour de sa rencontre avec mon père dans ce camp d'Argelès où j'ai été conçu, et toute sa vie près de lui n'a été qu'une longue, une interminable agonie.

Curieusement, docteur, la pensée que mon père a tué ma mère bien avant sa mort officielle, cette pensée ne me fait plus peur. C'est autrefois que j'avais peur, docteur, lorsque j'étais enfant et que je ne pouvais pas savoir et que je ne voulais pas savoir, même si quelquefois

laisser tomber ce détail (étant donné son manque d'importance pour l'intrigue) et traduire tout simplement par "Sister"?

⁷ Doit-on garder ces mots espagnols dans la traduction?

le soupçon m'effleurait que les effets sur nos âmes de la méchanceté de mon père pouvaient être funestes et laisser d'indélébiles traces.

Et ce qui me frappe le plus aujourd'hui, docteur, ce qui me donne le plus à réfléchir, c'est que j'ai pu assister à la lente mort de ma mère sans m'en apercevoir, c'est de penser que j'ai été, sans en avoir conscience, le témoin quotidien d'un meurtre quotidien. Sommes-nous aveugles à ce point? me dis-je dans ma cellule, lorsque arrive la nuit insomniacque, grosse de toutes les questions. Sommes-nous à ce point des lâches?

Sans nul doute, docteur, des crimes se commettent tous les jours dans les familles, vous êtes bien placé pour le savoir. Tous les jours, des âmes sont violées, confisquées, usurpées, torturées et tuées devant des témoins lâches ou aveugles. Et lorsque je parle de crime, je parle de crime, docteur. Il ne s'agit en rien d'une image, vous l'avez bien compris. Lorsque je dis que mon père a tué ma mère, je dis que cette nuit-là, dans le camp d'Argelès, mon père a tué chez ma mère son désir de rire, de chanter et de dire n'importe quoi, son besoin d'aimer et de faire du bien, jusqu'à la réduire à ce qu'elle était au moment de sa mort officielle. Une loque.

Je ne me souviens pas exactement quand ni comment il devint clair pour moi que mon père avait tué ma mère bien avant qu'elle ne meure de sa mort officielle.⁸ Mais ce dont je suis sûr, docteur, c'est que la lecture de Pascal me conduisit à cette atroce hypothèse. Pascal, docteur. Blaise Pascal. J'ignore, pour le moment, par quels chemins.

Mais peut-être, docteur, mon père a-t-il tué ma mère sans le vouloir et sans le savoir. Peut-être mon père n'a-t-il pas su ce qu'il faisait. Peut-être mon père n'a-t-il pas su qu'il

⁸ Encore, les répétitions sont ennuyeuses, faut-il les garder? Il me semble que oui parce qu'elles témoignent du chagrin du narrateur quant à la vie douloureuse de sa mère.

détestait ma mère. Peut-être crut-il que la vie commune, c'était cela, cet équilibre des souffrances, souffrir, faire souffrir, souffrir. Que la vie normale c'était cela, cet enfer où l'on s'entre-blesse, où l'on s'entre-tue, sans même le savoir.

Après la mort de maman, mon père vit seul. Il est sale. Il sent la pisse. Ses ongles sont longs et noirs comme les griffes d'une bête. Lui qui fit naître en moi tant d'épouvantes et tant de cauchemars n'est plus, à présent, qu'un vieillard faible et tremblotant qu'une simple poussée pourrait jeter à terre. Il est maigre. Il ne porte plus son dentier. Car il se fout d'être effrayant. On peut déjà imaginer, à cette époque, quel sera son visage de mort.⁹

Mon père n'a d'humain, docteur, que sa méchanceté. Mais il n'a plus personne sur qui l'exercer. Plus personne à insulter, plus personne à menacer, ou à maudire. C'est une grande privation.

Alors il s'en prend au monde, à la pourriture¹⁰ du monde. Il parle seul. Il grommelle pour lui-même des phrases indistinctes où se mêlent des jurons français et des blasphèmes espagnols. Ou bien il s'adresse à la télé qu'il laisse en permanence branchée sur la Une. Il la tutoie.¹¹ Il l'invective. Il a toujours raison contre elle. Il n'y a plus maman pour lui dire Allons, calme-toi, le docteur a dit qu'il ne fallait pas t'énerver, c'est mauvais pour ta

⁹ L'emploi du présent marche très bien ici (en français comme en anglais) mais il y a d'autres parties du texte où le présent ne marche pas aussi bien en anglais. Peut-on employer le présent dans ce paragraphe seulement et pas dans le reste du texte?

¹⁰ Le Collins-Robert donne "rotteness" mais cela n'a pas le même sens que le sens donné par le Petit-Robert "état de grande corruption morale". Le mot "rotteness" signifie plutôt la méchanceté. Je propose de traduire par "moral corruption".

¹¹ Ce phénomène grammatico-pragmatique n'existe pas en anglais, donc comment le traduire? Je propose "He spoke to it as if it were someone he knew well" parce que le tutoiement se fait entre amis.

tension.¹² Personne qui le dérange.

Après la mort de maman, mon père ne se souvient plus du prénom de la morte. Il le confond tantôt avec celui de sa soeur, tantôt avec celui de sa mère. De l'existence de la morte, il ne lui reste rien que la photographie de mariage qu'il garde sur le buffet car il aime à se rappeler qu'il a vécu comme tout le monde. Sur la photographie de mariage, maman ressemble à Pascal. Maman dit souvent Je suis laide. Mon père lui répond en riant C'est pour ça que je t'ai choisie. Car il ne manque jamais une occasion d'être gentil.¹³

Mon père a donné les habits de la morte aux Compagnons d'Emmaüs. Pour les pauvres. C'est le seul geste généreux que je lui aie jamais vu. Ces vêtements sont noirs car ma mère porte le deuil depuis le décès de son frère. Mais à force de lavages, certains sont devenus gris. Ces vêtements sont laids et bon marché.¹⁴ Car ma mère est une championne, docteur, pour dénicher les vêtements bon marché.

Du vivant de ma mère, mon père va au cinéma avec des femmes. Mais il ment à ma mère. Il prétend qu'il va au café. Un jour, pour en avoir le coeur net, ma mère m'amène à l'Etoile Palace. On joue *La Belle et la Bête*. La séance est déjà commencée. Nous entrons dans l'obscurité. Nous nous asseyons dans le fond, là où restent des places. Mon père est assis deux rangs devant. Il enlace une femme. Une blonde toute en mèches. Une pute, murmure maman.

¹² Ce mot a le sens générique de "stress/tension" et un sens médical plus précis de "blood pressure". De quel sens s'agit-il ici? J'ai choisi de traduire par "blood pressure" parce que d'autres références à des médicaments et à la santé du père semblent indiquer qu'il n'est pas en bonne santé.

¹³ Phrase sarcastique. Il va falloir garder ce ton en anglais.

¹⁴ La traduction littérale est "cheap" mais ce mot anglais a aussi la connotation "de mauvaise qualité" tandis que le mot français n'a pas cette connotation. Que faire?

Il ne nous a pas vus. Il embrasse la femme longtemps. Il reste agrippé à sa bouche comme un nourrisson monstrueux. Ma mère pleure en m'enfonçant les ongles dans le bras.

Moi, je serre les poings jusqu'à me faire mal. Mais je ne peux quitter des yeux celui qui, devant nous, se livre à des caresses dont j'ignorais jusqu'ici l'existence et qui vont m'ouvrir, brutalement, un monde trouble, un monde glauque et fascinant où le plaisir le disputera sans cesse, désormais, à la honte et au remords.

Vous me proposez de revenir?

Des séances de trente minutes?

Une fois par semaine?

On ne crache pas en prison sur ces menues satisfactions.

C'est noté, docteur. A mercredi.

Chapitre 5

Oui, docteur, pardon, maître¹, je me mélange les pinceaux, excusez-moi, mais vous ressemblez étrangement au docteur Vilemotte.

Cracher le morceau? Mais quel morceau, maître?² De quoi me parlez-vous?

Molinier? Vous voulez que je vous donne tous les renseignements concernant Molinier? Pour mettre au point votre défense? Mais Molinier n’y est pour rien, ce qui s’appelle rien, je vous le garantis. Molinier n’est qu’un pauvre type. Un minable. Un de ces petits chefs comme il en abonde dans toutes les administrations. Molinier n’est que la goutte qui a fait déborder le vase.³

Que je vous fasse son portrait?

Un visage hâve et inspiré⁴ au plus haut point malgré les lunettes à double foyer qui lui font des pupilles énormes.

Une carcasse où la chair s’espace pour faire place à l’os et à l’âme.⁵

Une âme poétique, maître, une âme infiniment poétique, qui fait vibrer le tout,

¹ Ce terme d’adresse n’a aucun équivalent exact en anglais. Une traduction littérale serait absurde. Alors, quoi faire? A considérer aussi: le mot se répète très souvent dans ce chapitre, donc il faut un mot concis. Je propose “Counsellor” bien que ce mot soit employé plus souvent par les juges que par les accusés.

² Idiotisme employé dans son sens littéral et figuré en même temps. Heureusement, on peut faire le même jeu sémantique avec l’expression anglaise “to spit it out.”

³ J’ai substitué ici une métaphore anglaise équivalente au lieu de traduire littéralement la métaphore française.

⁴ J’ai eu des difficultés avec ce mot parce que “inspired-looking” manque de naturel en anglais et “inspired” ne marche pas non plus. Quel autre mot peut convenir?

⁵ La traduction anglaise de ce mot peut être “soul” ou “spirit”. Lequel convient ici?

dangereusement. Non, maître, je ne me gausse pas.

A partir de quand nos relations se dégradent? C'est difficile à dire, maître. Peut-être à partir du mois de juillet.

Pourquoi? Parce qu'au mois de juillet nous recevons la visite d'une sommité politique et que cette visite est un fiasco. Et lorsqu'une visite est un fiasco pour le chef, elle tourne au vinaigre pour ses subalternes. C'est bien connu. Oui, maître, je m'explique. Je ne fais que ça, m'expliquer, m'expliquer. Mais ma vie continue à m'être aussi opaque qu'une table de logarithmes.

La sommité politique arrive à l'abbaye avec vingt minutes de retard, vingt minutes durant lesquelles M. Molinier ronge son frein et le peu d'ongles qui lui restent.⁶

Pour être précis, maître, sont présents sur le perron: en tête M. Lacour, notre directeur, en complet veston malgré la canicule, mais lorsqu'on est directeur de musée, voyez-vous, la chaleur se traite comme le reste, par le mépris. M. Molinier, en retrait, étranglé dans un costume pingre.⁷ Moi-même, à deux pas de mon chef (qui m'a chargé à titre honorifique d'animer cette visite exceptionnelle afin de récompenser, je cite, mon sérieux et mon dynamisme. Et, tout

⁶ Phrase très difficile à traduire, étant donné le jeu de mots qui existe en français (expression 'ronger son frein' vs. 'se ronger les ongles'). Heureusement, l'expression anglaise "chomp at the bit" convient parfaitement ici.

⁷ Est-ce que le mot anglais "cheap" reproduit le sens du mot français ou le mot français est-il plus complexe sémantiquement?

derrière, Musto, faraud, Rose Rigal, la guichetière,⁸ sanglée⁹ dans un tailleur lilas pittoresque en diable, et Turpin qui fait la gueule, allez savoir pourquoi.

La sommité politique parvient à s'extraire (très inélegamment) de sa voiture et s'avance vers nous, quasiment portée par les personnes de son entourage. M. Lacour marche à sa rencontre et les deux hommes se donnent l'accolade. M. Molinier, confus et rougissant, salue, peu après, la sommité, puis me présente par ces mots Un guide de choix. Comme si j'étais du jambon.

J'invite alors l'assemblée à se tourner vers le parc et, désignant d'un geste large les prés environnants, Dans cette heureuse thébaïde¹⁰ au fond de ce vallon, se dressaient autrefois de nombreuses constructions dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. A votre droite, messieurs, se trouvait le cloître avec, en son cœur, le cimetière du dedans où les corps des religieuses étaient ensevelis à même la terre.¹¹ A votre gauche, une église cistercienne édifiée au XIIIe siècle par Robert Luzarches, le maître d'oeuvre de la cathédrale d'Amiens. Plus loin, une ferme avec ses granges, ses colombiers,¹² ses caves et ses celliers. Mais tous ces bâtiments furent

⁸ La traduction littérale est "counter clerk" mais j'ai choisi "ticket lady" pour ajouter une note de ridicule.

⁹ Ce mot implique-t-il que la femme est grasse ou seulement que le complet est trop serré?

¹⁰ Aucun mot équivalent anglais ne semble appartenir au même niveau de langue que "thébaïde": comment garder alors la valeur poétique de ce mot?

¹¹ Ces mots m'ont d'abord semblé redondants mais en fait ils signifient que les religieuses ont été enseveli sans bières.

¹² Ce mot est assez bien connu en français mais son équivalent anglais 'dovecote' ne l'est pas du tout.

profanés et détruits.

Par les Allemands? demande la grosse sommité politique.

Je réponds avec le plus grand calme que les faits dont je cause se déroulèrent il y a plus de trois siècles.

Piquée au vif, la brute politique se penche vers l'un de ses sbires pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille. Nous sommes pressés, me murmure, à son tour, le sbire.

Je commence aussitôt ma visite par la station devant la ceinture à clous de Pascal. La ceinture à clous de Pascal amuse beaucoup la sommité politique qui se tourne en riant vers le maire puis vers les conseillers municipaux, hilares.¹³

M. Molinier est subjugué. Il ne lâche pas la sommité politique d'une semelle et essaie d'attirer son attention en lui débitant un petit cours affreusement ennuyeux sur l'esprit janséniste. Le nihilisme intrinsèque du jansénisme, récite-t-il d'un air tourmenté et souffrant, représente n'est-ce pas une protestation contre l'ordre des choses et contre les puissances établies. Sa théologie et sa morale volontairement agressives n'est-ce pas ne tournent pas seulement en dérision les valeurs humaines, les aspirations à la grandeur et à l'héroïsme, elles dépouillent aussi la société de toute prétention à la justice, et l'autorité, de toute prétention au prestige. Ce nihilisme extrémiste conduit à récuser n'est-ce pas toute espérance dans une société meilleure, toute vocation terrestre et toute...¹⁴

La sommité politique, qui a bien d'autres choses en tête que le nihilisme de Port-Royal

¹³ L'apposition d'un adjectif en fin de phrase est permise en français mais pas en anglais. Il va falloir réorganiser la phrase en anglais.

¹⁴ Il faut recréer ici le style parlé de ce discours.

(pense-t-elle à son prochain banquet? à des manoeuvres sexuelles inédites? aux nouveaux moyens de reconquérir un électorat quelque peu désabusé? allez savoir, maître), la sommité politique, disais-je, coupe brusquement notre chef et, s'adressant aux journalistes, se félicite de la qualité des équipements culturels offerts par la région ainsi que de leur haut niveau de spiritualité. M. le Maire, les trois conseillers municipaux et tous les invités applaudissent avec enthousiasme tandis que les photographes font cliqueter leurs appareils. M. Molinier, légèrement déconcerté, n'applaudit qu'avec quelques secondes de retard. La sommité politique, satisfaite, fait tourner de ses doigts de prélat la chevalière en or qu'elle porte à l'auriculaire et qui, enfoncée dans la graisse, délimite deux petits boudins.¹⁵

Après cet intermède, je conduis la troupe au pas de charge dans la salle des Manuscrits. M. Molinier, pour qui cette visite est capitale (il en espère un avancement), s'empresse auprès de la sommité et tient à montrer lui-même la copie de la bulle du pape Innocent X, *Cum Occasione*. La bulle du pape, la bulle du pape, ne cesse de répéter la sommité politique qui ignorait jusqu'ici ce qu'était une bulle.¹⁶

M. Molinier accueille d'un sourire écartelé¹⁷ chacune de ces exclamations. Il est aux

¹⁵ Phrase complexe et très difficile à traduire à cause des différences de syntaxe entre les deux langues.

¹⁶ Difficulté métalinguistique. En anglais "bull" a ce sens religieux qui est un peu obscur mais aussi un sens très commun (une espèce d'animal). Voir "Analyse des difficultés" pour une description plus approfondie du problème.

¹⁷ Je n'ai pas pu trouver cet adjectif dans le Petit Robert. Le verbe "écarteler" veut dire "quarter" (méthode de torture) alors j'ai d'abord pensé à "tortured smile" mais ceci semble être en contradiction avec la phrase qui le suit: "Il est aux anges." J'ai décidé finalement de traduire par 'exaggerated' qui exprime que le sourire n'est pas spontané mais qui ne possède pas cette connotation de torture qui ne convient pas ici.

anges. Son empressement a été payant. Il a réussi à instruire sur un point la sommité politique. Des esprits curieux comme le vôtre sont devenus rares aujourd'hui, glisse¹⁸ M. Molinier à la sommité politique, en jetant un coup d'oeil de mon côté dans l'espoir que je n'aie pas entendu ses flatteries. La sommité très politique étire alors les deux extrémités de sa bouche. Cela signifie, je crois, qu'elle sourit.

Depuis deux mois, lorsque je pénètre dans la salle des Manuscrits suivi de ma cohorte,¹⁹ je lis un texte de Pascal. Soit une ou deux *Pensées*, cueillies au hasard. Soit un extrait de la *Correspondance*. Ou encore un commentaire personnel sur l'un des aspects de son oeuvre. J'ai longuement réfléchi, maître, à la lecture qui serait susceptible d'intéresser la sommité politique à l'oeuvre de Pascal, ne serait-ce que quelques minutes. Quelques minutes peuvent changer le cours d'une vie, me suis-je dit. Et il m'est apparu comme une évidence que, pour une personne appelée à occuper un poste considérable, les Trois Discours sur la condition des Grands²⁰ s'imposaient.

Dans ce sermon adressé probablement au fils aîné du duc de Luynes, dis-je en élevant la voix, Pascal met en garde les hommes de pouvoir contre trois défauts dans lesquels ils tombent continûment. Primo:²¹ l'illusion que leurs avantages leur sont dus. Deuzio: l'estime exagérée des biens matériels qui leur fait mépriser les qualités du coeur et de l'âme. Tertio: la croyance

¹⁸ Ce mot n'a aucun équivalent exact en anglais. Le verbe "whisper" suffit-il?

¹⁹ Voir aussi "cortège" et "escouade". L'auteure trouve des synonymes de "groupe" qui sont très expressifs et imagés. Ces mots ont aussi des connotations militaires. Signification? Peut-on traduire par "squadron" ou d'autres mots semblables?

²⁰ Je pense qu'il faut traduire ce titre parce que le sens est important pour l'intrigue.

²¹ Est-ce qu'il vaut mieux garder ces mots pseudo-latins ou les traduire?

en l'immunité que leur confère le pouvoir et qui les entraîne dans les plus abominables corruptions et dans toutes sortes d'excès.

Quel genre d'excès? lance la sommité, sur un ton rogue.

Je crois soudain entendre la voix de papa lorsqu'il me disait: Tu la veux ta beigne?

Monsieur Pascal ne précise pas, réponds-je en essayant de maîtriser l'émotion qui brusquement me submerge.

C'est toujours pareil chez les intellos,²² s'exclame la sommité, sarcastique. Ils parlent, ils parlent. Sans savoir. C'est facile, dit-elle.

M. Molinier, très inquiet, ne peut s'empêcher de ronger, subrepticement, l'ongle de son petit doigt.

A la fin de son discours, Pascal enfonce le clou, poursuis-je en m'efforçant de retrouver mon flegme. Je veux vous faire connaître, monsieur, dit-il au duc de Luynes, votre condition véritable, car c'est la chose du monde que les personnes de votre rang ignorent le plus.

Qu'est-ce, à votre avis, d'être un grand de ce monde?

C'est être le maître des objets de la concupiscence²³ des hommes.

Pourquoi?

Parce que les hommes sont pleins de concupiscence. Et ce qu'ils vous demandent, soyez-en sûrs, ce sont les biens de la concupiscence, et rien d'autre que les biens de la

²² Terme plutôt péjoratif et familier (phénomène morphologique: le suffixe '-o' exprime souvent le ridicule)

²³ Je pense que ce mot est mieux connu en français qu'en anglais. J'ai substitué "lust and greed" qui sont plus reconnaissables pour un lecteur anglophone. Toutefois, ma traduction est plus lourde que le texte français, mais cela ne peut pas être évité, il me semble.

concupiscence.

Alors, ne vous illusionnez point, conseille Pascal. Sachez que la concupiscence et seule la concupiscence les attache à vous. Et que vous n'êtes, au fond, que les rois de la concupiscence. Autrement dit, des putains.

J'aime particulièrement ce passage, maître. Sa prodigieuse modernité me fascine. Pensez qu'à l'époque, nul encore ne peut imaginer que l'homme sera un jour une machine concupiscente à consommer du néant. Vous voulez que je répète?

Je me joue souvent cette scène, maître: je lis le texte séditieux devant un souverain plus ou moins paranoïaque et plus ou moins ventru, et je le regarde se décomposer lentement. Ça me venge.

Je lève les yeux sur l'assistance pour mesurer les effets de mon petit discours. J'observe M. Molinier. Il a l'air effondré. Mais c'est son air habituel. J'observe la sommité et ses valets. Tous ont l'air effondré. Aurais-je fait une gaffe?

Avec ma présence d'esprit habituelle, j'aiguille²⁴ alors tout le cortège²⁵ jusqu'à la salle des Portraits. Y figurent tous les personnages qui, de près ou de loin, eurent un lien avec Port-Royal-des-Champs: Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mlle de Scudéry, la duchesse de Longueville, soeur Catherine de Sainte-Suzanne de Champagne, grande hystérique devant l'Eternel, paralysée puis guérie par intervention divine, la plus sexy de toutes et la plus belle, Philippe de Champagne, son frère, Jacques Bénigne Bossuet, Jean Racine, l'abbé Louis Firmin Tournus (le visage ravagé de rage religieuse), le duc de Luynes susnommé, Isaac Louis Le

²⁴ La traduction anglaise "steer/guide" ne possède pas la poésie du mot français.

²⁵ Voir aussi "cohorte" et "escouade".

Maître de Sacy, La Fontaine...

La sommité politique a probablement entendu parler de La Fontaine car elle manifeste le plus vif intérêt pour le personnage. Importante, elle cite deux fables: La Cigale et la Fourmi et Le Chat botté.²⁶ M. Molinier, pudique, garde les yeux baissés.

La visite achevée, il se produit une certaine bousculade. Les photographes proposent de faire une photographie de groupe, et chacun essaie de se placer aux côtés de la sommité. Rose Rigal, la guichetière, se propulse jusqu'au premier rang, agace du bout des doigts ses frisottis, et place son hyperbolique poitrine en position de tir. Malgré sa détermination, M. Molinier ne parvient à atteindre que la deuxième rangée, à gauche. Sur la photographie qui paraît le lendemain dans le journal, sa bouche est froncée et furieuse, et ses yeux énormes, derrière les lunettes à double foyer, le font ressembler à une chouette.

Après la séance photographique, la sommité politique et M. le Maire échangent quelques mots à voix basse avec des mines de conspirateurs, puis se donnent des tapes dans le dos comme s'ils étaient des copains de toujours. La sommité politique pivote ensuite vers notre directeur et promet l'amélioration du chauffage et une douche pour le personnel, toutes choses qui ont été votées depuis longtemps.

Se tournant vers M. Molinier, je ne suis pas près d'oublier cette superbe journée, déclare-t-elle, les yeux ailleurs. Cette formule²⁷ distraite met M. Molinier au comble du bonheur.

Mais son bonheur est bref.

²⁶ J'ai traduit ces titres parce qu'ils sont connus en anglais. Il est important de noter que la sommité politique a tort ici: Le Chat botté n'a pas été écrit par La Fontaine.

²⁷ Je n'ai pas trouvé d'équivalent exact pour ce mot.

Car lorsqu'il invite la sommité politique à prendre un apéritif dans le salon de réception, celle-ci secoue, contrariée, son triple menton. Elle le regrette vivement, une affaire de la plus haute importance l'attend. (Nous apprendrons le lendemain qu'elle inaugure un abattoir à Versailles.)

M. Molinier revient, brusquement, à lui. Cela fait deux mois qu'il songe à cet apéritif. Il a lui-même choisi les variétés de petits fours et les marques d'alcool. Il en a parlé de longues heures à sa femme avant de s'endormir. Aussi ne peut-il dissimuler sa déception.

S'armant de courage, il renouvelle son invitation.

La sommité politique réagit avec la même brutalité que papa lorsque maman s'avisait de lui faire répéter une phrase. Comme si j'avais que ça à faire, s'exclame-t-elle, irritée, et elle dévale les marches du perron, suivie de toute son escouade.

M. Molinier se rabat alors sur M. Lacour, notre directeur qui, à son tour, se défile sans prendre la peine de fournir un alibi.

M. Molinier est au désespoir.

Mais très vite son désespoir verse dans la colère. Et très vite sa colère se retourne contre moi. On s'expliquera demain, me lance-t-il. Et il s'en va à petits pas furieux.

Les sommités parties, nous bavardons quelques instants Musto, Turpin et moi-même. Musto trouve la sommité politique très sympathique. Très très. Quelqu'un de bien, insiste Musto. A preuve, la rosette de la Légion d'honneur qu'elle porte à la boutonnière. Je voudrais faire un jeu de mots sur l'honneur de la Légion et le déshonneur des légionnaires, mais le temps que je l'agence, et il est déjà trop tard. Toujours pareil. Pour Turpin, les rosettes c'est comme

les champignons. Dès qu'il en voit une, il a envie de l'arracher.²⁸ Sur le reste, il ne se prononce pas. Il attend l'avis de M. Molinier. Car Turpin prend systématiquement l'avis contraire de M. Molinier. Il aime contrer. Comme papa. Papa, maître, ne s'arrêterait pas de contrer. C'est le champion de la contradiction. La seule personne de la famille que papa ne contre jamais, c'est ma soeur. Parce qu'il l'aime. Vous ai-je déjà dit, maître, que papa aime ma soeur?

Et c'est parce qu'il l'aime qu'il lui interdit de sortir, c'est parce qu'il l'aime qu'il contrôle férocement ses amitiés et qu'il guette ses parcours²⁹ avec la passion vinaigrée des jaloux, c'est parce qu'il l'aime qu'il l'engueule dès qu'elle a cinq minutes de retard. Tu as tardé, hurle-t-il, et il s'approche d'elle et il la dévisage et il flaire³⁰ sur son visage les traces d'un bonheur suspect. C'est parce qu'il l'aime, maître, qu'un soir de fête au village, il rompt la foule des danseurs et, d'un geste de dément, sépare le couple qu'elle forme avec François, son futur gendre. Vete a la casa, hurle-t-il. Les danseurs s'immobilisent. Ma soeur, sans un mot, quitte la piste. Mon père la suit. Maman et moi fermons le sinistre cortège.

Nous rentrons à la maison. Nous ne pouvons nous parler. Encore moins nous regarder. Car ce que portent nos regards est affreux à regarder.

Cela fait des lustres, d'ailleurs, que nous ne nous regardons plus dans les yeux.

Je me couche. Ma soeur, le dos tourné, se dévêt avec des gestes si mécaniques que je me

²⁸ Ce verbe convient parfaitement ici parce qu'il a deux sens: 'to pick' (a flower) et 'to grab'. Aucun verbe anglais ne comporte les deux mêmes sens donc la traduction sera difficile.

²⁹ Il semble bizarre d'employer ce mot au pluriel dans ce contexte. Il va falloir trouver un mot anglais qui soit également bizarre dans le contexte.

³⁰ Ce mot souligne le côté animal du père mais il est difficile à traduire parce qu'il a plusieurs nuances et parce que son sens usuel de "smell/scent" ne marche pas très bien en anglais.

demande, un instant, si elle n'a pas perdu la raison. Tire-toi, lui dis-je à voix basse, qu'est-ce que tu attends pour te tirer?

Ma soeur sait bien que l'amour monstrueux que lui voue notre père est sa prison et son malheur. Néanmoins elle y cède, car il lui plaît d'être ainsi la rivale d'une mère amoindrie par le chagrin et qu'il est facile de vaincre. Mais, ce soir, les choses sont allées trop loin. Ma soeur suffoque. Sa rage et son chagrin sont trop grands pour sa poitrine.³¹ Elle mord les draps pour étouffer les cris qui montent de sa gorge. Je n'en peux plus, je n'en peux plus, répète-t-elle, les dents serrées.

Tire-toi, lui dis-je, c'est la seule solution.

Puis je ferme les yeux à la nuit qui menace, et je me dis, pour m'endormir, que l'aversion que me porte mon père est préférable à son amour.

³¹ Le choix de mot semble un peu bizarre, difficile à traduire.

Chapitre 1

A statement? And what, may I ask, am I supposed to state? If it please the court, Your Honour, I don't believe these details are relevant. If I were you, I wouldn't pay them the slightest attention. You say you know how to do your job? Well I should hope so, Your Honour, I should certainly hope so.

Since you insist, I'll explain how I do my job. I start the tour in the room downstairs. I stand in front of the portrait of Mère Angélique.^a Then, in a majestic voice, I say, "Look at this face. It's ugly. Notice the moustache, the thin, crooked lips, the enormous jaw. It looks rather like a drag queen. However, the face of this woman, who was the abbess of Port-Royal^b, had considerable influence over the people of her time." "Why?" I ask them, "Because this face was touched by divine grace."^c

The visitors mob the portrait of Mère Angélique, desperately trying to find traces of this divine grace in her unsightly face.

"What does this mean?" I ask. "That our existence is insignificant."

"What should we conclude from this?" I ask. (I would love to have been a professor, Your Honour, but fate decided otherwise.) "What should we conclude from this?" I ask. "That it is useless to become attached to our flesh, which is the most deceitful and perishable of all substances."

^a Mère Angélique was the first Mother Superior of the Port-Royal abbey

^b Port-Royal, founded in the 13th century, was associated with Jansenism because many Jansenists (including Pascal) stayed there for a period of time.

^c I've added quotation marks in some places to clarify the text.

I then continue on about the superficiality of human relationships. The superficiality of human relationships is my pet subject. I can apply everything that Pascal ever said about the superficiality of human relationships to my own life. Attachment to another being, he wrote, is absurd. First, because all beings are mortal and second, because they are incapable of completely satisfying each others' appetites and desires.

At times, I find myself exaggerating. Especially with German tourists. "Attachment", I tell them, "is as disastrous as it is useless because no one can influence any one else's direction in life. Every person follows his own inevitable path, waiting for the final catastrophe (you should see their faces!) and it is mathematically impossible (I love that word, "mathematically"), it is mathematically impossible to try to link two paths.

"As for the long-term effects of attachment", I continue, "they are truly abominable. Foul overcrowding. Creeping insanity. Repressed rage or violent outbursts. And at the end of it all, those who have become attached to one another share a mutual hatred of one another and want only to break the leash that binds them. Or hang themselves with it."

"Try tying up an animal", I tell them (because, just like you, Your Honour, I love to argue). "Watch it day after day. You'll see it pull at its leash until it starts to bleed. Then it will bay at the moon as if it were trying to summon death to come and deliver it from its suffering. Then it slowly wastes away and dies."^d

"Men are just like dogs," I tell them, and as I say these words, Your Honour, I think of

^d I wasn't able to recreate the word-play of the original.

Mother,^c who was dead long before she died, and I see her white face, which lingers in my mind more than any other memory. I see a fly land on her frozen cheek and rub its legs together. I see her white lips which will never open again and I see the eternal gaze of her eyes behind her closed eyelids. And just then, Your Honour, I see the face of her killer who is watching her with a terrifying expression that I can't describe. "Her killer", that's what I've called him ever since I could speak. "Her killer", whom my mother, even from the grave, still forces me to call, "Father." "Men are just like dogs," I tell them, Your Honour. "Their feelings enslave them. Their bonds strangle them." And I glare at them if I catch even the slightest glimpse of a smile.

"Attachment is love's mortal enemy," I tell them "and he who chains love up, destroys it." This is what I'm always trying to make my wife understand, Your Honour, both literally and figuratively. And if I don't always have the right aphorisms to form a rational argument, at least I always prove myself to be an excellent teacher, empirically speaking. So every day, I see to the education of my wife. I needle her. I harass her. I attack her. I upset her. I assail her with sarcasm and little cruelties. My goal is to force her to distance herself completely from me. And I must admit, at the risk of sounding cruel, that I enjoy tormenting her this way. You want me to give you an example, Your Honour? Here's one that comes to mind:

One evening, when I arrive home from work, my wife asks me whether I've remembered to buy coffee.

"Administrative Services is taking care of it," I tell her, and then let out a peal of

^c Throughout the text, I will translate alternately by Mother or by Mom, depending on the context. Whenever the French text uses 'ma mère', I use 'my mother' and whenever the French text uses 'Maman', I use 'Mom'. There are some instances, however, where I make exceptions for stylistic reasons.

demonic laughter.

Why did I give such an irrelevant answer? I really don't know. This absurd retort, however, delights me and helps me to weather the recriminations which follow. Anything that thwarts my wife's stubborn rationalism^f delights me, Your Honour. In fact, I'm delighted by everything that thwarts the stubborn rationalism of the world in general and the unstoppable logic of things. For even that which is incomprehensible does exist nonetheless. Pascal wrote that sentence. It's written in big letters on one of the walls of the museum. And I repeat it to myself whenever I feel the need.

As expected, my wife spews out a bitter torrent of reproach. She loudly condemns my domestic deficiencies and my pathological irresponsibility towards domestic order,^g tidying up, cleaning and other such household activities for which, I admit, I have nothing but contempt.

I respond with insults.

I'd like to point out here that "instructive" insults and physical abuse are completely useless for perfecting the human soul. Is it possible that prison is equally ineffective? I don't mean to encroach on your territory, Your Honour, but it is a valid question. I've actually come to realize that my daily harassment has not had the desired effect of making my wife more detached and desensitized, but instead I seem to have upset her all the more. It's really quite discouraging.

^f French text reads "Cartesianism" = philosophy of Descartes, promoting mathematical principles and deductive reasoning. Unfortunately, this concept is not familiar to most North-Americans.

^g The literal translation of "manutention" in English is "shipping and/or handling" but this has no meaning in this context so I substituted a more appropriate word.

What surprises me just as much, Your Honour, is that in between these fights, which occur almost daily, there are periods of calm where my wife persists in her plans for us as a couple - as if nothing were wrong. Ridiculous, idle fancies and assinine daydreams of having a ten-by-twenty metre swimming pool, pink marble and quartz chimneys, an antique claw-foot bathtub, moonlit walks in watery Venice^h and other silly fantasies. I pretend to agree, being spineless and lazy, Your Honour, even though I know full well that the only cure for silly fantasies is a good slap.

So, my wife forgives me. By that I mean that she becomes sad and resigned and goes about her housework with sadness and resignation.

I have a terrible time, Your Honour, enduring the forgiveness of my wife and her sad, resigned face. To tell the truth, it drives me mad. Because it reminds me of another sad, resigned face, it reminds me of my mother's sad, resigned face in the wedding picture which still sits on the buffet in the living room of my father's house. My father is drunk in the picture. He got dead drunk to celebrate his newfound happiness. My mother is looking into the camera with that sad look of infinite kindness which she wore from the day she first met her husband. And when I see my wife doing the housework with that martyred look on her face, when I see her washing the dishes with her pain-filled eyes blinking back tears, when I see her walking around with that face full of forgiveness, acting like such a victim, I want to hit her, Your Honour. I shouldn't tell you such things - they might incriminate me - but I feel like hitting her, Your Honour, because, at those times, I get this horrible feeling that I am just like my Dad. I ask myself if I have inherited his cruelty, if he lives on inside of me, trying to kill me. This is what I ask myself, Your Honour, and these ideas drive me crazy, they literally drive me crazy, because I

^h This description retains the air of ridicule that the French text expresses.

swore that I would never become like my father, I swore it and I swear it still, on the graves of my mother and Blaise Pascal, that I will never become like my father. Never.

“Quit fussing,” I tell my wife as she continues going about her housework with sadness and resignation. “Stop it, or I’ll do something I might regret.” I get all worked up. But my wife protests, in the name of love. She says that her love is infinite and she proves it in thousands of ways every day.¹

Would you like me to tell you some of those ways, Your Honour? It might help in my trial.

One evening, I’m at the dinner table, waiting for her to bring me the Friday night fish filet and boiled potatoes. She’s taking forever. I’m getting impatient. I take the napkin out of its ring and ask jokingly if she’s planning dinner for today or tomorrow.

Hearing this, my wife leans over my shoulder, takes my napkin and slides it around my neck in what she would later call a gesture of affection. (For my wife, Your Honour, love means treating the other person like an invalid. I think this is what is meant, in a roundabout way, by the term “maternal love”.) I rip off this bib and give my wife a strong shove with my elbow. It’s not that I thought she was going to strangle me (she’d never have the guts), it’s just that I didn’t know what she was doing. Even at my age, I still have trouble distinguishing a loving gesture from a threatening gesture. Take a kiss, for example: is it the perfect way to gag someone, Your Honour, or is it the perfect way to unite with the person you love? Sex, another example. But let’s not get into that. Later on, I will pour out some ghastly details which will probably damage

¹ It is not clear from the French if it is the narrator or his wife who says “she proves it in thousands of ways every day.” I kept this ambiguity in the translation.

my case.

This outburst causes my wife to start blubbering.^j My wife, Your Honour, loves to make a big show of her pain. It's her way of punishing me. Of making me feel guilty. At the sound of her first snuffle, I decide to flee. I rush to the coat rack and grab my jacket. In my hurry, I can't get my arm in the sleeve. I try three times. I curse the god-damn sleeve. And the god-damn jacket, god damn it. And then my god-damn life and this godforsaken world, god damn it. I'm speaking to you with complete frankness, Your Honour, as you told me to do. This cursing makes me feel better. I go out. The air is calm. I feel a complete indifference overtake me. I walk until I reach the next town. I go into a supermarket. I pick out a bunch of asparagus. I get to the checkout. The cashier is Black. She looks at the asparagus, mystified. She pulls out her list of vegetables and reads it a couple of times, very worried. The people behind me, who find this Black cashier infuriatingly slow, start to signal their impatience with sighs and gestures. "What is this?" she asks me with her big, black eyes full of bewilderment. "Asparagus," I answer. "Is it a vegetable?" she asks. "Yes," I tell her. Now I'm wondering why exactly I'm telling you this story, which doesn't really have anything to do with the matter at hand.

^j The French text uses 2 verbs ('pleurer'= to cry et 'renifler'= to snuffle) but in English, the act of crying normally involves sniffing so there is some redundancy. I choose the verb 'blubber' because it combines the meaning of both of these verbs.

Chapitre 2

The highlight of my tour, without a doubt, is when I arrive at Pascal's belt of nails. I stand before it, looking contemplative. I demand complete silence. I won't tolerate any joking around. Nor the slightest giggle. "Have a little respect", I tell them, "you're not watching a porno movie."

But my protests are usually ignored, Your Honour. The visitors are all fascinated by Pascal's belt of nails. All visitors, whatever their race or religion, are fascinated by Pascal's belt of nails. Just as they're fascinated by objects of vice and any sexual apparatus that comes from other cultures.

"All you have to do is look at Pascal's death mask", I tell them while turning towards the death mask, which is located to the right of the belt. "All you have to do is take a good look at his smile, that little hint of a smile he showed in the face of death, to see immediately that this suffering man's smile is one of triumph."

"For Pascal did die, but he triumphed in death", I say lyrically. "Through thrashings, penitence, fasts, self-mortification and acts of contrition, Pascal managed to vanquish the roaring lion within. But to vanquish the roaring lion within himself, he had to ..." I create suspense. "He had to vanquish his own body to the point of causing his own demise." I leave a long silence before dropping this final sentence like an axe. HE HAD TO VANQUISH HIS OWN BODY TO THE POINT OF CAUSING HIS OWN DEMISE. And in the instant that I pronounce the word 'demise', Your Honour, the image of Mother's dead face hits me with almost physical force, Mother's dead face watching me from behind its closed eyelids, Mother's dead face with its white lips and solemn nose which appears longer, thinner and more severe than it did while

she was alive, and which denounces me as no words could.

Do you have a picture of Mother in my file?

Yes, of course I recognize it. It's my mother at the age of sixteen, wearing her army uniform. She's got one fist on her hip and the other held up to the sky saluting the glory of the CNT.^a It's taken at Fatarella, Your Honour. Her native town. In Catalonia. At the beginning of the war, I imagine. In 1936. Why has the right side of the picture been cut away? Because it was considered improper at the time to raise one's fist like that. And Mother ripped off the offending side of the picture when she reached France.

In the Argelès camp, your Honour. A splendid camp, Your Honour, with one crapper^b for five hundred people and beds without mattresses. Ideal for those with rheumatism!

Yes, Your Honour, that was in bad taste.

Yes, it was in this camp that she met my father. When you're in love, Your Honour, you don't give a damn about comfort.

Yes, that's where I was conceived. The result of a furtive mating one winter night. Two bodies among two thousand others, joined together by chance. And my mother, at sixteen, discovered, all at once, the upheaval of war, the French camps where all hope died, and the physical pain of love.^c

^a Confederación Nacional del Trabajo = (lit) National Confederation of Workers (a Spanish labour union)

^b I chose this word, instead of 'john' or 'can' because its meaning is more clear, given the context.

^c This paraphrase of 'l'amour qui fait mal au sexe' is not ideal but no English word can accurately translate 'sexe' in this context.

I'm a love child, Your Honour, a love child. I'll never be able to say it enough.

Let's get back on track, you say. You're absolutely right, Your Honour. That's why, every day, I keep my visitors on track between 10 and 6 o'clock.^d

Be serious? But I'm being quite serious, Your Honour. I am the epitome of seriousness. And I can say, without boasting, that I carry out my duties as a guide with exemplary dedication.

And besides, I figured out that a serious expression protects me from visitors' unexpected questions, questions that frighten me more than anything else, because when I arrived at the Port-Royal Museum, I didn't know anything about the Jansenists^e other than a few details I gleaned from a ten franc^f brochure that I tried to memorize.

Very much, Your Honour. I like wearing my uniform very much. It adds greatly to the air of seriousness that I try to convey. It also hides my natural ugliness (I'm the spitting image of my father) and helps me with my constant difficulty in choosing an outfit that fits my personality. If it was up to me, Your Honour, I would dress like Mahatma Gandhi, wrapped up in swaths of cotton^g in which my testicles could swing about freely, and I would arm myself with a big stick to defend myself against the dogs which one always finds along country paths. But

I'm afraid that kind of outfit would be looked down upon in our neck of the

^d This play on words is not nearly as effective as it is in the French text, but given the difference between the idioms in the two languages, some loss of meaning is inevitable.

^e The Jansenists, a group of unorthodox thinkers of the 17th and 18th centuries, opposed certain practices of the Roman Catholic Church.

^f Ten francs equals approximately two dollars.

^g This literal translation from the French is 'swaddling clothes' but this is inappropriate in this context.

woods^h which, I've noted, is extremely conservative. And I really don't like to stand out.

Grey, Your Honour. But I really don't see the relevance of the question. No, Your Honour, I'm not challenging the question, I'm just commenting on it. Yes. Mouse grey. Adorned with a thin red braid on the collar and the sleeves. And everyone agrees that it's very well made. And that it suits me.

No, Your Honour. Unfortunately not. No cap. I've always dreamed, Your Honour, of wearing a cap. But, sadly, our rules don't allow it.

I came this close to not even getting the job as a guide, Your Honour. I couldn't put together the two thousands francs I needed to buy the uniform, which, I repeat, is an absolutely indispensable accessory for the guide because it gives him authority, seductive appeal and panache, all the while bringing out his mythical, ornamental and illusory qualities.

One day we had a team of drunken rugby players (What in the world were they doing there? I don't remember.)ⁱ One day, as I was saying, a team of drunken rugby players were disturbing my tour with constant giggling, stupid remarks and silly faces they kept making while my back was turned (an accomplished museum guide, Your Honour, has perfect hearing, and eyes in the back of his head), I gathered up all the authority which my uniform bestowed^j and, striving for maximum intimidation, announced, "You are not here, gentlemen, to amuse yourselves." "Pascal", I added, "detested amusement. Detested it. Amusement, gentlemen,

^h This idiomatic expression mirrors the level of language of the French 'nos contrées'

ⁱ This passage is reflective of the spoken style found in the French text.

^j I've used this formal verb in an attempt to capture the tone that the use of the passé simple creates in the French text.

exists only to help us forget that we are small. And mortal. It is the powder, I told them, that is thrown in the eyes of a corpse. It provides a little less nothingness in an eternity of nothingness.

The rugby players looked at each other with alarm.

“But in his mania for amusement, man is abominable,” I told them. “He doesn’t want to admit that he is nothing.” “Nothing,” I thundered. The rugby players were terrified. “A pile of crap,” I yell. “Mankind is nothing but a pile of crap,” I repeat. “But is he any better off if he realizes this?” “No,” I said. “Man is destined to chase his tail forever.” And I let out a hearty guffaw.

The rugby players were aghast. They thought they were dealing with a lunatic. And rugby players, in spite of their girth^k, are, as a general rule, terrified of lunatics.

I don’t think I need to tell you that the atmosphere during the remainder of the visit was leaden.

That night, I shared the incident with my colleagues, much to Turpin’s delight, for he hates jocks. Turpin declared that if Blaise Pascal was the perfect antidote to the beer drunk by the rugby players, then the Germans should be given a big dose of him. This declaration provoked demented laughter from Musto. “Administer it by IV to make things easier,” he added. “Stop, stop,” cried Musto, who could hardly catch his breath. “You’re terrible” sighed Mr. Molinier indulgently.

You want me to tell you about my boss?

I meet Mr. Molinier every evening, Your Honour.

^k This is not the most natural word to use here, but the French text uses ‘diamètre’ which is equally unusual.

Yes, with Turpin and Musto, the other two guides.

Yes.

At 6 o'clock.

In the cloakroom.

To do what? Good question. I have no idea, Your Honour. Actually, yes I do. To put away our uniforms.

Yes, Your Honour, that's right. Until 7 o'clock. Sometimes later.

I really don't know why. To relax. To be together. To chat. About anything and everything. Little events of the day.

Probably because we've changed into our civvies.

No doubt, Your Honour. It helps us be more open with each other.

What do we say to each other?

How do you expect me to remember things like that? Silly things, like Japanese women having tree trunks for legs. Like mulatto women, who, unfortunately, are few and far between, having very prominent rear ends. "Would you look at that!", Turpin cries out, his eyes fixed as if in a trance, suddenly forgetting that those rear ends are covered in black skin. And then there are the Spaniards yelling rather than talking. The worst, Your Honour, Spaniards are the worst. It's bad enough that they say Pascual instead of Pascal. But then when you show them the belt of nails, they just about die laughing.

You're Spanish, Your Honour?

Like me.

It is a real handicap in life.

I beg your pardon, Your Honour, I didn't intend to offend you. Being Spanish, after all, is a disability like any other. But the mirth that Pascal's belt of nails causes among the Spaniards is really very disturbing for a guide. Actually, it's intolerable. For the unfortunate guide suddenly finds himself playing the part of a circus performer, his costume no longer imparting authority but instead adding to the hilarity of the situation. In these conditions, any attempt to restore order serves only to further excite the merrymakers. If, for example, the guide says "Un poquito de calma por favor,"¹ while doing his utmost to stress each word correctly, they just start up again with their hysterical laughter. And the rest of the tour becomes nothing but a series of jokes, each one more hilarious than the last, the stop in front of the portrait of Mère Angélique topping it all.

The Spaniards' rude attitude is not only disturbing to the guide who is trying to carry out his task correctly, it's also quite tiring. Because nothing is more irritating than the gaiety of others. This is something which we guides all agree upon. We only like sad people, Your Honour. They make us relaxed. And, thank God, they are plentiful.

If the Spaniard is the guide's enemy, it only seems fair to add, Your Honour, because you want to know everything, that the German is his punching-bag.^m Any normal guide can't help but feel disdain and repugnance for the German, who has no sense of guilt whatsoever about his lack of culture. This complete absence of guilt towards their lack of culture is, truly, a trait proper to Germans, and the most disagreeable of all traits for a guide. For a guide who respects

¹ Literal translation: "Quiet please". I've left it in Spanish because the context requires it.

^m This word is more informal than the French 'souffre-douleur' but it captures more accurately the meaning than any other word I could find.

his work enjoys transmitting knowledge to ignorant people while making them feel (just slightly) guilty or at least remorseful about their lack of knowledge. The guilt and remorse of the ignorant tourist are, in a way, the guide's justification and a source of infinite satisfaction to him. In the German, however, this guilt and remorse about being uncultured is totally absent. Guilt and remorse don't exist for him. No matter what the situation, the German is proud of his stupidity and the ignorance in which he wallows. And as is always the case, his imbecility leads to his impudence, his lack of respect and extreme vulgarity. Which explains why the German is the guide's *bête noire*. And why the guide hates him. Profoundly.

If, however, I had to make a list of all the enemies and adversaries of the museum guide, first place would go to that horrible species of little-Pascal-expert teachers who shamelessly spew forth their recently learned lessons, thinking only of showing off in front of their wretched pupils. This species, apparently quite common in this region, constitutes a sort of double opposite of the German ignoramus, the spirit of one as gaudy and commonplace as the clothing of the other. Both are contemptible, Your Honour, absolutely contemptible.

Chapitre 3

Could you please let me stay in the infirmary one more day, Monsieur Jean?^a I don't feel well. All of these memories that keep flooding back have left me all out of sorts. And also my cellmate isn't exactly easy to get along with. Every little thing upsets him. It seems he killed an Arab that he refused to give a cigarette to. Just because this Arab responded by telling him to shove the cigarette up his ass. As you can see Monsieur Jean, my cellmate is extremely touchy. I'm even afraid to breathe around him. He spends all day listening to Fun Radio turned up full blast. I can't take it anymore, but I can't ask him to kindly turn off his radio so that I can read. He'd kill me.

Yes, I read.

Pascal, Monsieur Jean

Blaise Pascal.

You do too? Wonderful!

Yes. Especially *Les Pensées*.^b

Not at all, not at all, talking makes me feel better. Even my discussions with the judge, which aren't exactly amicable, help to put me at ease.

Why Blaise Pascal? Because he's changed my life, Monsieur Jean. He's changed every aspect of my life. My memory started to come back to life while reading his work. For years, you see, I renounced my past. I wished for it to disappear, to settle beneath my conscious mind

^a This translation is not ideal but it is better than the alternatives: "John" or "Mr. John".

^b Literal translation: 'Reflections'

like a block of granite, a tombstone. But while reading *Les Pensées*, my past started moving about in my memory, like a child inside its mother's womb.

Yes, Monsieur Jean, I carried horrible events inside me and I knew that one day I would have to face them. But an inexplicable force stopped me and I drew back each time I encountered a moment where I had to face myself and confront a past that was darker and more frightening than the night.

Yes, I like to say things poetically, Monsieur Jean.

You think it sounds ridiculous?

I do too.

No, Monsieur Jean, it wasn't that long ago.

At first I read a few passages from *Les Pensées* with the intention of quoting them during my tours. It makes one seem important. It seems imposing. People seem to like it. Famous quotes. Fragrant sentences. I dazzle guests at dinner parties using other people's silver.

Eventually I developed a desire to know more. But at that time, I had never read such books. To tell the truth, the only books I liked were spy novels and books about war. And every day, I would put off the moment when I would plunge into the *Pensées*. Why? Maybe because I was afraid I wouldn't understand it, Monsieur Jean, and that I wouldn't be able to read the whole thing through.

I took ill in January... Yes, that's right... it was a winter day, I remember, the sky lay like a grey blanket over the Beauce countryside. The day before, we'd had a visit from a long-haired, doe-eyed young man who was a conscientious objector. He was our only visitor of the day. We had spent the afternoon playing dominos in the cloakroom while Mr. Molinier, his lips pursed

and his brow bursting with philosophy, devoted himself to our artistic enlightenment.

I woke up the next morning aching all over with a damp brow and an acute pain in my chest. My wife immediately rose to the occasion. She ran to find a thermometer and tried to stick it in me. Love knows no boundaries, Monsieur Jean and nothing can stop its advance. I struggled valiantly, though. I put the instrument under my arm and counted to a hundred. On TV, a writer whose name I've forgotten proclaimed "The French language should be put away in a casket." "So it can be brought out on holidays", I said out loud. My wife thought my fever was making me delirious. "Thirty-eight point five", she cried. My illness seemed to delight her. It gave her the opportunity to finally be useful. A few moments later, she attacked another of my orifices: I had to gulp down a cup of herbal tea. I did so, but only to keep the peace. I would have done just about anything to be left in peace, Monsieur Jean.

My wife sat down on the edge of the bed. She looked at me sympathetically and suggested that I take two aspirin. I refused. I'm convinced that all illnesses can be cured through thought alone. My wife gently wiped my forehead. This gesture caused an unpleasant feeling inside of me. "My little dove", she said to me. Her comment couldn't have been more unfortunate. I detest those creatures who disturb my sleep every morning. But I bit my tongue. I would have given everything I own for her to leave me alone - an idle threat really, Monsieur Jean, since I don't own anything. So I pretended to sleep. So she would leave. Judging from past experience, Monsieur Jean, I think my face must look horrible when I'm pretending to sleep. No one has ever been able to look at it for more than half a minute. I shut my eyes. My

chin sank into[°] my neck. My mouth opened a little to let out a slight groan. My body shuddered a few times. And my wife quickly tiptoed out of the room.

I then settled into reading Pascal's Œuvres complètes^d which I had purchased three days before with the money I had saved.

I read all day long.

My wife came in several times to tell me that too much reading would overheat my brain. Each one of her ill-timed interruptions tore me away, as people so rightly put it, from my reading, and forced me back to the beginning of my sentence. It was very tiring. I ended up eventually asking her to take a hike. She slammed the door. Good riddance. The cat that had been sleeping in a shoe box sprang to its feet, instantly on guard. Then it broke into a graceful yawn.

I read until nightfall.

My mind wandered.

I lost all track of time. I forgot my bedroom, and all the setbacks of my unfortunate life.

All kinds of thoughts started coming to me, despite my condition. They were dramatic.

Extremely so. Heightened by my fever. Stupendous.

What, I asked myself, can I count on amid all of this nothingness[°] How?

I looked out the window. Through the window panes, I saw that night was falling. It

[°] This is an unusual use of this verb (transferred from the French), but the object is to create an unflattering image of the narrator, so it seems appropriate.

^d Literal translation: "Complete Works"

[°] Alternate: How, I asked myself, can I find support in all of this nothingness?

seemed overwhelming to me. I felt as if I was seeing the true immensity of night for the first time. It frightened me. But I didn't lower my eyes; I saw the immense night looking back at me from behind the window panes, then I saw it slowly seep into the room, full of despair and terrible power, then I felt it surge up inside of me and rise up into my heart and engulf me, drowning me.

I screamed.

Can you even imagine what a moonless night in la Beauce is like, Monsieur Jean? You, who know only the false light-filled night of the city? Can you even imagine this thing that creeps up toward you, as slow, heavy and cold as the ocean, immense and infused with the unknown, and which covers you in the thickest darkness you can imagine?

I screamed.

My wife came running, her slippers flapping. I put down my book. "That book is going to make you nuts", she declared in a tone that permitted no rebuttal. "How can I counter such philosophizing?", I asked myself, as I saw my slipper-clad wife running towards me.

I gathered my strength in an attempt to get up. I was not successful. All that mental effort had exhausted me. I shut my eyes. An image of Pascal filled my mind. Then Mom's image appeared and superimposed itself on Pascal's and then gradually blended into it. I then became aware of a mysterious resemblance between Mom and Pascal.

I called my wife. I asked her to bring me right away a five-hundred franc note. She opened the dresser and took a wad of bills out from under a stack of towels.

I stared for a long time at the five-hundred franc note. My wife, rightly believing that I was completely ignorant of financial matters, stood dumbstruck before me. How had I not

noticed this resemblance earlier?

Mom and Pascal have the same austere face, the same solemn, dogmatic nose, the same dry, unkissable lips, the same fine moustache, the same infinitely kind eyes.

Mom has medium-length hair, a feature proving her to be a woman. Pascal's 17th century hair is of the same length.

I talk about Mom in the present tense, Monsieur Jean, even though she's been dead a long time. Just as I talk about Pascal in the present tense. Because each of them is more alive for me than are the living.^f

Mom possesses an equivalent of Pascal's belt of nails: Dad. Dad is a kind of relentless, ever-sharp, belt of nails. I must point out that nature generously bestowed upon him blunt appendages: enormous hands, further reinforced by callouses, hang from the end of his arms. Dad's arsenal is complemented by a certain number of accessories, among which is a leather belt which he ties around his waist and which he sometimes uses to defend himself from attacks by his children.

Mom never complains about Dad's meanness. For she has loved him ever since the day he whispered dirty words in her ear, words which she mistook for declarations of love.

Mom is always worried about Dad's health and she never forgets to give him his Equanil.^g It's because Dad has bad nerves, Mom says. She never says that Dad is mean.

Because he loves her so much, Dad can't keep anything from Mom. He expresses every

^f This sentence does not flow very well in English but I couldn't find a better way to express the meaning of the French text.

^g This is a type of anti-depressant or tranquilizer, I believe.

thought that passes through his mind. Every time he thinks to himself that she is a wimp, for example, he tells her so. Often. Because she loves him so much, Mom never talks back. She settles instead for whispering to a third party (either the ceiling or me) that she would be better off keeping her trap^h shut.

Sometimes, Dad beats Mom. But in his blows, Mom sees only the expression of Dad's fatigue and despair. She always says "Your poor father" when she talks to me about him.

Dad suffers from a serious illness which Mom's love was never able to cure. Dad is paranoid. In my life, I've always been surrounded by people suffering from this affliction (I have the honour of counting among them Blaise Pascal who was, in a way, persecuted by God, which is the most dreadful of situations) and from this I conclude that such people are quite numerous.

Dad considers the whole world his personal enemy. In all honesty, however, his whole world consists only of Mom, his cherished daughter Victoria, my brother-in-law François, our neighbour Mr. Rufino and me. I have to admit that the facts pretty much do support Dad's world view. Since the beginning of time, it seems, the world has been man's enemy and the son his father's enemy.

During his dark moods, Dad takes it out mostly on Mom. He observes all of her actions and movements and if they seem suspicious to him, he jumps on her and squeezes her throat with his killer hands. Mom doesn't cry out or try to fight back. She says to him "Come on now, try to calm down." Because Mom wouldn't upset him for anything in the world. Mom loves

^h I've tried to recreate the informal language found in the French text.

Dad. I will never be able to say that enough.

And I am the fruit of that love.

There's another way in which Mom resembles Pascal. Mom is poor. Pascal wore himself out trying to become poor whereas Mom was born so, but the end result is the same.

Poverty gave Mom a true gift for domestic frugality. "Don't throw anything away" is her motto. And be sure to save the leftovers. Dad would always say that Mom is a pro when it comes to making the most of the leftovers. Making the most of the leftovers is the great satisfaction of Mom's life. Take a few crusts of bread, Mom would proudly proclaim, add a few eggs and some salt and pepper, whip it all with a fork, pour it into a pan and you've just made a delicious omelette! Mom is the undisputed queen of omelettes, Monsieur Jean. Mom can make you an omelette from nothing. She would make one from stones if she couldn't find anything else. And when it comes to paella, she is a genius, in the truest meaning of the word. A few chicken bones, a bit of chorizo, a package of saffron-flavoured rice, and you'll be licking your chops.ⁱ

Dad shares Mom's principles of economy. When I eat an apple, he gets mad if I peel away too thick a layer of skin.

I don't like apples.

Or anything else that has to be peeled.

Mom has another talent which in a way is also a result of her poverty: she is unbeatable when it comes to knowing the prices of common consumer goods. She knows the rate you pay

ⁱ Slang expression used here to imitate that found in the French text.

for every kilowatt-hour and can compare the prices of the different brands of coffee. Mom has a real gift for figuring out a budget and living on three thousand francs^j a month. If Mom had had the mathematical training that Pascal had, she too would have been able to come up with the thirty-two propositions contained in Euclid's first book and invent the calculator. Because Mom is a human calculator.

Mom and Pascal are similar right down to the way they think. Both of them claim that poverty brings with it leisure because it releases one from worries about financial gain and increasing one's earnings, worries that, according to the doctors, are bad for your heart as well as your character. If they don't kill you. From all of this, Mom and Pascal conclude that poverty gives rise to philosophy, for it permits one to distinguish the essential from the superfluous and it sharpens one's intuition as well as one's reasoning^k (both being essential to household organization).

Mom, following Pascal's example, never complains about being poor: she claims, for example, that sleeping in a frigid room is good for one's health and that eating boiled potatoes is great for one's diet. She never brags either. Mom would be unpleasantly surprised if she read these lines. She would accuse me of shamelessly promoting her.

As a result, Mom and Pascal often have the same opinions on life (if I overlook the fact that Mom's everyday vocabulary is peppered with "damn" and "shit") and, despite the centuries that separate them, they share a common vision of the world.

^j Three thousand francs equals approximately seven hundred and fifty dollars.

^k In *Les Pensées*, Pascal explains in depth these two abilities which he calls, respectively, "esprit de finesse" and "esprit de géométrie".

Mom says that life is nothing but misery.

She says that misery is shared by more people than anything else.

We all end up in the same place anyway.

The rich and famous along with the common people.

Visit a psychiatrist?

You think I'm deranged?

Definitely, Monsieur Jean, most definitely.

Wednesday at three o'clock.

Agreed.

Chapitre 4

My mother's death didn't really surprise me, Doctor, because she had died long before the day we buried her. On the day of her death - her official death that is - I couldn't even bring myself to cry because I'd already been grieving for so long.

I went up into the attic. I heard people coming and going and crying^a for the appropriate amount of time. I heard them whispering as if my mother was just sleeping, all the while ignoring the fact that the deceased was in fact a victim of murder. I heard them whisper words of consolation to my sister while inspecting the furniture in the room, then they offered their heartfelt condolences to the old man who was thinking only of lunch and who kept asking when we were going to eat, when the paella was going to be served, because it was going to get cold with all this carrying on.

Yes, Doctor. We buried Mom on

I'm sorry, Doctor, I just can't talk about Mom's burial. Impossible. There are still some things I can't talk about, even though I have made great progress since that day when I opened the *Pensées*.

You want to know what Pascal has to do with this story? Be patient, Doctor, be patient, I can't explain everything all at once.

The more I think about it, Doctor, the further back I place the date of Mom's unofficial death. I am now convinced that she died the day she met my father.

In the Argelès camp, Doctor, where my mother arrives exhausted after forty days of

^a This literal translation of 'pleurnicher', found in the French text, is 'snivel' or 'whine' but these don't fit in this context. Also, the rest of the sentence 'for the appropriate amount of time' succeeds in expressing the idea that the crying is insincere.

walking, forty days of walking through Catalonia under bombardment by Franco's army which has just won the war, forty days of walking, Doctor, with nothing to eat except some turnips stolen from Catalan fields, forty days of walking until she reaches the Argelès camp, her heart full of unimaginable grief after having left her family on the other side of the Ebra River, my mother arrives at this camp more helpless than a newborn baby, this camp where my father picks her from among the crowd, drawn to her because of her youthfulness and her infinite eyes. My father, who supervises the stream of refugees - under the orders of General Lister - would press himself against her, once night fell, and whisper dirty words in her ear, which she would mistake for words of love, because my sixteen-year-old mother, who has just walked forty miles through Catalonia to reach the French border and has ended up in the Argelès camp with two thousand other Spanish refugees, my sixteen-year-old mother knows nothing about life other than what she had been taught by the Mother Superior and the Sisters^b at the Inmaculada Concepción School, a building whose walls are covered with crucifixes and images of bloody hearts spiked with thorns. And on this bitterly cold January day in 1939, this day which, for my mother, was the hardest to bear, because it was the day she lost her language, her country and her loved ones, this day would end with a scene which might have been the end of her nightmare, or the continuation of it - she wasn't sure at first - in the dormitory of the camp where two thousand bodies huddled together on the hard sand floor, a man in the dark would lift up her skirt, caress her exhausted legs and thrust himself into her while calling her "mi niña".

This man, Doctor, more brutal than any animal, is my father.

^b I have left out the detail of "cornet" since it would require explanation and is not important enough to the story to merit such explanation.

And when, after months of wandering in a foreign country, after searching exhaustively for a sign of this man who had gotten her pregnant during the night (she remembers only that he has an Andalusian accent, a name that starts with “M”, Malvida maybe, and that he works under the command of the Communist General Lister), when my mother, by the most unbelievable of coincidences, meets the man whom she already regards as her husband on the platform at the Brive train station, she doesn’t recognize his face. The darkness of the camp had hidden it.

Yes, Doctor, my mother was dead before she gave birth to me, she died the day she met my father in the Angèles camp, the day I was conceived, and her life with him was one of never-ending agony.

Strangely enough, Doctor, the thought that my father killed my mother well before her official death doesn’t scare me anymore. I used to be afraid, Doctor, when I was a child and couldn’t have known and didn’t want to know, even if sometimes I suspected that the effects of my father’s cruelty on our souls would be devastating and would leave indelible marks.

And what upsets me the most today, Doctor, what really makes me think, is that I was able to watch the gradual death of my mother without realizing it, that I was a daily witness to a daily murder. Are we really so blind? I asked myself in my cell as a night of insomnia fell, laden with questions. Are we really such cowards?

Crimes like this take place in families every day, Doctor, as I’m sure you could tell me. Every day, souls are raped, snatched away, usurped, tortured and killed, in front of blind or apathetic witnesses. And when I say crimes, Doctor, I mean crimes. I’m not talking just about something theoretical here, I think I’ve made that clear. When I say that my father killed my Mom, I mean that in the Argelès camp, that night, my father killed my mother’s desire to laugh,

to sing, to speak her mind, her need to love and to do good, and reduced her to what she was at the time of her official death. A shell.

I don't remember exactly how or when it became clear to me that my father had killed my mother long before her official death. What I am sure of, Doctor, is that reading Pascal led me to this horrifying realization. Pascal, Doctor. Blaise Pascal. I'm not sure how.

But it's possible, Doctor, that my father killed my mother without meaning to and without realizing it. Maybe my father didn't know what he was doing. Maybe my father didn't know that he hated my mother. Maybe he thought that life^e was like that, a balance of suffering and making others suffer. That maybe normal life was like that, a hell where people hurt each other, and killed each other, without realizing what they were doing.

Since Mom's death, Dad lives alone. He's dirty. He smells like piss. His nails are long and black like an animal's claws. He who spawned in me such fear and so many nightmares has become nothing more than a weak, trembling old man who could be knocked over with the push of a finger. He's thin as a rake. He doesn't wear his dentures any more. Because he doesn't care if he looks horrible. You can already tell, at this point, what his face will look like when he's dead.

The only thing human about my father, Doctor, is his cruelty. But he no longer has anyone to bestow it upon. No one to insult, no one to threaten or to curse. How deprived he must feel.

^e I did not translate the word "commune" since, in English, the word "life", when used alone, already means common, everyday, life.

So he rages at the world, the moral corruption^d of the world. He talks to himself. He mutters incoherent sentences peppered with French profanities and Spanish blasphemies. Or else he talks to the TV set which is always on the same channel. He talks to it as if it were someone he knew well.^e He curses it. He is always right and the TV is always wrong. He doesn't have Mom any more to say to him "Come on now, calm down, the Doctor said you shouldn't get yourself all upset, it's not good for your blood pressure". There is no one left to vent his anger on.

After Mom's death, Dad no longer remembers his dead wife's name. He confuses it with his sister's name or sometimes his mother's name. The only reminder he has of her entire existence is the wedding photo that he keeps on the buffet because he likes to remind himself that he has led a normal life like everyone else. In the wedding photo, Mom looks like Pascal. Mom often says "I'm ugly." Dad answers her, laughing, "That's why I picked you." He never misses an opportunity to be kind.

My father gave his deceased wife's clothing to charity. It's the only generous act I've ever seen him commit. The clothes are black because my mother was in mourning ever since her brother died. Some of them are grey, though, from repeated washing. The clothes are ugly and inexpensive^f. Because my mother is an expert at finding inexpensive clothing.

While my mother was alive, my father would go to the movies with other women. But

^d The literal translation of the French 'pourriture' is 'rottenness' but this adds a nuance of "meanness" which isn't appropriate.

^e This sentence seems to capture the significance of the French "tutoiement".

^f The literal translation of the French 'bon marché' is 'cheap' but this word has negative connotations (of bad quality) which the French word does not have.

he would lie to my mother. He would pretend he was going to the café. One day, wanting to know once and for all, my mother took me to the Etoile Palace. They were playing “Beauty and the Beast.” The show had already started. We walked into the darkened cinema. We sat at the back, where there were still some seats free. My father was sitting two rows ahead. He had his arms around a woman. She had curly blond hair. A whore, my mother whispered. He didn’t see us. He gave the woman a long kiss, his mouth stuck to hers like a suckling infant. My mother cried, digging her nails into my arm.

I was clenching my fists so hard they hurt. But I couldn’t take my eyes off this man who, right before us, gave in to desires that I had been ignorant of until this moment and which would brutally open up to me a troubled world, a fascinating, squalid world where pleasure would wrestle incessantly with shame and remorse.

You think I should come back?

For thirty-minute sessions?

Once a week?

We prisoners don’t pass up opportunities like that.

Yes, Doctor, I’ve made a note of it. See you Wednesday.

Chapitre 5

Yes Doctor, I mean Counsellor^a, please excuse me, I seem to be getting confused, but you do look strangely like Doctor Vilemotte.

Spit it out? Spit what out, Counsellor? What are you talking about?

Molinier? You want me to tell you about Molinier? To help you put together your defense? But Molinier has nothing to do with it, nothing at all, I swear. Molinier is just a guy. A loser. One of those petty little managers common to all organizations. Molinier is nothing but the straw that broke the camel's back^b.

You want me to describe him to you?

A gaunt face that manages to look inspired despite the bifocals which make his eyes look huge.

A body composed more of bones and spirit than of flesh.

A poetic spirit, Counsellor, an infinitely poetic spirit that dangerously excites the rest of the body. I am being serious, Counsellor.

When did our relationship start to deteriorate? Hard to say, Counsellor. Starting in July, maybe.

Why? Because a prominent politician came by for a visit in July and it was a complete disaster. And if a visit is a disaster for the boss, it's even worse for the subordinates. It's a well-known fact. Yes Counsellor, I'll explain. All I ever seem to do is explain. Yet my life is still as

^a The French word is 'maître' but 'master' obviously does not work in English. Although 'Counsellor' is used primarily by judges, I believe it is a good compromise here.

^b I substituted a common English metaphor for the French one; although their literal meanings are different, their intended meanings are the same.

mysterious to me as a table of logarithms.

The politician arrives at the abbey twenty minutes late, twenty minutes during which Mr. Molinier chomps at the bit and at the little bit of fingernails he has left.[°]

I'll be precise, Counsellor, and describe exactly who was present out there on the front steps: first, Mr. Lacour, our director, in a three-piece suit despite the sweltering heat - but when you're the director of a museum, you treat the heat like you treat everything else, with contempt. Standing in the background is Mr. Molinier, looking strangled in his cheap suit. Yours truly, two steps away from my boss (who bestowed upon me the honour of leading this extraordinary tour in order to reward me for, and I quote, my earnestness and my dynamism). And right at the back, Musto, looking smug, Rose Rigal, the ticket lady, stuffed into a vividly purple suit, and Turpin, looking quite put out for some unknown reason.

The politician manages to (very inelegantly) exit his car and start towards us, practically carried by his entourage. Mr. Lacour walks to meet him and the two embrace. Mr. Molinier, embarrassed and blushing, waves at the politician a moment later and then presents me by saying "A choice guide". As if I were a piece of ham.

So I invite the assembly to turn towards the park and with a dramatic sweep of my arm, I bring their attention to the surrounding fields. I begin, "In this quiet sanctum^d, at the bottom of this valley, there once stood a number of buildings of which only ruins remain today. To your right, gentlemen, there was once a cloister and in the centre of this cloister was the cemetery in which they buried the nuns' bodies without even putting them in coffins. To your left was a

[°] In this case, I was able to reproduce the play on words found in the French text.

^d This word appears to belong to approximately the same level of language as "thébaïde".

Cistercian church erected in the 18th century by Robert Luzarches, who also oversaw the construction of the Amiens cathedral. A little further away was a farm with barns, dovecotes, cellars and storerooms. All of these buildings, however, were desecrated and destroyed.

“By the Germans?” the fat politician asks.

I calmly reply that the events I’m talking about took place more than three centuries ago.

His pride wounded, the boor leans towards one of his henchmen to whisper something in his ear. The henchman then mutters to me, “We’re in a hurry”.

I then quickly begin the tour, starting at the station in front of Pascal’s belt of nails.

Pascal’s belt of nails greatly amuses the politician, who turns, laughing, towards the mayor and then towards the municipal Counsellors, all of whom are grinning.

Mr. Molinier is enthralled. He won’t leave the politician’s side and he keeps trying to get his attention by spouting forth an incredibly boring spiel about the Jansenist spirit. “The intrinsic nihilism of Jansenism”, he recites in a tortured, suffering voice, “does it not represent a protest against the order of things and against the establishment? Its theology and its morals, which are deliberately aggressive, do they not only ridicule human values, those aspirations to greatness and heroism, but also strip society of all claim to justice, authority and prestige? This extreme nihilism represents a challenge to the quest for a better society, for every earthly calling and every...”

The politician, who had much more on his mind than the nihilism of Port-Royal (Was he perhaps thinking about his next banquet, about some new sexual techniques, about a new way to win back his disillusioned electorate? Who knows?), as I was saying, the politician abruptly cuts off our boss and, addressing the journalists, declares himself pleased with the quality of the

cultural offerings of the region and on their high level of spirituality. The mayor, the three municipal Counsellors and all of the guests applaud enthusiastically while the photographers' cameras click furiously. Mr. Molinier, somewhat disconcerted, takes a few seconds to start clapping. The satisfied politician sits down, turning with his plump fingers the signet ring which he wore on his pinky finger and which, digging into the fat, formed two fleshy bulges.^e

After this interlude, I march the troops to the Manuscripts room. This tour being of the utmost importance to Mr. Molinier (he hopes to get a promotion out of it), he fusses over the politician and insists on personally showing him the copy of the papal bull of Innocent X, *Cum Occasione*. "The papal bull, the papal bull", the politician repeats over and over, not having known until now what a papal bull was.^f

Mr. Molinier responds to each one of these exclamations with a pained^g smile. He is in seventh heaven. His diligence has paid off. He has succeeded in teaching the politician something new. "Curious minds like yours are rare these days", he whispers to the politician, casting a quick glance in my direction, hoping that I hadn't heard this flattery. The eminently political VIP then spreads the two corners of his mouth. I think that meant that he was smiling.

For the last two months, whenever I enter the Manuscripts Room with my group, I read one of Pascal's works. Sometimes one or two of his *Pensées*, picked at random. Sometimes an extract from the *Correspondance*. Or sometimes a personal commentary on one aspect of his

^e This sentence does not flow well in English but, given the complexity of the sentence in the French text, there did not appear to be any other way to formulate it.

^f I've added the word 'papal' to clarify that 'bull' is being used in its religious sense.

^g This adjective is more appropriate than 'tortured' or 'forced'

work. I thought at length, Counsellor, about which passage might interest the politician in Pascal's work, if only for a few moments. A few moments can change the course of a person's life, I said to myself. And it was clear to me that for a person who occupied a position of considerable importance, the *Trois Discours sur la condition des Grands*^h would be a good choice.

"In this speech, most likely intended for the eldest son of the Duc de Luynes", I say while raising my voice, "Pascal warns men of power to beware of the three pitfalls into which they continually seem to fall. A: the misconception that privileges are their due. B: the exaggerated esteem in which they hold material possessions, which makes them scorn the importance of the heart and of the soul. C: their belief that their power brings them immunity, which leads them into all manner of corruption and excess."

"What kind of excess?" the politician calls out arrogantly.

Suddenly I think I hear father saying to me "You feel like a bruising?"

"Monsieur Pascal doesn't make that clear", I respond, trying to control the emotion which has suddenly overcome me.

"That's the way it always is with intellectual-types. They talk and talk. Without really knowing. No talent to that", he says.

Mr. Molinier, looking quite worried, can't stop himself from surreptitiously biting his baby fingernail.

"At the end of his speech, Pascal really hammers it home", I continue, forcing myself to regain my composure. "I want to make you realize what your true station in life is, he says to the

^h Literal translation: Three Treatises on the Social Station of the Nobility

Duc de Luynes, because that's the one thing people of your stature tend to be least aware of."

"In your opinion, what does it mean to be a great person in this world?"

"It means owning the objects of man's lust and greed."ⁱ

"Why?"

"Because men are full of lust and greed. And what they ask of you, let's be honest, objects of lust and greed are nothing but objects of lust and greed."

"So don't fool yourself," Pascal advises. "Know that lust and greed alone tie you to material objects. And that you are nothing, at heart, but champions of lust and greed. In other words, whores."

I especially like that passage, Counsellor. Its wonderful modernity fascinates me. Just think, at that time, nobody could have imagined that man would one day be a lustful, greedy machine that would consume the nothingness of life. Would you like me to go over this again?

I repeat this scene often, Counsellor: I read the seditious passage before a fairly paranoid, rather potbellied sovereign and I watch his face slowly transform. It makes me feel vindicated.

I lift my eyes to the audience to gauge the effect of my little speech. I observe Mr. Molinier. He looks shattered. But he always does. I observe the politician and his lackeys. They all look shattered. Did I make a mistake?

With my usual presence of mind, I manoeuvre the procession towards the Portraits Room. Featured there are all of the people who have some kind of relationship with Port-Royal-

ⁱ This translation isn't as succinct as 'concupiscence' but, the word 'concupiscence' is not well known in English and therefore couldn't be used.

des-Champs, whether close or distant: Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mlle de Scudéry, the Duchess of Longueville, Sister Catherine de Sainte-Suzanne de Champagne, the classic hysteric, paralyzed then cured by divine intervention, the sexiest and most beautiful of all of them, Philippe de Champagne, his brother, Jacques Bénigne Bossuet, Jean Racine, Abbot Louis Firmin Tournus (his face ravaged by religious fervour), the already-mentioned Duke de Luynes Isaac Louise Le Maître de Sacy, La Fontaine...

The politician must have heard of La Fontaine because he expressed a vivid interest in the name. Trying to look important, he cites two fables: “The Grasshopper and the Ants” and “Puss in Boots.”^j Mr. Molinier keeps his eyes discreetly lowered.

There is a scramble as the tour ends. The photographers suggest a group photo and everyone starts pushing to be beside the politician. Rose Rigal, the ticket lady, throws herself into the first row, fluffs her hair with her fingertips and places her ample belly in the line of fire. Despite his determination, Mr. Molinier succeeds in reaching only the second row, off to the left. In the picture, which appears in the newspaper the next day, his mouth is fixed in a furious scowl and his enormous eyes behind bifocal lenses make him look like an owl.

After the photo session, the politician and the mayor exchange a few words in hushed tones, looking like co-conspirators, then pat each other on the back as if they were childhood friends. The politician then turns towards our director and promises an improvement of the heating system and a shower for employees, both things that were voted for long ago.

Turning towards Mr. Molinier, he declares, “I won’t soon forget this wonderful day”, his

^j I translated these titles because they are well-known in English. Of note, the politician is mistaken in thinking that “Puss in Boots” was written by La Fontaine; in fact, it was written by Perrault.

eyes fixed elsewhere. This distracted phrase pleases Mr. Molinier to no end.

But his happiness is short-lived.

For when he invites him to stay for a drink in the reception hall, the politician shakes his triple chin, quite annoyed. He greatly regrets not being able to stay, but an event of the utmost importance awaits. (We would learn the next day that he was opening a slaughterhouse in Versailles.)

Mr. Molinier quickly comes to his senses. He has been planning this drink for two months. He has personally chosen all of the ‘petits fours’^k and the choice drinks. He has talked about it with his wife for hours before going to bed. He’s not able to hide his disappointment.

Gathering his courage, he makes a second offer.

The politician reacts with the same brutality as father would when mother would dare to ask him to repeat a sentence. “As if I had nothing better to do!” he exclaims with irritation, and charges down the stairs, followed by his troops.

Mr. Molinier then turns towards Mr. Lacour, our director, who too is ducking away, not even bothering to offer an alibi.

Mr. Molinier is in despair.

But his despair quickly turns to anger. And this anger quickly focuses on me. “We’ll have it out tomorrow”, he declares. And he leaves in a flurry of small, furious steps.

Afterwards, Musto, Turpin and I chat for a few minutes. Musto thinks the politician is very nice. Very, very nice. A good person, Musto insists. As proof, there’s the rosette of the Legion of honour that he wears on his lapel. I want to make a play on words about the honour of

^k ‘Petit fours’ are salted little cakes and pastries.

the Legion and the dishonour of the legionnaires, but by the time I've thought it up, it's too late. That's always the way. For Turpin, rosettes are like mushrooms. Whenever he sees one, he has the urge to snatch^l it. He doesn't have anything to say about the others. He's waiting to hear Mr. Molinier's opinion. Because Turpin systematically takes the opposite opinion of Mr. Molinier. He likes to contradict people. Like father. Father, Counsellor, is always contradicting people. He's the champion of contradiction. The only member of the family that he never contradicts is my sister. Because he loves her. Have I already told you, Counsellor, that my father loves my sister?

And it's because he loves her that he forbids her to go out, it's because he loves her that he fiercely monitors her friendships and spies on her comings and goings^m with the embittered passion of a jealous husband, it's because he loves her that he chews her out if she's ever five minutes late. "You're late", he yells as he approaches her and scrutinizes her face, sensingⁿ a suspicious happiness there. It's because he loves her, Counsellor, that one night during a village festival, he breaks through the crowd of dancers and in a demented gesture, separates the couple comprised of her and François, his future son-in-law. "Go home!", he roars in Spanish.^o The

^l This verb does not work as well as 'arracher' does in French but, unfortunately, no English verb has the same double meaning that 'arracher' does.

^m The literal translation of 'parcours' is 'one's path in life' but this does not seem appropriate so I have translated instead by 'comings and goings'.

ⁿ This verb is not as powerful as the French verb 'flairer' which means 'sense' and 'smell' at the same time, and which highlights the animalistic side to the father. However, 'smell' could not be used in English and no other verb exists.

^o I believe translating in this way is simpler than keeping the Spanish and providing a translation at the bottom of the page.

other dancers freeze. Without a word, my sister leaves the dance floor. Dad follows her. Mom and I round out the sinister procession.

We return home. We can't talk to each other, much less look at each other. Because what our eyes behold is too horrible to look at.

It's been ages, though, since we have looked each other in the eyes.

I go to bed. My sister, her back turned, undresses with such mechanical movements that I ask myself if she's gone insane. "Escape", I whisper to her, "what are you waiting for to get out?"

My sister knows very well that the monstrous love which our father has for her is her prison and source of her unhappiness. Nonetheless, she gives in to it, because it pleases her to be the rival of a mother who is weakened by despair and easy to defeat. But this night, things have gone too far. My sister is suffocating. Her rage and her despair are too great for her to bear. She bites the sheets to stifle the cries rising in her throat. "I can't take anymore, I can't take anymore," she repeats through clenched teeth.

"Get out", I tell her, "it's the only solution."

Then I close my eyes to the fearsome night, and tell myself, to help me fall asleep, that the hatred my father has for me is preferable to his love.

Analyse des difficultés/Théories de la traduction

Les éléments du texte qui ont posé problème ont été classés en cinq catégories pour en faciliter l'examen. La première catégorie regroupe toutes les difficultés grammaticales, c'est-à-dire des difficultés de ponctuation, de temps verbaux et de syntaxe. Dans la deuxième catégorie, on trouve toutes les difficultés qui relèvent du style. Nous avons mis les difficultés de sens (difficultés sémantiques) dans une troisième catégorie. La quatrième catégorie comprend des difficultés qui trouvent leur origine dans certaines différences culturelles entre les Français et les Nord-Américains. Toutes les autres difficultés ont été regroupées dans une cinquième catégorie nommée "Difficultés diverses".

Difficultés grammaticales

Dans cette catégorie, on trouve des difficultés de ponctuation, de syntaxe et de temps verbaux qui surviennent à cause des différences grammaticales entre le français et l'anglais.

Pour commencer, une des premières difficultés qui s'est présentée pendant la rédaction du texte anglais est attribuable à des différences de ponctuation entre l'anglais et le français. En français, les guillemets ne sont pas toujours nécessaires pour indiquer qu'un personnage parle. En fait, on les trouve rarement dans les romans français. En anglais, par contre, ils sont presque obligatoires. Étant donné que la ponctuation, selon nous, a peu d'importance dans un roman (sauf dans la mesure où elle facilite la compréhension), le texte anglais suit les normes de ponctuation pour l'anglais. Il est important de noter, pourtant, qu'il a parfois été nécessaire de garder le style parlé de l'original, qui est marqué par des phrases longues, incomplètes et floues, et alors, dans ces cas, certaines règles de ponctuation ont été violées. Dans certains passages,

pourtant, le manque de ponctuation nuisait vraiment à la compréhension en anglais - surtout quand il y avait des changements abrupts de locuteur à l'intérieur d'un monologue. Nous avons dû, dans ces cas-ci, ajouter certaines marques de ponctuation pour éclaircir le texte. Par exemple, quand le narrateur raconte les histoires des visites au musée, il est parfois difficile de distinguer quand il parle aux visiteurs et quand il s'adresse au juge. Par exemple, "*...je fis usage de tout l'ascendant que me donnait mon uniforme pour leur lancer d'une voix terrible vous n'êtes pas ici, messieurs, pour vous divertir.*" (2:17) Des guillemets ont aidé, dans ces cas, à identifier les phrases où il s'adressait aux visiteurs.

Des changements de structure de phrase se sont avérés nécessaires dans certains passages. En français, l'apposition d'un adjectif à la fin d'une phrase est permise et donne à l'adjectif le rôle d'adverbe. Par exemple: "*La ceinture à clous de Pascal amuse beaucoup la sommité politique qui se tourne en riant vers le maire puis vers les conseillers municipaux, hilares.*" (5:13) En anglais, cette structure n'est pas permise et il faut la rendre par une locution adjectivale: la difficulté est d'en trouver une qui ne soit pas trop lourde. Le même problème survient dans une autre phrase: "*Ça va te rendre cinglé, a déclaré ma femme, péremptoire.*" (3:17) Dans les deux cas, nous avons réussi à trouver des formules qui n'étaient pas trop maladroites mais on perd chaque fois un peu de l'effet stylistique.

Certains emplois inhabituels des temps verbaux ont posé aussi problème. En premier lieu, l'emploi du passé simple dans un passage qui est caractérisé par un style parlé et informel rend difficile la traduction. Étant donné que la distinction passé composé/passé simple n'existe pas en anglais, la reproduction de cet effet par le jeu des temps verbaux a été impossible. A la place, d'autres éléments de la phrase ont été traduits dans un niveau de langue soutenu. Par

exemple, dans la phrase “... *I gathered up all the authority my uniform bestowed me and...*” (2:i) le verbe “bestowed” est d’un niveau de langue plutôt soutenu, et il compense un peu l’absence du passé simple en anglais. Toutefois, il n’a pas été possible de reproduire exactement l’effet transmis par l’usage du passé simple en français.

Le deuxième temps verbal qui a posé problème est l’emploi du présent historique (l’emploi du présent pour parler des événements passés). Ce problème est rendu encore plus épineux quand le narrateur le mentionne de façon explicite: “*Je parle de maman au présent, bien qu’elle soit morte depuis longtemps. De la même manière que je parle de Pascal au présent. Car l’un comme l’autre sont pour moi plus vivants que les vivants.*” (3:25) A la lumière de cette phrase, l’emploi du présent en anglais a été obligatoire, même si son emploi est moins usuel en anglais.

Difficultés stylistiques

Le linguiste Jakobson distingue plusieurs fonctions du langage. La fonction référentielle, c’est-à-dire l’acte de communiquer des faits, n’a pas plus d’importance que la fonction émotive, la fonction conative, la fonction phatique, la fonction poétique, ou la fonction métalinguistique. Autrement dit, communiquer des informations n’est qu’une des catégories de la communication humaine. Pour cette raison, un traducteur ne peut pas se contenter de bien traduire le sens littéral d’un mot ou d’une phrase mais il doit aussi s’assurer de reproduire fidèlement leurs autres fonctions langagières. Parmi les fonctions énumérées ci-dessus, on n’examinera que la fonction émotive et la fonction poétique parce que les autres fonctions relèvent plutôt de la pragmatique que de la stylistique.

La force émotive du discours est pertinente à la traduction dans la mesure où l'auteur du texte de départ choisit ses mots avec grand soin, afin de produire chez son lecteur certaines réactions. Comme le dit Delisle, "La prose artistique et la poésie cherchent plus à émouvoir qu'à simplement communiquer."¹ La tâche du traducteur est de reproduire ces mêmes effets. Tatilon résume clairement le problème posé par les effets stylistiques: "Les faits de style sont le résultat d'une organisation particulière de la forme d'un énoncé. Ils sont fabriqués pour produire, à la lecture, des effets spéciaux de nature esthétique, ludique, et sémantique. La traduction des faits de style consiste à trouver, dans le texte d'arrivée, des arrangements officiels porteurs d'une information stylistique analogue (c'est-à-dire producteurs des mêmes effets)."² Il est clair qu'une traduction strictement sémantique ne suffira pas dans un tel cas.

Quant à la question de savoir comment reproduire les effets stylistiques, Newmark offre les conseils suivants: "In principle, in authoritative and expressive texts [original metaphors] should be translated literally, whether they are universal, cultural or obscurely subjective."³ (Bien qu'ici l'auteur parle seulement des métaphores, le principe est valable pour toute question stylistique). Si l'auteur joue sur le double sens d'un mot ou d'une expression, pourtant, et si ce double sens n'existe pas dans la langue d'arrivée, l'effet sera probablement perdu dans la traduction.

Parmi tous les problèmes de style, les plus communs dans ce texte - et les plus difficiles à

¹Delisle, Jean. *L'analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa, 1980. p. 30.

²Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 100.

³Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 112.

traduire - sont les idiotismes, surtout ceux qui sont employés à la fois au sens littéral et au sens figuré. Les idiotismes sont toujours un défi pour le traducteur puisque la traduction “mot à mot” ne marche pas dans la mesure où le sens global ne correspond pas à celui des mots pris individuellement. Même si on réussit à trouver un idiotisme anglais qui ait le même sens (ou presque), il appartiendra peut-être à un autre registre ou il sera vieilli ou caractéristique d’un certain groupe social ou régional. Baker explique ainsi la difficulté de traduire les idiotismes: “Translation is an exacting art. Idiom more than any other feature of language demands that the translator be not only accurate but highly sensitive to the rhetorical nuances of the language.”⁴ Selon Newmark, les idiotismes sont compliqués à traduire parce qu’ils ont deux buts: l’un cognitif, l’autre esthétique⁵ et aussi parce que l’équivalence de sens et l’équivalence de fréquence (dans le registre courant de la langue d’arrivée) sont rarement cooccurrents. Il ne suffit pas de trouver un idiotisme anglais qui ait le même sens ou qui évoque la même image, parce que, comme l’explique Baker “an idiom or fixed expression may have a similar counterpart in the TL but its context of use may be different; the two expressions may have different connotations, for instance, or they may not be pragmatically transferable.”⁶

Dans ce texte, on trouve plusieurs idiotismes où l’auteure joue avec un double sens.

Cela constitue un obstacle à la traduction parce que “Unless the target language idiom corresponds to the source language idiom in both form and meaning, the play on idiom cannot

⁴ Baker, Mona. *In Other Words. A Coursebook on Translation*. New York: Routledge, 1992. p. 71.

⁵ Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 104.

⁶ Baker, Mona. *In Other Words. A Coursebook on Translation*. New York: Routledge, 1992. p. 63.

be successfully reproduced in the target text.”⁷ Newmark reconnaît lui aussi cette difficulté:

“...original metaphors present further difficulties in that the best ones often have not only complex but double meanings...the translator has the problem of polysemy or word-play and either chooses one of the senses or reproduces both and loses the word-play.”⁸

Examinons maintenant trois des idiotisme parmi les plus difficiles à traduire. Dans chaque cas, nous expliquerons où se trouve le jeu de mots et nous proposerons une solution, bien que parfois celle-ci ne soit pas idéale.

“*Revenons à nos moutons, dites-vous. Vous ne pouvez pas mieux dire, monsieur le juge. Chaque jour, donc, je guide mes moutons entre 10 heures et 18 heures.*” (2:7) Dans la première phrase, le narrateur voulait dire “Revenons à l’affaire en question” L’expression française vient d’une vieille histoire et n’a rien à voir avec les moutons. Dans la deuxième phrase, par contre, le narrateur parle de vrais moutons (bien qu’implicitement, il désigne les visiteurs du musée). En français, le lien entre les deux phrases est évident mais si, en anglais, on traduit la première phrase par “Let’s get back on track”, la deuxième phrase, traduite littéralement, serait un non sequitur. Il faut alors poursuivre l’idiotisme en anglais de la même façon. Nous proposons donc “*Let’s get back on track*”, *you say. You’re absolutely right, Your Honour. That’s why, every day, I keep my visitors on track between 10 o’clock and 6 o’clock.*”(2:d) Malheureusement, la reproduction exacte de cet effet stylistique n’est pas possible en anglais.

Un autre idiotisme très difficile à rendre en anglais est le suivant: “*Attachez un animal, leur dis-je ... Observez-le, jour après jour. Vous le verrez tirer sur sa longe jusqu’à la plaie.*

⁷ Ibid, p. 68.

⁸ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 93.

Puis hurler à la mort. Hurler à la mort, leur dis-je, pour qu'elle vienne et le délivre.” (1:9)

L'expression “hurler à la mort” décrit normalement un chien qui hurle longuement sans aucune raison apparente. Dans ce passage, pourtant, elle prend son sens littéral: le verbe “hurler” signifie ici “cry out” au lieu de “howl” et ‘la mort’ devient une entité animée et non pas un concept. Cela n'est pas possible en anglais parce que le verbe anglais “howl” n'a pas le sens de “cry out” et le motif du hurlement (selon l'expression anglaise “Bay at the moon”) n'est pas la mort mais “the moon”. On peut traduire par “Cry out to death...” mais on perd le sens figuré de l'expression française. La traduction sur laquelle nous avons arrêté notre choix est “Then it will bay at the moon as if it were trying to summon death to come and deliver it from its suffering.” (1:d). La phrase n'est pas parfaite mais elle reproduit plus ou moins le sens de l'original.

Un autre idiotisme où l'auteure joue sur un double sens - mais où la reproduction du jeu a été possible - est “*La sommité politique arrive à l'abbaye avec vingt minutes de retard, vingt minutes durant lesquelles M. Molinier ronge son frein et le peu d'ongles qui lui restent.*”(5:6) Ici, c'est le verbe ‘ronger’ qui est employé à la fois dans son sens littéral et figuré. L'expression ‘ronger son frein’ veut dire ‘être impatient’ et son sens littéral s'applique aux chevaux (un frein est une lanière de cuir qu'on met dans la gueule d'un cheval pour pouvoir le diriger). Quand on applique cette expression à des êtres humains, elle devient symbolique et ne veut pas dire que la personne ‘ronge’ quoi que ce soit. Dans la deuxième partie de la phrase, pourtant, le narrateur dit que M. Molinier ‘ronge le peu d'ongles qui lui restent’. Dans ce cas, M. Molinier ronge réellement ses ongles. Ce jeu de mots a été préservé parce qu'on peut utiliser, en anglais, l'expression “chomp at the bit”, qui donne la traduction “*twenty minutes during which Mr. Molinier chomps at the bit and at the little bit of fingernails he has left.*” (5:c)

D'autres difficultés sont survenues quand nous avons essayé de garder le langage poétique tout au long du texte. "*Avec ma présence d'esprit habituelle, j'aiguille alors tout le cortège jusqu'à la salle des Portraits.*" (5:24,25) Le sens du verbe "aiguille" est très proche du verbe anglais "lead" mais il est clair que le verbe français est plus imagé car il évoque le domaine des chemins de fer. Le mot "cortège" est intéressant parce que, dans cette partie du texte, le narrateur réfère à son groupe à l'aide de ce mot et aussi des mots "cohorte" et "escouade". Les deux derniers sont des termes relatifs à l'armée et, bien que le premier ne soit pas forcément un terme militaire, on peut facilement lui donner une telle connotation. La traduction par des mots anglais semblables: "procession, troops, squadron" semblait donc convenir et "aiguille" a été traduit par "manoeuvre" qui évoque, lui aussi, le domaine militaire.

Difficultés sémantiques

Dans cette catégorie se trouvent des mots et des expressions qui sont complexes du point de vue sémantique. C'est-à-dire que nous avons dû tenir compte, dans ces cas, non seulement du sens dénotatif du mot mais aussi de son sens connotatif y inclus "currency, period, social class usage and its degree of formality, emotional tone, generality or technicality, and, finally, in the pragmatic effect of its sound composition e.g. onomatopoeia or repetitive phones or suggestive symbolical consonantal clusters."⁹ Ces difficultés sémantiques ont été réparties selon les catégories suivantes: difficultés de registre, non équivalence, lexique bizarre et collocations inhabituelles, connotation.

⁹ Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 114.

Difficultés de registre

A proprement parler, les difficultés de registre sont de nature pragmatique et de nature sémantique. Quand on parle du registre d'un mot, on veut dire son niveau de formalité, son usage par un certain groupe social, économique ou régional (un dialecte ou un patois), son niveau de grossièreté, sa fréquence à une certaine époque. Le registre d'un mot est très complexe à reproduire parce que le mot anglais qui est l'équivalent sémantique du mot français n'appartient pas nécessairement au même registre. Tatilon distingue cinq registres principaux: guindé, soigné, courant, familial, intime.¹⁰ On les trouve tous dans ce texte alors j'ai classé les difficultés en trois groupes: ceux où le mot français appartient à un niveau de langue très élevé, ceux où le mot français appartient au langage populaire ou grossier et ceux où le mot français est archaïque, dialectal, ou régional.

Newmark offre cette mise en garde quant à la traduction des mots d'un registre non standard, "the translator should no more imitate class or regional dialect...than he should antique his writing to translate a classic - it sounds too artificial; one false note will find him out."¹¹ Toutefois, il y a des cas où un équivalent est assez évident et dans ces cas, des mots régionaux ou archaïques en anglais convenaient parfaitement. Par exemple: "*Mais je crains qu'un tel équipage ne soit mal considéré dans nos contrées qui sont, je l'ai constaté, d'un traditionalisme extrême.*" (2:14) Selon le Petit Robert, cette expression est régionale et désuète et la traduction anglaise "*our neck of the woods*" appartient au même niveau de langue.

¹⁰ Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 11.

¹¹ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 121.

Un exemple de niveau de langue soutenue, se trouve au premier paragraphe du texte.

“*Pour une déposition? Et que dois-je déposer, je vous prie? Si je puis me permettre, monsieur le juge, ces détails n’ont aucune importance.*” (1:2) En français, “je puis” contraste avec “je peux”, le premier étant d’un niveau de langue plus élevé. L’anglais n’a pas cette distinction, mais il a été possible de compenser en traduisant par une expression soutenue “*If it please the court...*”

Au cinquième chapitre, pendant que le narrateur fait sa visite guidée, il dit “*Dans cette heureuse thébaïde au fond de ce vallon, se dressaient autrefois de nombreuses constructions dont il ne reste aujourd’hui que des ruines.*” (5:10) Le mot ‘thébaïde’, qui est d’origine latine, signifie ‘un endroit retiré et paisible où l’on mène une vie austère, calme, solitaire’. La traduction anglaise littérale est ‘solitary retreat’ qui reproduit parfaitement le sens du mot français mais qui appartient au langage quotidien. Le mot ‘sanctum’ donc, a été jugé préférable.

Le texte présente aussi plusieurs mots appartenant au registre familier. Par exemple, quand le narrateur parle de la Mère Angélique, il dit “*On pourrait penser qu’il s’agit d’un travelo...*” (1:4) Ce mot étant plutôt populaire, l’expression “drag queen”, qui est l’équivalent quant au niveau de langue, s’est imposée. Un autre mot, qui a été un peu plus difficile à traduire, est le verbe ‘se saouler’ dans “*Il s’est saoulé à mort pour fêter le bonheur qui commence*”(1:18) En anglais, la plupart des expressions familières qui décrivent l’ivresse sont plutôt grossières (celle qui nous est venue d’abord à l’esprit était “got pissed drunk”) mais l’expression française n’est pas forcément grossière. Nous avons donc décidé de traduire par “got dead drunk” qui manque un peu de naturel mais qui est plus approprié au contexte. D’autres difficultés de registre - que nous n’expliquerons pas en détail parce que ces

explications ont déjà été fournies dans la traduction elle-même - sont ‘chiotte’(2:4), ‘sportifs’ (2:19), et ‘intellos’ (5:22).

Lexique bizarre et collocations inhabituelles

Il s’agit de mots peu usuels, choisis pour attirer l’attention du lecteur. Par conséquent, ils semblent bizarres dans leur contexte et la tâche est de trouver des mots anglais qui sont également hors de l’usage commun. Il convient dans de tels cas de traduire plutôt littéralement parce que, comme le dit Newmark “...the more obscure the referential meaning, the more the translator has to ‘cling’ to the SL words.”¹² Newmark suggère un autre principe, “When you are faced with an innovatory expressive text, you have to try to gauge the degree of its deviation from naturalness, from ordinary language and reflect this degree in your translation.”¹³

Prenons la phrase suivante: “*Maman et Pascal ont le même visage austère, le même nez dogmatique posé avec solennité, les mêmes lèvres arides, inaptés aux baisers, la même moustache fine, et les mêmes yeux de bonté infinie.*” (3:22) Dans ce cas, l’adjectif ‘dogmatique’ n’étant normalement pas employé pour décrire un nez, et faute de synonyme proche qui pourrait convenir, nous avons traduit cette métonymie littéralement: “dogmatic nose”.

Certaines combinaisons de mots frappent l’imagination à cause des images évoquées. Baker définit les collocations comme “semantically arbitrary restrictions which do not follow logically from the propositional meaning of a word” also “the tendency of certain words to co-

¹²Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 134.

¹³ Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 25.

occur regularly in a given language.”¹⁴ Sa définition d’une collocation inhabituelle est “...an unusual combination of words, one that challenges our expectations as hearers or readers. ... they create unusual images, produce laughter and catch the reader’s attention.”¹⁵ Un exemple frappant est “...*ma femme rebâtit...des projets conjugaux, des chimères grotesques, des rêvasseries stupides en forme de piscine de dix mètres sur vingt, cheminées de marbre rose incrusté de cipolin, baignoire antique à pieds de lion dorés, promenades nocturnes dans Venise noyée, et autres pâmoisons.*” (1:16) L’image est étrange parce que normalement, l’eau à Venise est considérée comme un de ses attraits pour les visiteurs. Ici, pourtant, le narrateur se moque de la ville. Une traduction littérale - ‘drowned Venice’ - aurait été maladroit en anglais donc nous avons choisi de traduire par ‘watery Venice’ qui transmet clairement le ton moqueur de l’expression française.

Difficultés de connotation

Ces difficultés se présentent quand un mot français a certaines connotations que son équivalent anglais n’a pas, ou vice versa. Dans l’exemple suivant: “*Car ma mère est une championne, docteur, pour dénicher les vêtements bon marché.*” (4:14), la traduction anglaise littérale est “cheap” mais ce mot ajoute la connotation négative “de mauvaise qualité” et donc le mot “inexpensive” convient mieux au contexte.

¹⁴ Baker, Mona. *In Other Words. A Coursebook of Translation*. New York: Routledge, 1992. p. 47.

¹⁵ Baker, Mona. *In Other Words. A Coursebook on Translation*. New York: Routledge, 1992. p. 51.

Difficultés de non équivalence

Les mots qui figurent dans cette catégorie n'ont aucun équivalent exact en anglais. Il y a plusieurs raisons à cette non équivalence entre lexique anglais et lexique français. Baker cite quelques "types of non équivalence at word level: culture-specific concepts; the source-language concept is not lexicalized in the target language; the source-language word is semantically complex (requiring an entire sentence in the target language to capture its meaning); there are differences in expressive meaning (the target language word is pejorative while the source language word is not, for example)¹⁶

En tant que solution à de tels problèmes, Newmark propose "the following types of equivalent words can be used when no exact equivalent exists: naturalised equivalent which adapts a word to the morphology/pronunciation of the TL; cultural equivalent which does not have the exact same meaning but fulfills the same role in the TL that the original word did in the SL; functional equivalent which takes the cultural element out of the SL word; descriptive element which allows for more explanation when a word has many connotations."¹⁷ Selon Baker "strategies used by professional translators to overcome these non-equivalence problems include: translation by a more general word; translation by a more neutral/less expressive word; translation by cultural substitution; translation using a loan word or loan word plus explanation; translation by paraphrase using a related word; translation by paraphrase using unrelated words; translation by omission "If the meaning conveyed by a particular item or expression is not vital enough to the development of the text to justify distracting the reader with lengthy explanations,

¹⁶ Ibid, 20.

¹⁷Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 82.

translators can and often do simply omit translating the word or expression in question.”¹⁸

Examinons maintenant quelques exemples de non équivalence et nos stratégies pour combler cette lacune lexicale. Prenons d’abord la phrase, “*Des esprits curieux comme le vôtre sont devenus rares aujourd’hui glisse M. Molinier à la sommité politique...*” (5:18) où ‘glisse’ a été rendu par ‘whisper’. Dans ce cas, un mot plus général a été choisi, le verbe anglais ‘whisper’ n’étant pas aussi nuancé que le verbe français. Dans le cas suivant, “*Quant aux effets à long terme de l’attachement...ils sont..effroyables. Promiscuité puante.*” (1:7) Le mot ‘promiscuité’ est problématique parce qu’il n’a pas le même sens que ‘promiscuity’ en anglais et aussi parce qu’il n’a aucun équivalent exact en anglais. Dans ce cas, une paraphrase s’imposait: “foul overcrowding”.

Difficultés culturelles

Dans cette catégorie, on trouve toutes les références à des réalités ou à des concepts qui sont liés à la culture française et qui sont, par conséquent, plus familiers à un Français qu’à un Nord-Américain. Telles sont les références à la cuisine, à la géographie, à l’histoire, et aux coutumes françaises. Ces références posent problème parce que si on les traduit littéralement, on risque d’aliéner les lecteurs nord-américains qui vont avoir des problèmes de compréhension. Or, si on substitue un mot qui leur est plus familier, on perd “la saveur étrangère”. Il est important que le lecteur garde à l’esprit le fait que le texte est ancré dans une autre culture. Selon Newmark “...your ultimate consideration should be recognition of the cultural

¹⁸ Baker, Mona. *In Other Words. A Coursebook on Translation.* New York: Routledge, 1992. p. 26.

achievements referred to in the SL text, and respect for all foreign countries and their cultures ... transference... offers local colour and atmosphere...and enables the readership...to identify the referent.” Pourtant, il ajoute “transference, though it is brief and concise, blocks comprehension, it emphasizes the culture and excludes the message.”¹⁹

Quant aux solutions possibles à cette sorte de difficulté, Tatilon propose “Pour combler une lacune socioculturelle de sa langue d’arrivée, le traducteur peut choisir entre deux solutions (1) l’adaptation, qui consiste à remplacer le trait manquant par un équivalent propre à la socioculture d’arrivée (2) l’emprunt, qui est la conservation pure et simple du trait culturel original (accompagné ou non d’une explication).”²⁰

Pour décider quoi faire dans un tel cas, il faut jauger son importance dans l’histoire. Par exemple, le narrateur parle des “*soeurs à cornette*” (4:6) qui enseignaient à l’école de sa mère. (Une “cornette” est une espèce de “headdress” porté par les religieuses.) Un mot anglais équivalent existe (‘cornet’) mais un lecteur nord-américain ne comprendrait pas bien la référence. En ce qui concerne l’intrigue, il suffit que le lecteur sache qu’il s’agit d’une école religieuse, donc, il convient de traduire par “Sisters”. Il est toujours possible de mettre une note au bas de la page pour expliquer le sens exact de l’expression française.

A plusieurs reprises un équivalent culturel a permis d’éviter la lourdeur des explications et a facilité la compréhension du lecteur. Par exemple, dans un épisode du roman, la femme du narrateur prépare un “*merlan pommes vapeur*” (1:19) qui est, sans doute, un plat typique en

¹⁹ Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 96.

²⁰ Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 27.

France mais qui n'est pas très connu en Amérique du Nord. Si on traduit par "merlin with steamed potatoes" on risque d'attirer l'attention du lecteur sur un détail insignifiant: je propose "fish filet and boiled potatoes". Une autre substitution convient pour le passage, "*Quelques instants après, elle s'est attaquée à un autre de mes orifices: il fallait que j'ingurgite à toute force une tisane de tilleul.*" (3:11) La traduction littérale de 'tisane de tilleul' est 'lime-blossom tea' mais ce n'est pas le meilleur choix dans le contexte parce qu'un lecteur nord-américain trouverait bizarre qu'une telle boisson puisse guérir une maladie. Nous avons donc choisi de traduire par "herbal tea" parce qu'il communique un peu le sens médical de l'expression française.

Pour les termes d'adresse, nous avons utilisé les termes usuels en anglais. 'Monsieur le juge', devient 'Your Honour'. A noter: "Maître" (employé en français quand on s'adresse à un avocat) posait problème parce qu'il n'existe pas d'équivalent anglais. Nous proposons "Counsellor" bien que le terme soit employé normalement par les juges et non par les accusés. Même si ce mot n'est pas tout à fait approprié en contexte, il convient mieux que la traduction littérale, "Master".

Difficultés diverses

Acronymes

Un acronyme, étant une espèce d'expression figée, peut poser des problèmes de traduction. Au deuxième chapitre, le narrateur dit, "*C'est ma mère à seize ans en tenue de soldate. Un poing posé sur la hanche, l'autre brandi vers le ciel à la gloire de la CNT.*" (2:3) Afin de pouvoir traduire avec précision, nous avons cherché le sens de cet acronyme, qui signifie

‘la Confederación Nacional del Trabajo’, un syndicat ouvrier espagnol. Étant donné que cette organisation est totalement inconnue des Nord-Américains, une note en bas de page fournit l’explication. La création d’un nouvel acronyme en anglais complique les choses donc l’expression a été gardée telle quelle.

Titres des oeuvres de Pascal

Dans les passages suivants, il convenait de considérer la nécessité de traduire le titre des oeuvres de Pascal. “*Oui, je lis. Pascal, monsieur Jean. Oui. Surtout Les Pensées.*” (3:4) “*J’ai longuement réfléchi, maître, à la lecture qui serait susceptible d’intéresser la sommité politique à l’oeuvre de Pascal ... Et il m’est apparu comme une évidence que, pour une personne appelée à occuper un poste considérable, les Trois Discours sur la Condition des Grands s’imposaient.*” (5:20)

Les Pensées est en principe connu des gens lettrés mais pour le Nord-Américain moyen, une courte explication en bas de page est indispensable. Une traduction du deuxième titre est absolument nécessaire parce qu’il faut que le lecteur comprenne de quoi il s’agit et donc pourquoi le narrateur a choisi de lire cet extrait devant la sommité politique.

Marques déposées

Les marques déposées posent problème quand elles sont plus reconnaissables dans la langue de départ que dans la langue d’arrivée. Selon Newmark, “eponyms (brand names) should only be transferred directly when they are equally recognizable in the TL as they are in the SL”²¹

²¹Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988. p. 146.

“Maman s’inquiète toujours de la santé de papa et elle n’oublie jamais de lui donner son comprimé d’Equanil” (3:27) Le sens est assez clair: il s’agit d’un calmant parce que la phrase qui suit commence par “Car papa est nerveux...” Une explication, donc, n’est pas absolument nécessaire mais une note en bas de page peut confirmer les intuitions du lecteur.

Mots spécifiques à la philosophie de Pascal

Dans l’exemple suivant, l’auteure fait référence à des concepts qui sont expliqués dans *Les Pensées* de Pascal. *“De tout cela, Maman et Pascal déduisent que la pauvreté prédispose à la philosophie car elle permet de distinguer l’essentiel du superfétatoire et développe aussi bien l’esprit de finesse et l’esprit de géométrie (tous deux très utiles à l’organisation du ménage.)”*

(3:33) Pascal définit ainsi ces termes: l’esprit de géométrie est fondé sur des principes qui sont palpables et faciles à comprendre une fois qu’on les examine. Le problème, c’est de les trouver parce qu’ils sont éloignés de l’usage commun. Autrement dit, il s’agit du raisonnement déductif.

L’esprit de finesse, par contre, est fondé sur des principes qui sont dans l’usage commun mais dont il y a tant d’exemples, qu’il est facile de ne pas les voir. Il faut user de son raisonnement pour être capable de les organiser mentalement et de les comprendre tous. Dans le langage de tous les jours, il s’agit de l’intuition.

Il est évident qu’un lecteur nord-américain ne comprendrait pas ces termes; nous avons traduit par “intuition” et “reasoning” mais nous avons mis une note en bas de la page pour indiquer quels termes ont été employés par Pascal.

Mots d'une troisième langue

A certains moments dans le texte, le père du narrateur parle dans sa langue maternelle: l'espagnol. *“C'est parce qu'il l'aime, maître, qu'un soir de fête au village, il rompt la foule des danseurs et, d'un geste de dément, sépare le couple qu'elle forme avec François, son futur gendre. Vete a la casa, hurle-t-il. ... Ma soeur, sans un mot, quitte la piste.”* (5:q) Il est souvent difficile de savoir quoi faire quand un texte incorpore des mots d'une troisième langue mais dans ce cas, la difficulté principale, c'est de déterminer si un lecteur anglophone les comprendrait aussi bien qu'un lecteur francophone. L'espagnol et le français étant des langues romanes, il est probable qu'un lecteur francophone aura moins de difficulté à comprendre l'espagnol. En revanche, le lecteur anglophone aura besoin d'aide et donc la traduction *“Go home! he roared in Spanish.”* (5:o) est de rigueur.

Mots français qui existent en anglais

Une autre difficulté vient de l'usage de mots français qui ont été empruntés par l'anglais. Selon Baker *“...the use of loan words in the SL poses problem because it often conveys a meaning beyond its literal meaning (e.g. foreign words are used in English for their prestige value)...”*²² Par exemple, le narrateur dit, à un moment donné, *“Ce qui explique que l'Allemand est la bête noire du guide.”* (2:26) En anglais, l'expression 'bête noire', ressentie comme un gallicisme est d'un niveau de langue plus recherché que l'expression française. Toutefois, la différence étant minime, il a été possible de garder l'expression telle quelle.

²² Baker, Mona. *In Other Words. A Coursebook on Translation*. New York: Routledge, 1992. p. 20.

Difficultés métalinguistiques

Cette catégorie, inclut des passages où on fait allusion à la langue de façon explicite. De tels passages sont toujours difficiles à traduire parce que, comme le souligne Newmark, “When a passage concerning a grammatical peculiarity of the source language has to be translated, one must assume that the second reader requires more information than the first, and therefore that ‘equivalent-effect’ is not a realistic aim...”²³

Prenons l'exemple suivant, “*Ou bien il s'adresse à la télé qu'il laisse en permanence branchée sur la Une. Il la tutoie. Il l'invective. Il a toujours raison contre elle.*” (4:11) Dans cet exemple, le narrateur décrit la manie de son père, laissant entendre qu'il est fou au point de tutoyer la télévision. Une traduction littérale est impossible parce que la distinction “tutoiement/vouvoiement” n'existe pas en anglais. L'idée que l'auteur a voulu exprimer, c'est que le père parle à son téléviseur comme à un interlocuteur réel que l'on connaît bien. La meilleure traduction est donc “He talks to it as if it were someone he knew well.”

Voici un autre exemple, “*La bulle du pape, la bulle du pape, ne cesse de répéter la sommité politique qui ignorait jusqu'ici ce qu'était une bulle.*” (5:16) Dans ce cas, la difficulté vient du fait que le mot anglais “bull” a deux sens - l'animal de la ferme, et un décret qui vient du Pape - le premier étant très commun et connu de tout le monde et l'autre assez rare et moins connu. En anglais, il serait bizarre de dire “The political figure, who up until then didn't know what a bull was, kept repeating ‘the papal bull, the papal bull.’” L'ajout du mot “papal” devant le mot “bull” (‘*who up until then didn't know what a papal bull was...*’) sert donc à souligner le fait qu'il s'agit du sens moins commun du mot “bull”.

²³ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 105.

Conclusion

Le moment est venu de se distancier de la traduction et de l'examiner objectivement. Ce travail de maîtrise étant plutôt un exercice académique qu'une traduction professionnelle, il exige un examen attentif. Cette étape finale est importante parce que, selon Jacques Flamand, "La traduction devient traductologie quand le traducteur réfléchit sur sa pratique, en fait - ou tente d'en faire - le discours. Et la traductologie est nécessaire pour bien comprendre l'opération traduisante, et mieux traduire. Comme dans toute oeuvre humaine, il s'établit un rapport dialectique entre pratique et théorie. Tout traducteur doit être un peu traductologue, s'il veut garder suffisamment de distance par rapport à son texte. Il apprend à réfléchir, à analyser."¹ On ne peut s'améliorer dans une discipline que si on connaît ses défauts et si on essaie d'en tirer des conclusions pour parfaire son habileté. Ce travail étant notre première vraie traduction, il nous reste beaucoup à apprendre.

Avant de faire une autocritique, il faut préciser selon quels critères il convient de juger la traduction. Les critères de Tytler et de Baker nous ont semblé pertinents mais assez généraux pour permettre la flexibilité dans la critique. On a déjà parlé de l'opinion de Tytler (exprimée dans une dissertation qui date de 1791) mais répétons-le encore une fois: "the three laws of translation are "That the translation should give a complete transcript of the ideas of the original work. That the style and manner of writing should be of the same character with that of the original. That the translation should have all the ease of original composition."² Nous avons

¹ Tatilon, Claude. Pour une pédagogie de la traduction. Toronto: Editions du GREF, 1986. p. 134.

² Bell, Roger T. Translation and Translating. London: Long Group UK Limited, 1991. p. 11.

aussi emprunté les critères de Baker parce qu'ils sont axés sur le texte d'arrivée plutôt que sur le texte de départ. Ils exigent que "the target text has some thematic organization of its own, that it reads naturally and smoothly, does not distort the information structure of the original and that it preserves, where possible, any special emphasis signalled by marked structures in the original and maintains a coherent point of view as a text in its own right."³

La Puissances des mouches, comme choix de texte de départ, constitue un vrai défi pour le traducteur à cause de toutes ses caractéristiques mentionnées dans l'analyse des difficultés. Si Lydie Salvayre avait eu pour but d'écrire un texte qui soit intraduisible, elle a bel et bien réussi. Ce texte est truffé de jeux de mots - qui résistent à la traduction - et présente un langage varié et innovateur. Salvayre reproduit très habilement la langue parlée et l'entrelace d'une façon habile de passages plutôt soutenus. Les références à Pascal, à Port-Royal et aux jansénistes, ainsi que les nombreuses références à la philosophie - et surtout à la philosophie de Pascal - ont exigé des recherches supplémentaires de notre part.

En ce qui concerne les faiblesses de cette traduction, la principale est que certains passages ont été traduits trop littéralement. Notre réticance à altérer la nuance sémantique la plus subtile, au risque de nuire au texte anglais, a parfois mené à des phrases anglaises peu naturelles. Autrement dit, une trop grande priorité a été accordée au sens au détriment du style.

La révision a abouti à la reformulation de certaines phrases afin de donner au texte anglais un style plus naturel. A l'occasion, toutefois, il se trouve des passages qui relèvent d'une traduction un peu trop littérale. Le passage suivant, par exemple, "*La sommité politique*,

³ Baker, Mona. In *Other Words. A Coursebook on Translation*. New York: Routledge, 1992. p. 172.

satisfait, fait tourner de ses doigts de prélat la chevalière en or qu'elle porte à l'auriculaire et qui, enfoncée dans la graisse, délimite deux petits boudins." (5:15) a été traduit par "*The satisfied politician sits down, turning with his plump fingers the signet ring which he wore on his pinky finger and which, digging into the fat, formed two fleshy bulges.*"(5:g) Cette phrase a été difficile à traduire parce que sa syntaxe n'est pas du tout compatible avec les règles syntaxiques anglaises et une réorganisation de la phrase s'imposait pour la rendre naturelle en anglais. La traduction n'est toujours pas idéale mais nous n'avons pas pu trouver d'autre moyen de reformuler la phrase. Un autre exemple où la traduction nous semble trop littérale est "*Je parle de maman au présent, monsieur Jean, bien qu'elle soit morte depuis longtemps. De la même manière que je parle de Pascal au présent. Car l'un comme l'autre sont pour moi plus vivants que les vivants.*" (3:25) Cette dernière phrase est devenue "*Because each of them is more alive for me than are the living.*" (3:h) Encore une fois, la syntaxe française a trop d'influence sur la phrase anglaise.

Quant à nos défauts en tant que traductrice, ce que nous regrettons le plus, c'est de ne pas avoir été à même de reproduire élégamment les jeux de mots de l'auteure. L'auteure joue avec le sens littéral et figuré des expressions "revenons à nos moutons"(2:7), et "hurler à la mort" (1:9) et dans les deux cas, bien que le sens du texte français ait été préservé, la poésie de l'original a été perdue. La difficulté, c'est qu'il faut être en même temps traducteur et manier le style à la manière d'un écrivain. Selon Mounin, "...pour traduire un texte littéraire, le traducteur doit...avoir du style, ne jamais être plat, terne, impersonnel. Et c'est vrai: ces brèves formules résument tout ce qu'il faut. Mais comment faire? Si l'on savait répondre, on enseignerait le

talent littéraire, ou poétique, dans toutes nos écoles.”⁴ Evidemment, le talent poétique est impossible à transmettre ou à apprendre.

Toutefois, il convient de ne pas être trop sévère parce que les théoriciens de la traduction eux-mêmes reconnaissent que la traduction ne peut pas transmettre parfaitement le message du texte de départ. Selon Newmark, “[translation] involves some kind of loss of meaning, due to a number of factors. It provokes a continuous tension, a dialectic, an argument based on the claims of each language.”⁵

Ce que nous avons appris en réalisant cette tâche, c’est à quel point on peut oublier les structures de sa langue maternelle quand on est aveuglé par le texte de départ et aussi à quel degré la grammaire du français diffère de celle de l’anglais. Nous avons appris enfin à apprécier le génie du traducteur ainsi que le talent littéraire de l’écrivain.

⁴ Mounin, Georges. *Linguistique et traduction*. Bruxelles: Dessart et Mardaga, 1976., p. 118

⁵ Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981. p. 7.

Bibliographie

Baker, Mona. *In Other Words. A Coursebook on Translation*. New York: Routledge, 1992.

Bassnet-McGuire, Susan. *Translation Studies*. New York: Routledge, 1991.

Bell, Rogert T. *Translation and Translating*. London: Long Group UK Limited, 1991.

Catford, J.C. *A Linguistic Theory of Translation*. London: Oxford University Press, 1965.

Delisle, Jean. *L'analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa, 1980.

Larose, Robert. *Théories contemporaines de la traduction*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 1989.

Mounin, Georges. *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris: Editions Gallimard, 1963.

Mounin, Georges. *Linguistique et traduction*. Bruxelles: Dessart et Mardaga, 1976.

Newmark, Peter. *Approaches to Translation*. Oxford: Pergamon Press, 1981.

Newmark, Peter. *A Textbook of Translation*. Toronto: Prentice-Hall, 1988.

Tatilon, Claude. *Pour une pédagogie de la traduction*. Toronto: Editions du GREF, 1986.

Sites Internet consultés:

www.libération.com

www.republique-des-lettres.com

www.fourwallseightwindows.com

www.britannica.com

www.anti-rev.org